

Publications de l'Université de Rabat
Faculté des Lettres et des Sciences sociales

ABDELAZIZ BENABDELLAH

Licencié en Droit et es-Lettres
Directeur de l'Enseignement Supérieur
et de la Recherche Scientifique



L'ART MAGHREBIN

*Etude sur les différents aspects de
L'ART AU MAROC
et sur l'évolution historique de
L'ART MAGHREBIN*

Notes et Documents

XXI

1961

Cet ouvrage est une récapitulation des conférences de l'auteur à la Faculté des Lettres et à l'Institut de Sociologie de Rabat (Propédeutique, certificat de Civilisation musulmane, examen complémentaire de la licence d'histoire, certificat d'Introduction aux études sociologiques).

Préface

par Mohammed EL FASI

Recteur de l'Université de Rabat

Nombreux sont les ouvrages sur les arts des pays musulmans et en particulier sur ceux du Maghreb. Parmi ceux-ci on trouve d'excellentes études aussi bien sur la technique artistique que sur l'évolution historique. Mais presque tous ces ouvrages sont inaccessibles au grand public. Ils restent confinés dans le milieu des spécialistes.

Le livre de M. ABDELAZIZ BENABDELLAH vient donc combler une lacune. Sans avoir la prétention de remplacer les grandes œuvres désormais classiques des MARÇAIS, des RICARD et des TERRASSE, « *l'Art Maghrebien* » fournit une importante contribution à l'étude de l'Art National depuis les origines.

L'intelligence des conceptions comme l'étendue et la précision de la documentation font de cet ouvrage à la fois une « *Somme* » et un livre d'agrément.

Le chercheur confirmé y puisera mille détails inédits, le néophyte y trouvera le plus agréable instrument d'initiation, et tous les lecteurs, un recueil de suggestions et d'évocations capables d'ouvrir de nouvelles voies à partir de faits historiques rigoureusement vérifiés.

Voici par exemple une vision claire et intelligente de l'Art Berbère. Se fondant sur l'autorité de MM. RICARD et TERRASSE, M. ABDELAZIZ BENABDELLAH dégage des textes et de ses observations, cette idée personnelle (originale et vraie) que « *l'amalgame artistique berbère ne manque pas d'allure arabo-bedouine* ».

Puis voici que l'auteur attire l'attention du lecteur sur un apparemment riche en évocations et suggestions : L'Art Berbère semble bien se rattacher « à une très ancienne architecture des oasis que l'Égypte Pharaonique aurait sinon créée, du moins diffusée ».

Un chapitre retiendra tout particulièrement l'attention des Marocains : celui que M. ABDELAZIZ BENABDELLAH consacre

à l'époque Almohade. Il rappelle fort justement que TERRASSE et BASSET ont vu dans les mosquées almohades les plus parfaites de l'Islam.

Rien n'a été laissé au hasard et aucun domaine n'a été négligé : Architecture religieuse et militaire, travaux d'utilité publique, décor, arts de l'image, tapisserie, poterie etc... y sont étudiés à chaque époque et en fonction des circonstances historiques.

On lira avec un intérêt particulier le dernier chapitre consacré aux Arts Industriels et à l'origine de l'Industrie Moderne, et qui fourmille de révélations intéressantes. Cent exemples précis illustrent cette idée que c'est aux Arabes et non aux Grecs que l'Occident doit les premières données de son industrie moderne.

Ainsi « quand l'Andalou ABBAS IBN FIRNAS (qui, le premier, imagina la possibilité pour l'homme, de se mouvoir dans l'air, grâce à un appareil qu'il essaya lui-même de mettre au point) découvrit un procédé nouveau de fabrication du verre à partir de la pierre, toute une industrie prit alors naissance ».

Et encore :

« On a trouvé à l'Escorial un manuscrit en *papier* fabriqué avec du coton et datant du XI^e siècle.

De même, « si l'industrie chimique du XVIII^e siècle a pu bouleverser la production moderne, c'est grâce à la découverte par les Arabes, de certains corps complètement ignorés des Grecs, tels la potasse, le nitrate d'argent, l'alcool, l'acide sulfurique » etc, etc...

Mais je ne veux pas anticiper davantage sur le plaisir qu'aura le lecteur de découvrir les trésors de cet ouvrage.

Voilà donc un texte de haute qualité.

Mais ce texte de qualité est encore mis en valeur par l'une des plus belles collections d'illustrations qui se puisse trouver. Celles-ci procureront au chercheur, à l'étudiant comme au dilettante le plus vif agrément et la plus solide assise objective.

M. ABDELAZIZ BENABDALLAH a donc fait là un bel et bon ouvrage que je recommande tout particulièrement à ceux que leur penchant pour les beaux arts portent à rechercher des voies d'initiation.

L'Auteur, par la clarté de son exposé et la sûreté de son goût, leur montre le chemin de la façon la plus agréable et la plus efficace.

MOHAMMED EL-FASI

Introduction

« Façonner un objet, dresser un monument », telles furent les préoccupations de notre ancêtre préhistorique dont l'intelligence s'aiguisa peu à peu et l'imagination s'épanouit, au contact des nécessités quotidiennes. L'esprit, stimulé par le besoin, crée la forme, disproportionnée d'abord, puis, après une lente évolution, plus ou moins harmonisée ; l'instinct imprime à cette matérialisation de la pensée, une allure de plus en plus esthétique, à mesure que le sens du beau se développe et se rationalise.

C'est ainsi que prit naissance le souci d'ajuster, l'art d'orner et de décorer, dont on a retrouvé des traces, jusque dans les cavernes et grottes préhistoriques.

Cet art se concrétisait, sous maintes formes, depuis les ustensiles et objets ménagers ou rituels, jusqu'aux monuments ordinaires ou ceux glorifiant les premières divinités, avec tout un système décoratif et ornemental ; d'où connexité, dès le début, de l'art architectural, des arts plastiques et des arts semi-industriels.

Première partie

Synthèse de l'Art marocain

CHÂPITRE I

Symbiose de l'Art gréco-romain et berbéro-arabe

Depuis deux mille ans, les Berbères sont en liaison avec des civilisations diverses, inspirées des Carthaginois, des Romains, des Vandales, des Byzantins et enfin des Arabes, dont plus d'un millénaire de contacts ininterrompus, avait marqué, d'une certaine empreinte, maints aspects de la vie rurale maghrébine. Si, comme l'affirme Ricard, « Un art rural primitif, leur est particulier et se sépare nettement de l'art citadin qui est foncièrement musulman » (1), l'amalgame artistique berbère ne manque pas d'allure arabo-bédouine. Le genre de vie que mène le Berbère est fonction de conjonctures locales, dont le climat et la configuration géographique. La transhumance s'accommode de la tente, noyau du Douar. Mais, dès que les conditions physiques d'une région permettent une sédentarisation, l'habitation fixe remplace l'habitat amovible et le village se développe avec ses ighrens ou agadirs, dépôts communs de provisions, flanqués de réduits défensifs. La forme architecturale de l'habitat évolue donc du genre préhistorique, réduit à sa plus simple expression, à la maison souterraine ou à terrasse : cette dernière étant le prototype classique des habitats au Maroc, bien que présentant toute une gamme de plans s'inspirant des nécessités locales. Ricard (page 60) cite, entre autres, le tighremt au Moyen-Atlas, maison-forteresse quadrangulaire, comportant dans chacun des quatre angles, un bordj contigu à une pièce où un seul escalier accède au premier étage, « répétition pure et simple du rez-de-chaussée ». Les bastions d'angle jouent le rôle de greniers ; la cour est partiellement couverte et le deuxième étage est dépourvu de pièces intérieures. L'ighrem est conçu sur le même modèle que la tighremt, avec un plus grand nombre de magasins donnant sur la cour. L'un et l'autre sont édifiés sur une éminence, pour servir à la fois de magasin communal, de fort d'arrêt et de centre de ralliement, en cas d'attaque. Les « châteaux-forts » ou Kasbahs des grands caïds de l'Atlas, jouaient le même rôle, mais avec, en plus, une demeure seigneuriale où l'art citadin s'allie, heureusement parfois, aux aménagements rustiques et à l'ornementation rurale (dessins géométriques curieux, poteaux entaillés d'ornements, damasquinages, sculptures et incrustations) .

(1) *Pour comprendre l'Art Musulman*, page 55. (Quelques schémas sont empruntés à cet ouvrage).



TYPE DE CITADELLE MOHRÉBINE



VALLÉE DU DRAA : ksour des Aït Seddrat, tribu mi-nomade, mi-sédentaire. (O.M.T.)

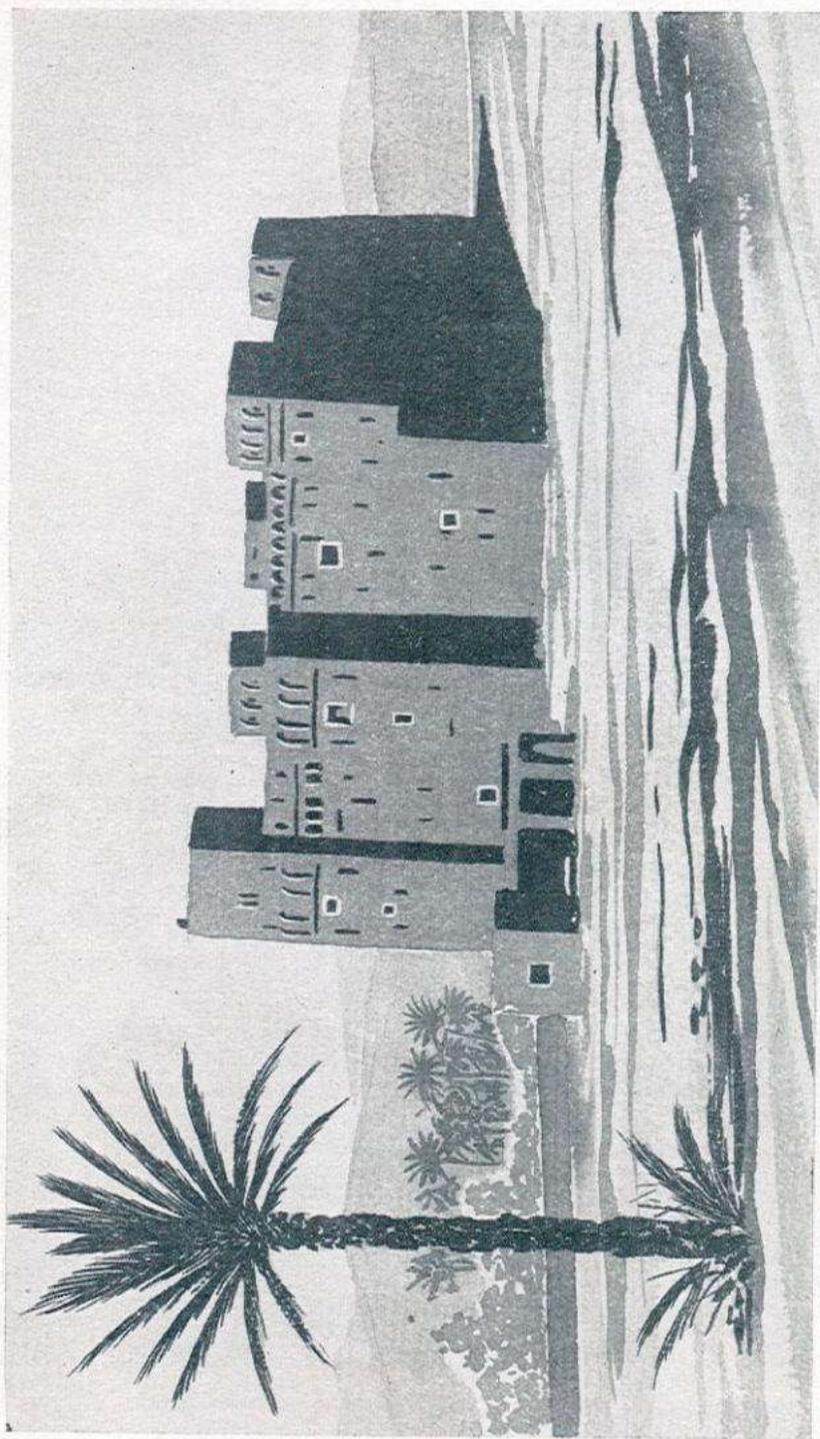
L'architecture berbère, par sa plastique, paraît se rattacher - d'après Terrasse - à une très ancienne architecture des oasis que l'Égypte pharaonique aurait, sinon créée, au moins diffusée. Les arts mineurs berbères sont bien différents des arts islamiques acclimatés en Berbérie. Ce sont des arts familiaux et presque toujours féminins (1).

Néanmoins, cette thèse « pharaoniste » trouve, à mon sens, une sérieuse infirmation dans les affinités et les marques d'homogénéité multiples relevées dans les structures architecturales yéménites et maghrébines. D'ailleurs un parallélisme original semble s'imposer dans ce domaine, les Berbères étant - dit-on - pour une bonne part, des immigrés kahtanites.

Le Maghreb s'inspira aussi depuis l'antiquité, du style gréco-romain, avec ses arcs et ses colonnes, ses thermes, ses ponts, ses aqueducs, ses citernes, fontaines et nymphées dont le genre se répercutera, tout le long de notre histoire. La maison romaine elle-même, construite en Berbérie, et qui se rapprochait de la maison grecque, comportait, comme de nos jours,

(1) *Histoire du Maroc*. T., T I, p. 19.

Lorsqu'il s'agit d'architecture, les arts berbères ne sont pas féminins. Ce sont uniquement les hommes qui édifient et décorent les bâtiments.



Une kelaâ du Sud marocain.

« un patio quadrangulaire, à ciel ouvert entouré de portiques et communiquant avec la rue par un vestibule. Des chambres s'ouvraient sur les quatre côtés de ce patio. Pour ce qui est de l'architecture religieuse, « l'Art chrétien ne paraît pas avoir laissé de traces au Maroc. « Le Maghreb avait importé d'Orient ses formules et ses motifs décoratifs qui embellirent les sanctuaires et les oratoires. Les architectes des églises romanes de France eux-mêmes eurent un moment de curiosité pour l'art musulman. Il ne s'agit là - selon Ricard - que de détails, « mais combien - dit-il - sans eux, sans le charme de leurs couleurs, sans la grâce de leurs lignes, l'art chrétien du Moyen-Age eût été plus sévère et plus froid. Mais que reste-t-il au Maroc de cet Art antique ?

« Les fouilles qui n'ont apporté - fit remarquer H. Terrasse (1) que de rares témoignages de la vie intellectuelle et religieuse de la Tingitane, nous renseignent beaucoup sur sa vie artistique. Volubilis a conservé un arc de triomphe en pierre de taille de bon style, malgré la complication et la sécheresse de la plupart des moulurations. La bâtisse des forums de Banasa (2) et de Sala est également en pierre appareillée soignée qui se retrouve dans les soubassements, les seuils et les linteaux. Les moellons, les briques et le pisé étant réservés pour les corps des murs. Les maisons, souvent à étages, étaient couvertes de tuiles ou de terrasses en béton. Le sol était dallé, sauf dans les chambres où il était fait de béton de chaux ou de mosaïques bicolores, composés par des artisans locaux. On remarquera que, dans les siècles suivants et jusqu'à nos jours, la structure et les thèmes architecturaux ont peu changé, sauf dans le détail des décors où, entre autres, les dessins géométriques et floraux remplacent le décor animal ou les médaillons à personnages. Mais l'originalité résidait dans la statuaire de marbre et de bronze (3).

Après l'invasion arabe, « tout le matériel de la civilisation romaine a subsisté : le costume, les bijoux, les bains, les bâtisses, les universités, tout cela continue à suivre le vieux modèle latin. Le prototype peut s'atténuer sous l'arabesque et la fioriture des mœurs nouvelles ; il en demeure, au fond, l'armature immuable » (Ricard - page 9).

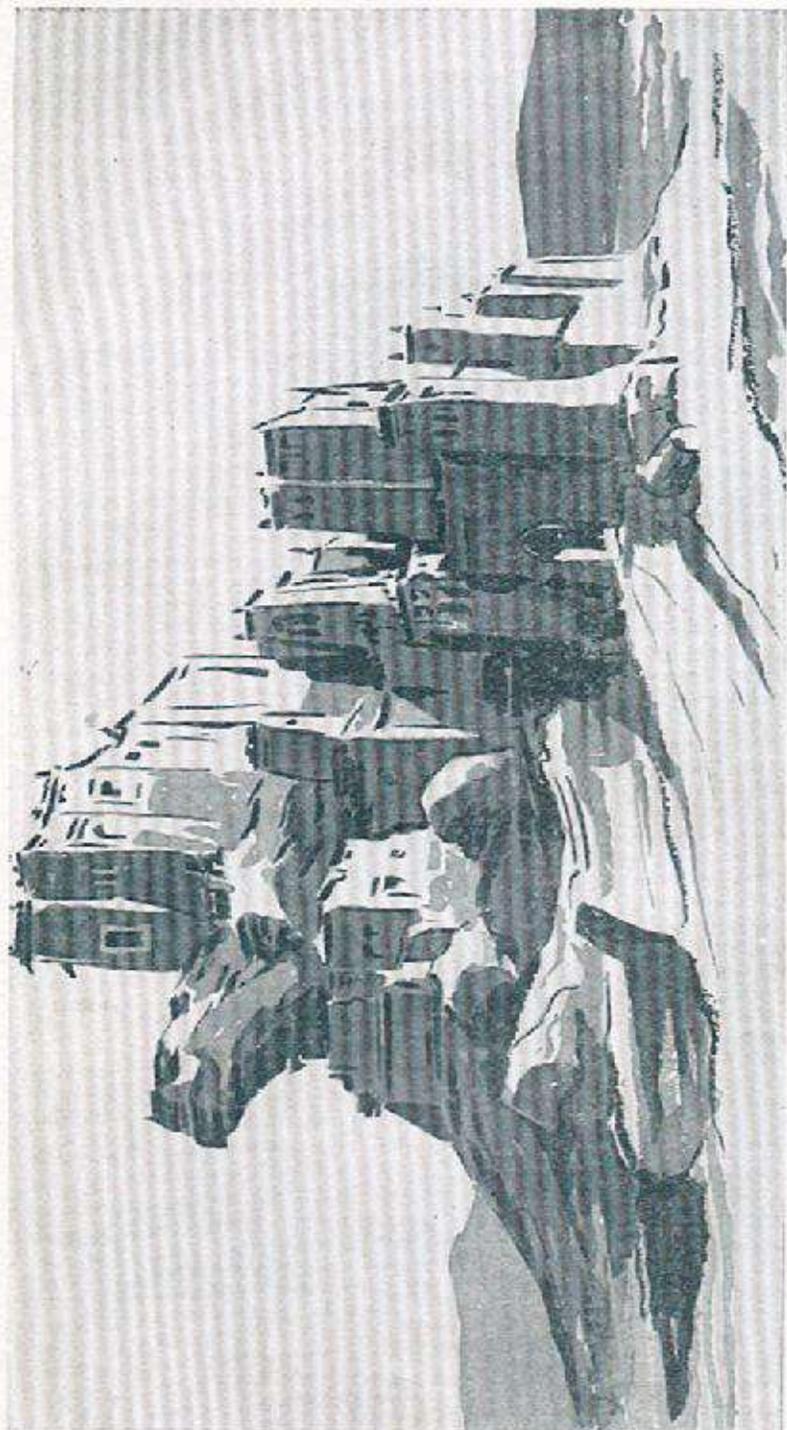
*
**

Ainsi donc, dans les Arts architecturaux et ménagers de la Berbérie, les formes se fixent et, après mille ans, elles gagnent en raffinement, au contact de la civilisation citadine. La nomenclature artisanale berbère s'enrichit de toute une gamme d'objets, parfois fort jolis : coffres en bois sculptés ou peints, garnitures, portes, serrures, poignards et fourreaux, poires à poudre, crosses de fusils et de pistolets, argentées ou incrustées d'ivoire, bijoux divers tels les bagues, pendentifs, colliers, pendants d'oreilles.

(1) *Histoire du Maroc*, T., T I, p. 64.

(2) *Villes et tribus du Maroc*, p. 24.

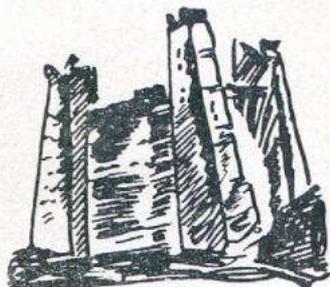
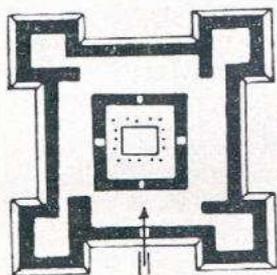
(3) Tout récemment on a retrouvé des statuts de ce genre à Chella.



Kasbah au sommet d'une montagne.

temporaires, diadèmes, frontaux, bracelets, anneaux de pied. L'orfèvre s'attache à ciseler les métaux précieux et à en faire des chefs-d'œuvre, dénotant un sens artistique assez développé. Jusque dans les petits centres ruraux, le potier excelle dans la fabrication des amphores, des récipients, vases, plats, braseros décorés de motifs géométriques. Le travail du cuir occupe toute une corporation, englobant diverses branches et différentes spécialisations où s'affirme une évolution constante du sens artistique. De la simple maroquinerie confectionnant porte-feuilles, sacoches, coussins et divans, au doreur qui incruste les articles de cuir de fils d'argent, d'or, de soie ou de bandes de cuir finement et diversement colorées (les ceintures ou les harnachements skalli (dorés) sont très recherchés).

Le Maroc a constitué un véritable creuset où l'alliage berbère et gréco-romain s'enrichira, constamment, par l'apport orientalo-arabe.



Plan d'une kelaâ



CHAPITRE II

Les premiers siècles de l'Islam

Le premier royaume arabe implanté au Maroc est celui qui eut pour capitale la cité de Nekkour, sur les côtes riffaines de la Méditerranée et pour prince le himiarite Salah ben Mansour, au temps de l'Omeïyade El Walid. L'Islam capta alors les cœurs des Sanhâja et Ghomâra et les fondations d'un premier ribât furent alors jetées par Saïd, fils de Salah, comportant une mosquée et des annexes dont le plan architectural s'inspirait de la mosquée d'Alexandrie (1).

Le style était alors très simple, même en Orient, qui est une des sources d'inspiration maghrébine. On ne trouve dans la mosquée de AMR (compagnon du Prophète et gouverneur d'Égypte) par exemple, ni arabesque, ni ornements en stalactites, ni tous ces détails qui devaient caractériser, plus tard, l'Art arabe.

Une mosquée très rudimentaire, élevée à Aghmât Ghailana en l'an 85 de l'hégire, semble être le premier édifice religieux construit par les Musulmans au Maroc (2) ; ce fut d'ailleurs à cette date que l'islamisation du Maghreb El Aqça prit fin, que les anciens oratoires païens, dont les plus grands furent dotés de minbar (chaire), ont vu leur qiblâ s'orienter vers l'Est (3) et que l'Afrique commença à évoluer dans l'orbite orientale.

La Berbérie n'est plus, à partir du VII^m siècle, - fit remarquer G. Marçais - qu'une étape sur la grande route qui va de l'Inde aux Pyrénées, route que parcourent, outre les agents des Khalifes et les ambassadeurs, les pèlerins, les étudiants, les artistes et les marchands. On ne saurait donc minimiser « l'influence permanente du berceau de l'Islam transmise par ces voies ». (Manuel d'Art Musulman - Préface T.1).

L'éclosion d'oratoires, avec leur style nouveau, fut une des premières manifestations de cette influence au Maghreb.

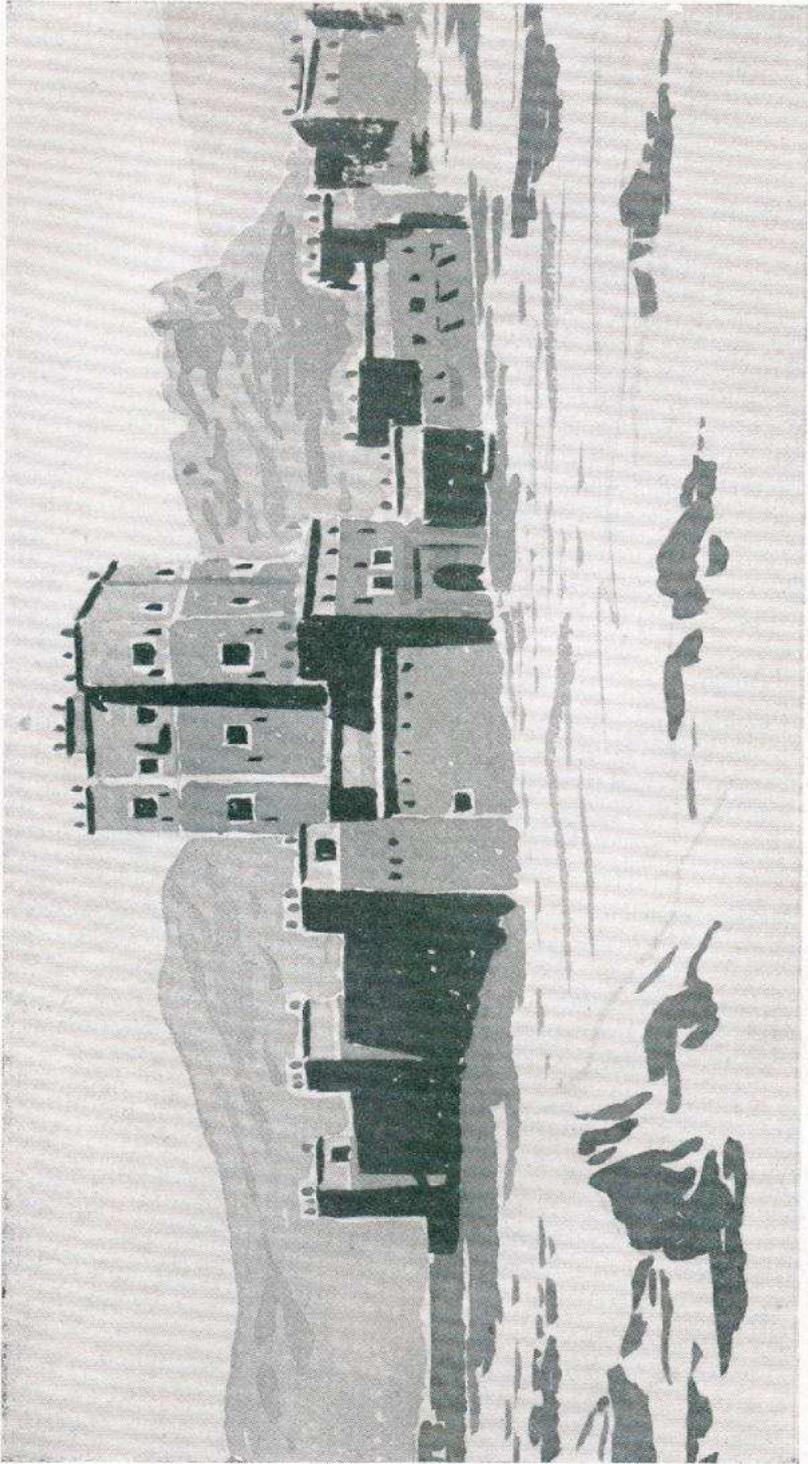
Les premières œuvres d'art musulman que la Berbérie ait conservées se trouvent en Tunisie (4). Kairouan est, en effet, la première citée fondée par les Arabes, après l'expédition d'Oqba en 670. L'importance de cette capitale de l'Occident musulman s'affirme au VIII^m siècle, sous l'emprise

(1) *Description de l'Afrique*, p. 91.

(2) *El-Bayân*, T. I, p. 37.

(3) *Loc. Cit.*

(4) *Manuel d'Art Musulman*, T. I, p. 1.



CITADELLE SEIGNEURIALE DE L'ATLAS

des derniers Omeyyades et les premiers Khalifes Abbassides d'Orient. Les provinces africaines les plus lointaines s'islamisent et le Maroc qui s'intégrait, à un moment donné, dans la grande communauté politique du Khalifa, s'émancipe, sous l'impulsion d'un alide, Idris 1^{er}. En même temps, s'érigent respectivement en Ifriqiya et dans le Maghreb central (Tihert), les deux royaumes des Beni Aghlab et des Beni Rostom. Mais, tout en se dissociant du bloc politique khalifien d'Orient, le Maghreb accentue son islamisation et s'arabise de plus en plus, imprégné de l'esprit nouveau que lui insuffle un descendant du Prophète, dont la prétention au Khalifat s'avérait plus légitime.

Fès est alors le premier centre arabe qui voit le jour en terre marocaine ; elle sera bientôt, d'après Gautier un « miracle d'adaptation à l'état oriental » (1).

Dès l'ère omeyyade, de nouvelles formules artistiques se précisent, au Moyen Orient et en Berbérie, grâce à l'éclectisme créateur des Arabes.

L'ignorance presque systématique des formes empruntées à la nature, l'étude des mathématiques et le goût de l'ingéniosité devaient conduire les Musulmans d'Espagne et du Maghreb, comme ceux d'Égypte, à faire une place de plus en plus grande, dans leurs décors, à la géométrie (2). Cette orientation se cristallisera dans les siècles suivants avec un raffinement de plus en plus grand.

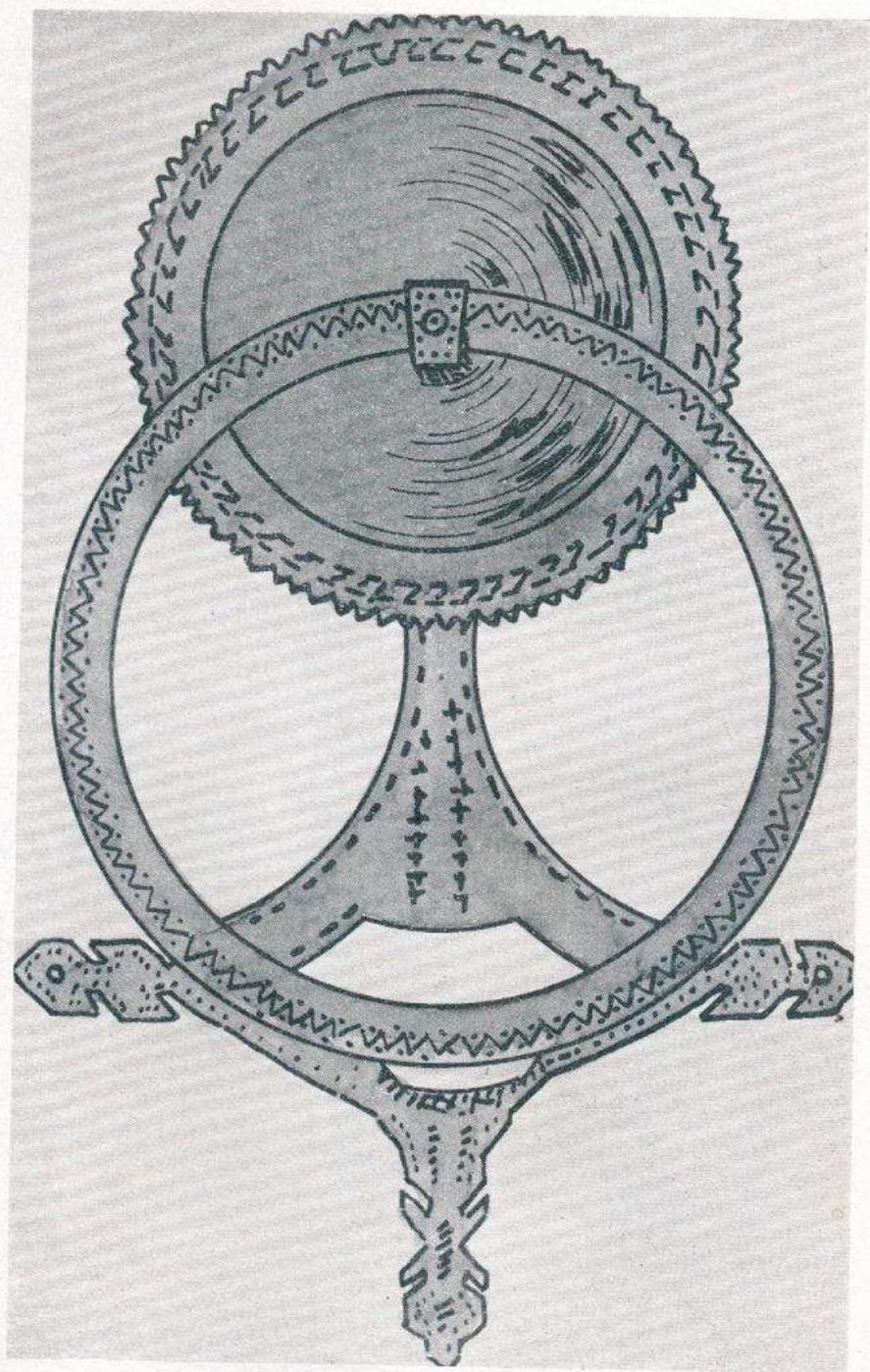
L'avènement des Abbassides provoque en Occident (en l'an 756 après Jésus Christ,) la naissance de l'Empire Omeyyade de Cordoue dont l'œuvre féconde durant deux siècles et demi, marque une période glorieuse dans l'art musulman. Certes, des frictions entre les tribus arabes implantées en Andalousie dégénérèrent en rebellions armées d'autant plus graves que des éléments berbères et chrétiens y participèrent ; ce qui handicapa momentanément la floraison de l'Art. Mais, un fait curieux se produisit alors : le mouvement insurrectionnel survenu dans le faubourg de Cordoue en 814, quelques années après la fondation de la capitale Idrisside, suscita l'immigration de Cordouans de toutes les classes et Fès en profita (3). Mais dans la moitié du X^{me} siècle, sous les règnes d'Ennacer et de Hakam II (912-971), la stabilisation politique incita les princes Omeyyades à s'entourer de lettrés et d'artistes et à élever de magnifiques édifices où les éléments hétérogènes de l'Andalousie musulmane s'ingénierent à élaborer l'embryon de ce qu'on appellera, plus tard, l'Art hispano-mauresque.

Ces premières données de l'Art andalou, concrétisées par les splendides édifices de Cordoue (Grande Mosquée, palais d'Alcazar, Médinat Ez-Zahra, El-Médina Ez-Záhira etc...), s'enrichiront d'éléments nouveaux inspirés

(1) Réf. notre ouvrage sur *les Grands courants de la civilisation du Moghreb*.

(2) Architecture musulmane.

(3) Huit mille familles obtinrent de s'établir à Fès où une colonie arabe d'Al-Kairouan s'était déjà fixée. Les Arabes étaient ouvriers et marchands et les Andalous s'occupaient des travaux agricoles (*Histoire des Musulmans d'Espagne*, p. R. Dozy, 1932, T. I, p. 301). (Pour Henri Terrasse, dans *Histoire du Maroc*, il s'agit de huit cents seulement.)



Marteau de porte en fer (Azilâl, Moyen-Atlas)

des écoles de Tolède, Séville (1) et Grenade où les ornements de l'Alambra (le Château Rouge) sont de simples moulures de plâtre mais qui résistent depuis six siècles.

Dans cet amalgame artistique, l'apport oriental s'est déjà matérialisé en Andalousie, par l'influence syrienne, persane et surtout byzantine. De même que son ancêtre El-Walid avait fait appel à l'empereur de Constantinople pour obtenir des mosaïstes en vue de décorer les mosquées de Damas, de Médine et de Jérusalem ; de même El Hakam s'adressa à l'empereur alors régnant pour recruter des artisans experts dans la technique byzantine (2) : les apprentis andalou « acquirent un talent d'invention qui leur fit dépasser leur maître (3).

D'ailleurs, l'heureuse et mutuelle influence qui s'exerça depuis les Omeyyades, entre les deux pôles de l'Islam en Orient et en Occident, marqua jusqu'aux aspects mineurs de la civilisation maghrebo-andalouse. On ne saurait oublier que Ziriâb, le grand chanteur oriental qui immigra à Cordoue, est « le législateur de l'Espagne arabe : il accomplit - affirme R. Dozy - une révolution radicale dans les coutumes. Auparavant on portait - par exemple - les cheveux longs séparés sur le front ; on se servait à table de vases d'or et d'argent et de nappes de lin. Maintenant, on portait les cheveux coupés en rond, les vases étaient de verre, les nappes de cuir » (4).

A cette époque, la civilisation andalouse prit un éclat exceptionnel. Sous le règne de l'Omeïyade Ennacer Abderrahmane III, « l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, tout florissait » (5).

L'Espagne musulmane affirmait, pour le moins sur toutes les Cours de l'Occident, la primauté de sa civilisation (6).

« Le X^{me} siècle compte parmi les plus brillants de l'Espagne arabe, tant pour la culture des arts que pour les institutions scientifiques » (7).

Ce fut Ennacer qui agrandit, pour la première fois la Karaouyène marquant ainsi, officiellement, la ville de Fès, d'une première empreinte artistique andalouse.

Déjà, à la même époque, cette ville, qui prit un essor particulièrement brillant, devint une rivale de Bagdad. (8). Même en Iriqya, l'influence de Fès sera bien marquée : la vieille patrie des docteurs de l'Islam se mettait à l'école des Berbères de l'Ouest. (9).

(1) Séville est considérée comme le siège de la science et de la civilisation romaine du temps des Wisigoths. Ce fut la principale ville d'Espagne (*Histoire des Musulmans d'Espagne*, T. II, p. 39).

(2) *Manuel d'art musulman*, T. I, p. 224.

(3) *Al Bayân*, Beyrouth, 1950. T. II, page 354.

(4) *Loc. cit.* T. I, p. 312-313.

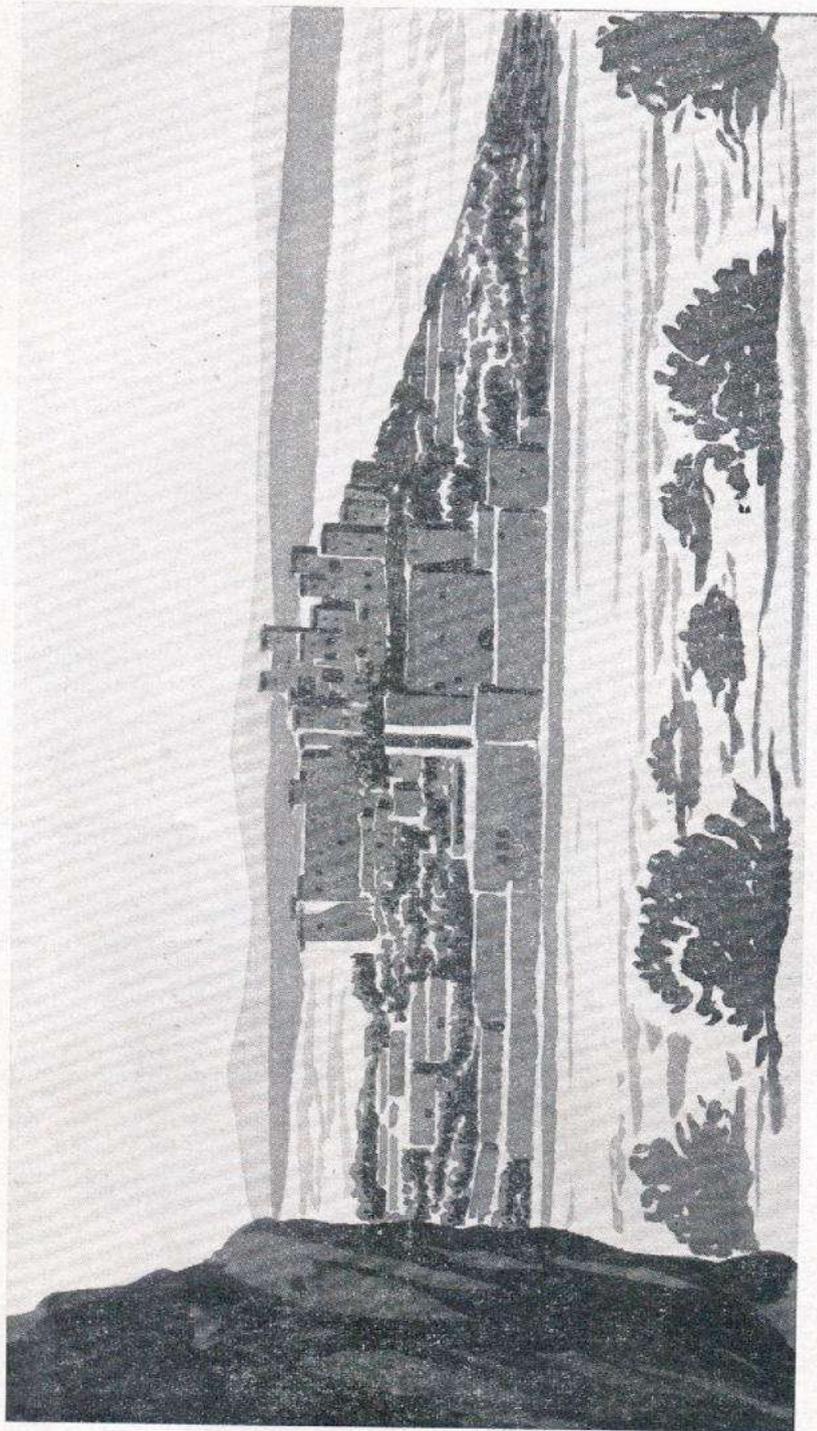
(5) *Ibn Hawqal*, Ed. Goeje, T. II, p. 77.

(6) *Histoire du Maroc*, T. I, p. 230.

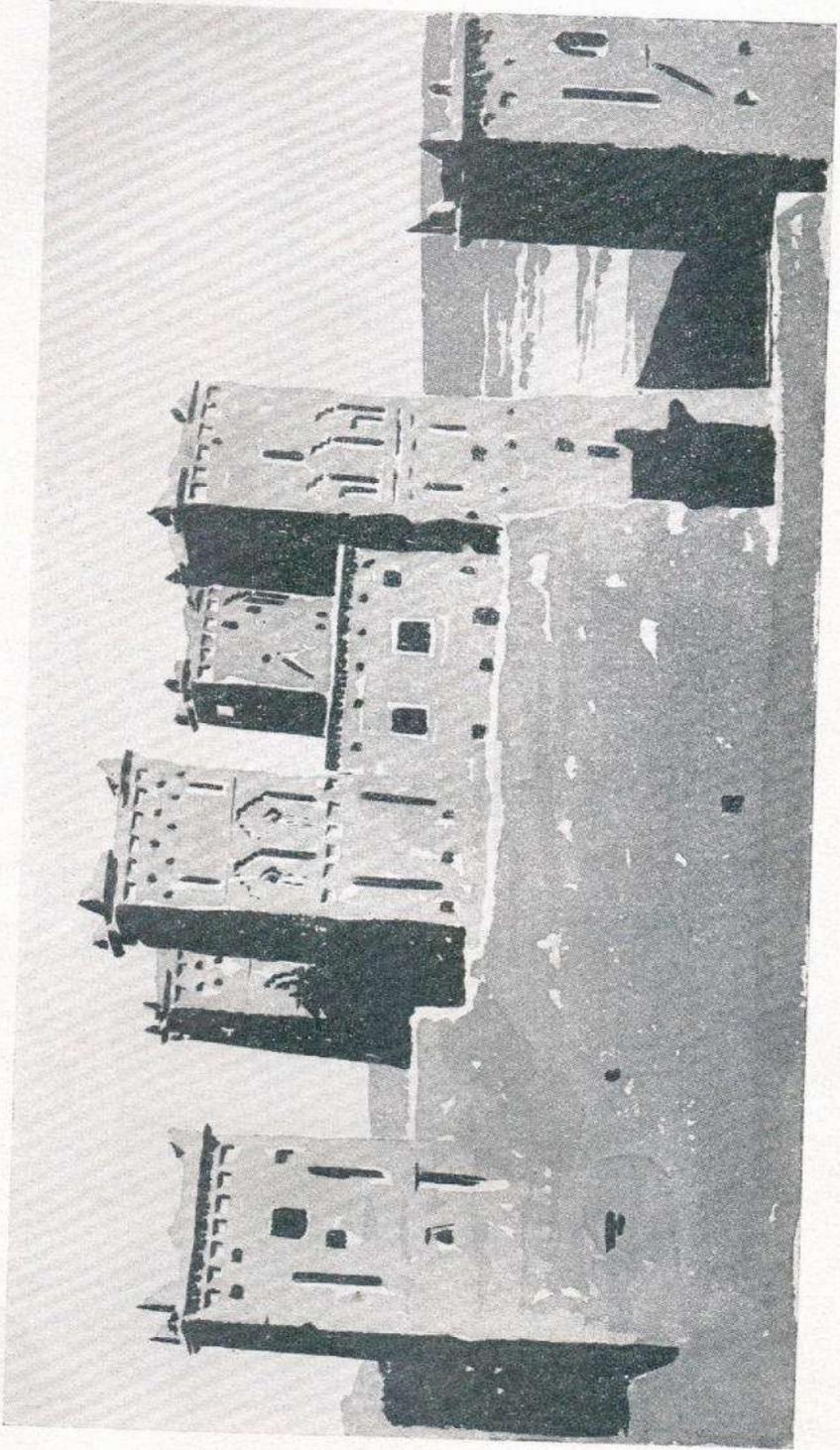
(7) *Histoire de la médecine arabe*, Leclerc, 1876, T. II, p. 351.

(8) *Civilisation des Arabes*, p. 263.

(9) *Manuel d'art musulman*, T. II, p. 469.



CITADELLE DE L'ATLAS



UNE KELAA ATLASIENNE

CHAPITRE III

L'Art sous les Almoravides

Les tiraillements entre les groupes ethniques divers en Espagne s'exaspérèrent et hâtèrent la chute du Khalifat. Une vingtaine de principautés s'érigèrent, gouvernées par des « Reyes de Taïfas » : le plus puissant parmi eux fut le prince Abbadite de Séville dont la cour connut une remarquable splendeur. Mais l'épouvantail de la « reconquista » espagnole commença alors à s'agiter et, les dissensions entre princes musulmans aidant, un grave danger obscurcit l'horizon. Le domaine de l'Islam occidental est de plus en plus entamé. Un appel est lancé au fondateur de la dynastie puritaine saharienne : Youssef Ibn Tachfine. Répondant à l'appel réitéré, le prince almoravide, défenseur intrépide de la foi et de la pureté originelle de l'Is'am, se fit un saint devoir d'entreprendre une randonnée à travers l'Andalousie musulmane, menacée par la poussée chrétienne. Après un triomphe éclatant sur la chrétienté, le héros maghrébin se vit dans l'obligation, pour réunifier la péninsule sous le sceau de l'Islam et en rehausser le prestige, d'éliminer les chefs indignes dont Al-Mo'Tamid, prince de Séville, qui vint terminer humblement ses jours à Aghmat, ville jadis prospère qui se vit désormais concurrencer par la capitale de fondation récente : Marrakech.

L'Espagne devint alors une province almoravide où l'Art connaîtra un renouveau de prospérité, au cours de deux générations.

« Conquêteurs maghrébins de l'ancien domaine des Omeïyades, maîtres des deux rives du détroit, les Almoravides furent les agents de liaison entre l'Espagne et le monde berbère. Dès lors, les échanges se multiplient entre les deux parties de leur empire ». Si l'Espagne est une dépendance politique du Maghreb, le Maghreb est une province intellectuelle de l'Espagne (1). Youssef fit venir des artisans cordouans pour construire des édifices à Fès (2) et son fils Ali profita des services d'architectes andalous (3) pour édifier le pont de Tensift à l'entrée de Marrakech. « L'Art andalou va s'imposer grâce aux conquérants sahariens à tout l'Ouest de la Berbérie » (4). Par leurs constructions, les Almoravides ont contribué à sa diffusion.

(1) *Architecture musulmane d'Occident*, T. I. p. 301.

(2) *Zahrat el-âs*, p. 78 ; *Djadwat*, p. 27. - La « *Fleur de myrte* » précise que Youssef « ne cessa d'accroître le nombre des oratoires, des fontaines, des bains et des fondouks à Fès. »

(3) Idrissi, Alger, 1957, p. 69.

(4) *Manuel d'art musulman*, T. I, p. 301.

Néanmoins, la conquête almoravide de l'Andalousie est apparue à l'historien Dozy comme ayant provoqué « une brusque et funeste révolution ». « La civilisation — dit-il — céda la place à la barbarie, l'intelligence à la superstition, la tolérance au fanatisme » (1). Mais Codera entreprit de réviser le procès dans sa « decadencia »... (page 191). G. Marçais affirme que les Almoravides établirent une transition honorable entre l'âge des « Reyes de Taïfas » et celui des Almohades (2) et Terrasse précise :



MARRAKECH : Décor intérieur de la coupole de la khassa almoravide, (près de la Mosquée Ben Youssef).

« A ne considérer que leur œuvre africaine, les Almoravides apparaissent comme les serviteurs et les bienfaiteurs de la civilisation andalouse. Mais, en ce qui concerne l'Espagne, on peut leur donner ces titres sans réserves et sans évoquer un vieux procès qui, pour avoir été révisé, n'a pas encore été jugé sans appel. Dozy avait chargé la mémoire des Sultans marocains : sous prétexte de sauver l'Islam ibérique, ils auraient détruit le meilleur de sa civilisation. Les Orientalistes espagnols n'ont pas eu de peine à montrer que si les Almoravides ont détruit, ils ont aussi exercé en Espagne même, un véritable mécénat et que, sous leur règne, la civilisation andalouse reste brillante ». (3)

Les monuments élevés sous Moulouk et-Tawaïf « Reyes de Taïfas » en Andalousie et sous les Almoravides au Maghreb ont ou subi des modifications ou disparu. L'Alcazar des Abbadites à Séville fut profondément modifié par Pierre Le Cruel, pour qu'on le considère comme un édifice musulman. Seul le Salon des Ambassadeurs rappelle l'Art hispano-mauresque du XI^{ème} siècle, tandis que les autres parties du palais s'accroissent du goût de la Renaissance espagnole. (4)

L'auteur anonyme de l'Istibçar (5) cite comme demeures almoravides dont on ne retrouve nulle trace aujourd'hui, « Dar El Omma », construite par Ibn Tachefine à Marrakech, « Dar El Hajar », due à son fils Ali et qui fut détruite par l'Almohade Abdel Moumin pour faire place à la 2^{ème} Koutoubiya. Le Qçar El-Qadîm à Tagrart (la nouvelle Tlemcen édifiée par les Almoravides) remonte aussi à cette époque.

Les bains maures sont édifiés à l'image des thermes romains dont il reste des vestiges à Chella, située hors des remparts de Rabat. L'importance de cette institution citadine dans la civilisation musulmane est marquée par le nombre considérable de hammams dont les grands centres furent pourvus. Al-bosra, disparue dès l'année 368 de l'hégire, comptait déjà deux grands hammams (6). A Jerrawa, édifiée par Abou El Aïch, en 257 de l'hégire, il y avait cinq grands bains (7) ; Cordoue en comportait, sous les Omeyyades, trois cents (8) ; Fès aura 93 bains sous Ennacer l'Almohade (9).

(1) *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne* 2^{me} éd. T. I., p. 343.

(2) *Manuel d'art musulman*, T. I., p. 297 à 301.

(3) *Histoire du Maroc*, T. I., p. 259.

(4) *Manuel d'art musulman*, T. I., p. 338.

(5) Traduction Fagnan, p. 179.

(6) *Al-Bayan*, Beyrouth, 1950, T. I., p. 133.

(7) Loc. cit. p. 277.

(8) Loc. cit. p. 346.

(9) *Zahrat al-as*, p. 33.

Il semble que le Caire (1) disposait au VII^{ème} siècle de l'hégire de 80 hammams et à la même époque El Fostat en comptait plus d'un millier. Quant à Bagdad, les textes en font échelonner le nombre entre un minimum de 2.000 (Rihlat d'Ibn Jobeir) et un maximum de 60.000 (Histoire de Bagdad d'El Khatib).

Au contact d'un pays partiellement sédentarisé, l'Arabe nomade s'inspira, dès le début, des ouvrages défensifs que les Byzantins avaient élevés, pour parer aux incursions incessantes des autochtones. C'est là l'origine (2) des murailles surmontées de tours répandues au Maghreb et dans tout le monde musulman. Le pisé, les moellons et les briques sont, dès le III^{ème} siècle de l'hégire, les principaux matériaux de l'architecture maghrébine. Cette structure essentielle a été signalée par Ibn Idhari (3) dans les villes de Jerrawa (4) en l'an 257 de l'hégire, dans Reqqada en Ifriqiya, dès l'an 294 de l'hégire et à Bosra, détruite en 368 de l'hégire ; alors que dans l'architecture religieuse, des briques, du plâtre et du marbre ont été employés dans la mosquée de Kairouan (5) lors de sa réfection en l'an 252 de l'hégire par l'andalou Mohamed Ben Hamdoûn.

Les bordjs et les murs entourant les villes, se multiplièrent bientôt : au cours du IV^{ème} siècle de l'hégire, par suite de l'effritement de l'autorité centrale (6) au profit des Moulouk Et-Tawaif en Andalousie et des Zenetes, Idrissides, Berghouates et Collectivités insoumises au Maroc, à tel point qu'il n'y eut presque plus de ville ouverte.

La cité Dloul, située — semble-t-il — près d'Arzila, a vu ses murailles détruites par le chef du corps expéditionnaire Omejade, envoyé au Maroc par le Khalife El Mostancer (7).

A leur avènement, les Almoravides élevèrent des citadelles pour enrayer les attaques de leurs adversaires et se constituer, jusque dans la montagne, des réduits défensifs, en cas de danger. C'est une conséquence inéluctable de l'expansion de ces sahariens à travers le Maghreb. Mais il semble que

(1) Yacoub signale au Caire 180 bains publics (*Al Moojam*, T. 6., p. 384)

(2) Nekkour capitale des Beni Sâlih dans le Rif eut ses murailles au début du deuxième siècle de l'hégire (*Description de l'Afrique*, p. 97).

(3) *Bayân*, T. I., pp. 134, 178, 193, 277, 330.

(4) Située, d'après Idrissi, à 6 milles de Melilla, p. 54.

(5) Ses murailles furent construites par Ibn El Achate en l'an 146 de l'hégire *Bayân* T. I., p. 366

(6) *Bayân*, T. 2, p. 366.

(7) L'Emir Ziride de Grenade, qui mourut captif à Marrakech, ainsi que El Mootamid, prince de Séville, sous le premier Almoravide Youssef Ibn Tachfine, signale dans ses mémoires édités par Lévi-Provençal, (*L'Espagne musulmane*, 1955, p. 18) qu'au sein même de la ville d'Elvira, la dispersion des pouvoirs fut telle que des flots indépendants s'y enclavaient, comportant chacun, villas, bains et mosquées. Ces principautés en miniature devaient être séparées les unes des autres par des murs défensifs.

Youssef voulut, au début, marquer sa puissance militaire, en se passant de murailles. Marrakech n'a été entourée de murs qu'au temps de Ali Ben Youssef et sous l'instigation de l'andalou Ibn Roshd. Le premier Almoravide al'a plus loin en détruisant les murailles de Sadina puis celles de Fès, en l'année 462 de l'hégire (1).

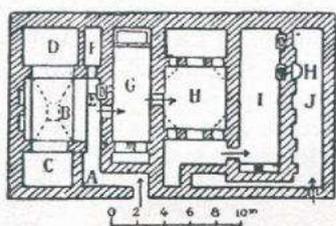
Il dut, néanmoins, éprouver la nécessité d'édifier un fort, dans le centre de Marrakech, pour mettre en sécurité ses trésors et ses armes. Les fouilles récentes, entreprises sur l'emplacement de la première Koutoubyia et ses abords, ont dégagé, en partie, deux des faces de cette forteresse almoravide. D'autres forteresses comme celles de Beni Taouda à Fès datent des Almoravides.

Le nombre considérable de hammams s'explique par l'obligation pour le musulman de procéder à des ablutions rituelles et d'être en état constant de pureté pour accomplir ses devoirs religieux.

Il existe une bibliographie particulière où les hammams ont été minutieusement décomptés et décrits. Parmi les ouvrages consacrés aux bains de Damas, on cite le livre d'un certain Youssef Ibn Abdel Hâdi qui a vécu jusqu'au début du Xème siècle de l'hégire.

Au point de vue architectural — fit remarquer G. Marçais (2) le type semble en être établi dès le VIIIème siècle aussi bien en Orient qu'en Occident.

Dans le style andalou, la deuxième salle est « une véritable salle de bains... De distance en distance, il y avait des cuves de marbre et des tuyaux disposés dans l'épaisseur des murs et, partant d'une chaudière, y maintenaient un degré de chaleur très élevé ». (3)



BAIN MAURE

Fès.

A. Entrée du bain ; B. Atrium ; C. Loge du surveillant ; D. Salle de repos ; E. Fontaine ; F. Lieux d'aisances ; G. Salle froide ; H. Salle tiède ; I. Salle chaude ; J. Chaufferie ; K. Chaudière et fourneau.

Dans les bains maghrébins, seule l'étuve importante constituée par une troisième salle, est, en principe, dotée d'une cuve ; il s'agit de la salle chaude contiguë à une deuxième salle tiède, suivie elle-même d'une autre chambre doucement refroidie. Cet échelonnement adoucit graduellement le contact avec le patio surmonté d'une coupole et encadré de galeries qui constituent autant de chambrettes de déshabillage et de repos. Au centre, une vasque de marbre à jet de faïence ou de mosaïques finement décorées.

Les Almoravides ont construit un grand nombre d'édifices religieux dans le

(1) Qirtâs, T. 2, p. 41-44. Fès sera démantelée par l'Almohade Abdel Moûmin, puis ses murailles réédifiées par son petit-fils Al Mansour - Ibid. p. 137.

(2) *Architecture musulmane d'Occident*, p. 214.

(3) *Histoire des Musulmans d'Espagne*, T. 3, p. 58.

Maghreb central (mosquée d'Alger, de Nedroma, de Tlemcen (1) et au Maroc (médersa Es-Sabirine (2) à Fès et ancienne mosquée de Marrakech (3).

Quoique l'édification de la Karaouyène remonte à l'an 245 de l'hégire et la réfection de son minaret par l'Amel Omejade à l'an 345, ce fut sous les Almoravides que la mosquée a été agrandie dans des proportions qu'elle conserve encore aujourd'hui, comme il résulte des descriptions faites par Ibn Abi Zar et reprises par Al-Jaznai. La Karaouyène comporte un plan assz original, en ce sens que ses nefs sont parallèles au mur de la qibla, à l'instar de la mosquée des Chorfa bâtie à Fès, par le fondateur de la ville Idris Ier et de celles d'Ibn Touloun au Caire, de Baalbek et de Damas.

Les Almoravides, d'origine saharienne, n'avaient pas éprouvé, tout au début, le besoin de doter le Maroc d'œuvres d'utilité publique citadines. Le problème de l'eau se posa en premier lieu avec acuité et ils s'ingénièrent, alors, à y parer avec les moyens dont disposaient les hommes du Sahara. C'est pourquoi des conduites souterraines furent aménagées, pour alimenter Marrakech en eau, sous forme de khettârât, similaires aux foggarâ sahariennes. Mais, favorablement influencé par les méthodes andalouses, Ali Ben Youssef fit appel à des techniciens espagnols, pour rénover les modes de captation. Entre autres, un puits a été foré et les eaux amenées, suivant un mécanisme ingénieux, jusqu'aux jardins d'El Masarra (la Ménara actuelle).

Les Almoravides, agents de liaison entre l'Espagne et l'Afrique, eurent donc recours — comme le fit remarquer justement G. Marçais — à la fois aux hydrauliciens sahariens et aux architectes andalous.

Un pont sur le Tensift a été édifié à l'entrée de Marrakech grâce au concours des Mohandis espagnols. Détruit par les eaux lors d'une crue, ce pont sera amenagé sous le deuxième almohade.

Parlant de l'Art almoravide, H. Terrasse (4) fit remarquer que Ali dépassa, de loin, l'œuvre monumentale de son père Youssef, fondateur

(1) Les deux premières, d'une remarquable simplicité, sont dépourvues d'inscriptions, mais peuvent être datées par les minbars qu'elles doivent probablement à Ibn Tachfine (*Architecture musulmane d'Occident*, p. 191).

(2) Se référer au *Kirtas*, T. I., p. 10 qui parle de la médersa ou ribât de Wag-gag ben Zallou qui semble être la première école, dans la campagne marocaine.

(3) Les dernières fouilles archéologiques nous font espérer, dit G. Marçais, de localiser la mosquée de Youssef ben Tachfine, au centre de Marrakech. Cependant aucune fondation religieuse almoravide n'a été signalée en Espagne. *Architecture musulmane d'Occident*, 1954 p. 191. L'auteur signale aussi la Kouba dite El Bardiyn, révélée par les travaux récents et qui remonte au temps d'Ali ben Youssef.

(4) *Histoire du Maroc*, T. T. I. p. 252.

Maghreb central (mosquée d'Alger, de Nedroma, de Tlemcen (1) et au Maroc (médersa Es-Sabirine (2) à Fès et ancienne mosquée de Marrakech (3).

Quoique l'édification de la Karaouyène remonte à l'an 245 de l'hégire et la réfection de son minaret par l'Amel Omejade à l'an 345, ce fut sous les Almoravides que la mosquée a été agrandie dans des proportions qu'elle conserve encore aujourd'hui, comme il résulte des descriptions faites par Ibn Abi Zar et reprises par Al-Jaznai. La Karouyène comporte un plan assz original, en ce sens que ses nefs sont parallèles au mur de la qibla, à l'instar de la mosquée des Chorfa bâtie à Fès, par le fondateur de la ville Idris 1er et de celles d'Ibn Touloun au Caire, de Baalbek et de Damas.

Les Almoravides, d'origine saharienne, n'avaient pas éprouvé, tout au début, le besoin de doter le Maroc d'œuvres d'utilité publique citadines. Le problème de l'eau se posa en premier lieu avec acuité et ils s'ingénièrent, alors, à y parer avec les moyens dont disposaient les hommes du Sahara. C'est pourquoi des conduites souterraines furent aménagées, pour alimenter Marrakech en eau, sous forme de khettârât, similaires aux foggarâ sahariennes. Mais, favorablement influencé par les méthodes andalouses, Ali Ben Youssef fit appel à des techniciens espagnols, pour rénover les modes de captation. Entre autres, un puits a été foré et les eaux amenées, suivant un mécanisme ingénieux, jusqu'aux jardins d'El Masarra (la Ménara actuelle).

Les Almoravides, agents de liaison entre l'Espagne et l'Afrique, eurent donc recours — comme le fit remarquer justement G. Marçais — à la fois aux hydrauliciens sahariens et aux architectes andalous.

Un pont sur le Tensift a été édifié à l'entrée de Marrakech grâce au concours des Mohandis espagnols. Détruit par les eaux lors d'une crue, ce pont sera amenagé sous le deuxième almohade.

Parlant de l'Art almoravide, H. Terrasse (4) fit remarquer que Ali dépassa, de loin, l'œuvre monumentale de son père Youssef, fondateur

(1) Les deux premières, d'une remarquable simplicité, sont dépourvues d'inscriptions, mais peuvent être datées par les minbars qu'elles doivent probablement à Ibn Tachfine (*Architecture musulmane d'Occident*, p. 191).

(2) Se référer au *Kirtas*, T. I., p. 10 qui parle de la médersa ou ribât de Wag-gag ben Zallou qui semble être la première école, dans la campagne marocaine.

(3) Les dernières fouilles archéologiques nous font espérer, dit G. Marçais, de localiser la mosquée de Youssef ben Tachfine, au centre de Marrakech. Cependant aucune fondation religieuse almoravide n'a été signalée en Espagne. *Architecture musulmane d'Occident*, 1954 p. 191. L'auteur signale aussi la Kouba dite El Bardiyn, révélée par les travaux récents et qui remonte au temps d'Ali ben Youssef.

(4) *Histoire du Maroc*, T. I. p. 252.

de villes et grand bâtisseur. Les palais et les sanctuaires qu'il édifia à Marrakech ont, à l'exception d'une qoubba (1) — été détruits par les Almohades ; mais il nous reste la mosquée de Tlemcen — à l'exception de son minaret — et la plus grande partie de la karayouène où « triomphe un art andalou importé sans changement, tel que le XIème siècle l'avait élaboré avec la subtilité et la richesse profuse de ses ornements ».

Il n'en reste pas moins que la contribution almoravide dans l'art a été importante et novatrice. « En art — dit G. Marçais — on n'emprunte et l'on n'assimile que ce que l'on a presque découvert soi-même » (Manuel d'Art-Préface). Ceci est d'autant plus vrai que les Almoravides ont pu imposer à l'Andalousie et au reste de la Berbérie, une autorité aussi bienveillante que constructive.

« La création d'un des empires les plus étendus qui aient jamais existé, puisqu'il allait de l'Ebre et des Baléares au-delà du Niger, suppose chez le conquérant (c'est-à-dire Youssef Ibn Tachefine) de puissantes facultés » (2).



(1) Il y a une autre qoubba couvrant une khassa et des chambres d'ablutions près de la mosquée de Ben Youssef.

(2) Godart, T. 2, p. 314.

CHAPITRE IV

Evolution artistique sous les Almohades

Un sectarisme religieux amena au pouvoir les Almohades dont l'inspirateur, Ibn Toumert est, cette fois-ci, un sédentaire du Haut-Atlas. Son successeur Abd El Moûmin est « la plus grande figure, sans conteste, de tout le Moyen-Age berbère ; chef de guerre et organisateur, il réalise, pour la première fois dans l'histoire de l'Afrique du Nord, ce tour de force de tenir, en sa main, tout le pays, de l'Atlantique à la Tripolitaine ». (1)

Ainsi donc, en réalisant, pour la première fois, l'unité politique de l'Islam, des frontières de la Castille à la Tripolitaine, les Almohades contribuèrent à l'élaboration d'une sorte de syncrétisme de l'art musulman occidental (2).

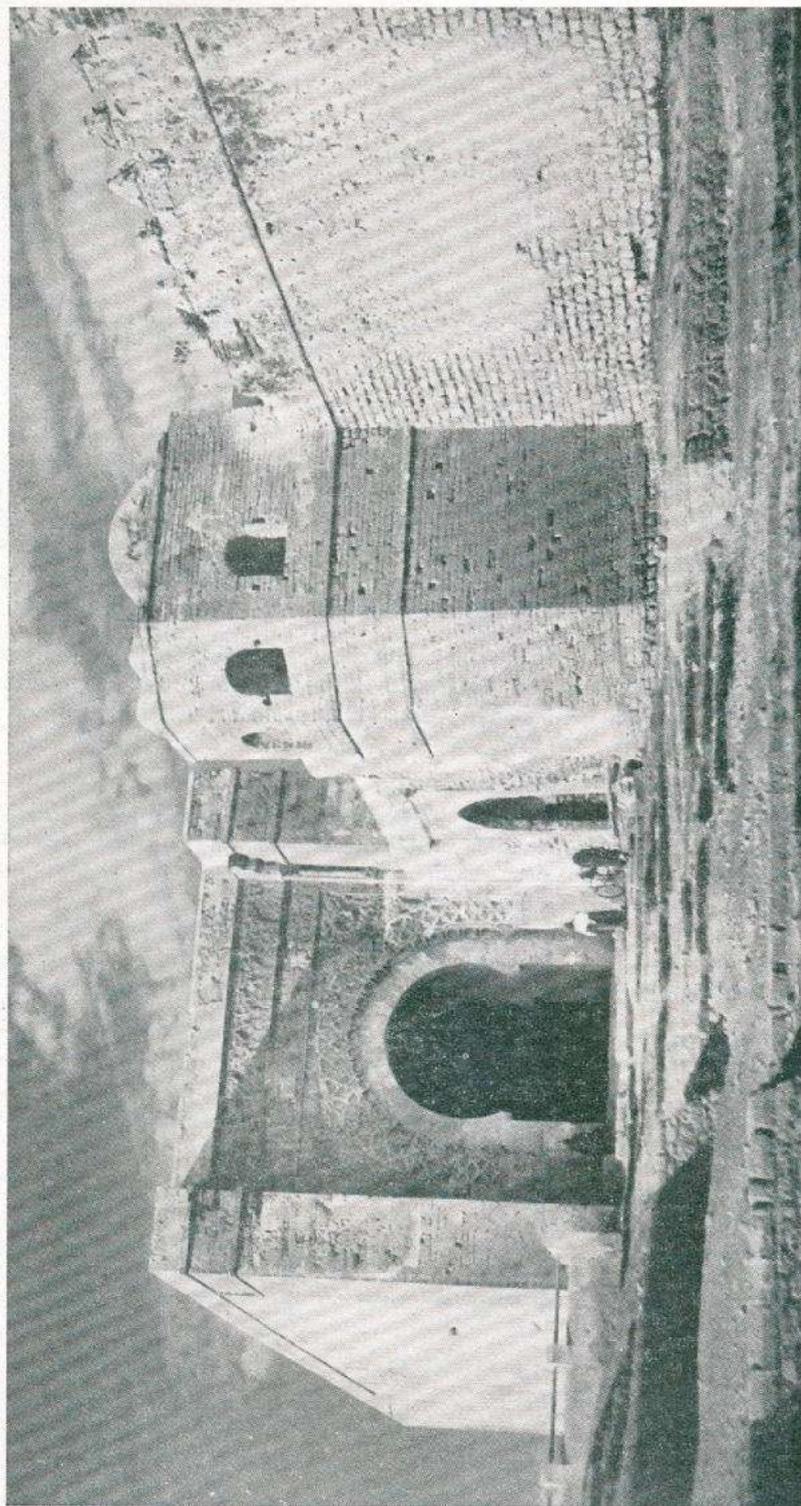
La dynastie des Moûminides qui subsistera pendant plus d'un siècle, possédera, par surcroît, un amp'le domaine espagnol. La victoire d'Alarcos (1195) fait date dans les annales almohades. Pendant ce court laps de temps, le vainqueur Yacoub El Mansour, imprimera à l'art une teinte nouvelle et réalisera, en harmonie avec l'école de Kairouan (3), la symbiose orientalo-maghrébine. Mais le désastre d'El Oqab (Las Navas de Tolosa), survenu une quinzaine d'années plus tard, ébranla l'édifice almohade, auquel les Mérinides sahariens, venant de l'Est, donnèrent le coup de grâce.

La place occupée par les Almohades dans l'histoire de l'art musulman est « plus éminente que celle qu'y tiennent les Almoravides », malgré l'opposition à certains aspects de l'Art (l'art musical), manifestée par le Mehdi, fondateur de la dynastie. Surtout dans les arts plastiques, l'ascé-

(1) Gsell reconnaît lui aussi que les Almohades ont étendu leur autorité sur toute la Berbérie (Histoire ancienne de l'Afrique du Nord) - T. 6, page 281. Mais Surdon qui ne pense pas de même, le prend à partie (Institutions et Coutumes des Berbères du Maghreb - page 28).

(2) Manuel d'Art musulman - G. Marçais - T. 1 - page 305.

(3) Par les centres d'Ifrîqiya les Moghrébins devaient entrer en contact avec un monde nouveau, tout imprégné d'influence égyptienne et mésopotamienne.



Rabat : la porte monumentale des Oudaïa. D'époque almohade (12^{me} siècle), elle est ornée d'un décor d'entrelacs dont la sobriété est caractéristique de cette période.

(Photos G. Gilbert, Rabat)

tisme austère des Moûminides n'était pas, du moins sous Abdel Moumen, de nature à encourager l'évolution de l'Art. (1)

Mais cela n'empêcha pas la Cour Almohade de briller, du temps même d'Abdel Moûmin qui, « plutôt encore que protecteur des poètes, se manifeste comme un actif bâtisseur ». Son fils Youssef qui s'entoure de médecins et de philosophes comme Avenzoer, Ibn Tofail et Averroès, « semble faire revivre la splendeur intellectuelle du Khalifat d'Occident ». Il résidait à Séville qu'il embellit plus qu'il ne fit pour Marrakech. Yacoub El Mansour s'affirme lui, comme « le bâtisseur le plus magnifique. (2)

Les monuments incomparables de Séville, Rabat et Marrakech sont là pour attester l'ampleur des vues et la finesse du goût du prince El Mansour.

C'est grâce aux Almohades que le XIIème siècle est apparu à certains archéologues comme « marquant l'apogée de l'art musulman occidental ». (3) Abdel Moûmin amorça l'édification de la mosquée de Taza vers 1135, en même temps que la ville elle-même, ainsi que celle de Tinnel, berceau de la dynastie et dont il ne reste que des vestiges. A Marrakech, sa première Koutoubiya ayant été détruite, — le plan a été reconstitué récemment par le Service des Beaux-Arts, — il reconstruisit une deuxième, mieux orientée vers la qibla et contiguë à la première. Mais certains des gros œuvres s'échelonnèrent, ainsi que les travaux de finition, jusqu'au temps de Yacoub El Mansour.

L'architecture religieuse almohade se concrétise majestueusement dans les mosquées des Libraires à Marrakech, de Hassan à Rabat et dans la Giralda de Séville (4).

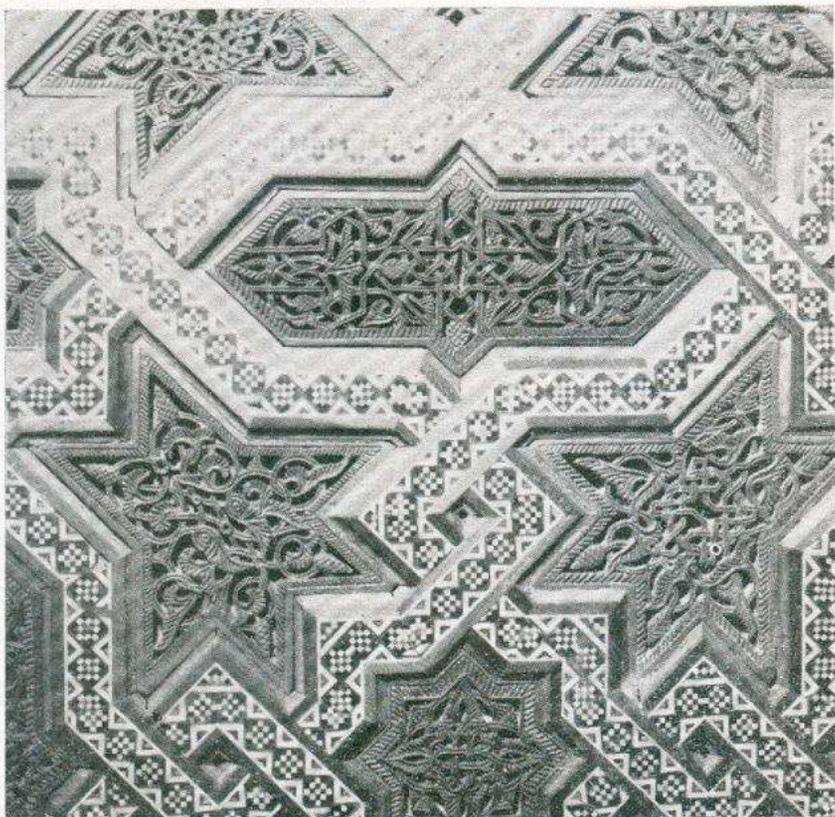
Au centre du minaret de la Koutoubiya s'étagent des chambres voûtées, communiquant, par une rampe centrale sans gradins. Les mêmes dispositions se répèteront à la Giralda de Séville et à la Tour Hassan de Rabat. Les murs sont enduits d'un beau ciment jaune grisâtre, encore en usage à Marrakech et sur lesquels se reflète un flot de lumière, glissant par de larges baies aménagées dans l'épaisse muraille. La rampe se relie, avant le

(1) Le Moghreb paraît avoir connu, pendant quatre siècles (du XIe au XIVe) un rigorisme étroit. Il ne semble pas que les princes moghrébins eussent admis comme les khalifes de Cordoue des représentations d'hommes et d'animaux dans le décor de leur vie. La défense des images s'affirme avec netteté dans Ibn Khaldoun, un des esprits les plus libres du temps. Les textes ne permettent guère de mentionner que la fameuse horloge du roi de Tlemcen Abou Hammou, dont le mécanisme compliqué faisait mouvoir des automates ciselés en argent : des oiseaux, un serpent, et une statuette de jeune fille. - Manuel d'Art musulman T. 2 (p. 630).

(2) Manuel d'Art - T. 1 - page 303.

(3) *Architecture musulmane*, p. 200.

(4) C'est Youssef qui commença, en l'année 567 de l'hégire, la construction de la Grande Mosquée de Séville, (*Qirtâs*, éd. Salé, T. 2, p. 186).



Sculpture sur bois incrusté
d'ivoire d'un minbar, (chaire de
prône).

sommet, à un escalier qui rejoint le lanternon. Fleurons et palmes se succèdent dans le décor floral, à la fois vigoureux et raffiné (1). Au rez-de-chaussée, simple coupole sur trompes — d'après le style musulman et mudéjare — tandis que la sixième et dernière salle possède la plus riche coupole : un dôme octogonal à nervures et à stalactites, composant un magnifique décor géométrique. Mais dans l'ensemble du minaret, on ne relève aucun élément nouveau touchant le style et l'allure en vogue dans le Maghreb, sinon les grandes proportions de la tour et du lanternon et l'harmonisation originale des décors. La Koutoubiya est « le sanctuaire par excellence du Khalifat d'Occident qui devait égaler — précisent Terrasse et Basset — dans le style nouveau, les splendeurs de la grande mosquée cordouane. L'impression, quand on entre dans ce vaste oratoire, est saisissante. Ces mosquées almohades sont les plus parfaites de l'Islam ». C'est une forêt de piliers où l'on admire la majesté des travées et des nefs,

(1) *Hespéris*, H. Basset et H. Terrasse, T. 6, 1926, p. 107.

la pureté des arcs dans leurs perspectives infinies, l'harmonie souveraine de la grande travée-nef, coupée à larges intervalles par la double ligne — ligne claire et ligne sombre — de ses grands arcs à stalactites, sous ses coupoles somptueuses et ses hauts plafonds de bois. Au fond de l'oratoire obscur se distinguent la blancheur douce du Mihrâb, les ivoires jaunies de la chaire, les éclats ternis des mosaïques : une impression intense de grandeur calme et douce. « La mosquée de Cordoue, quoique plus vaste, ne présente pas la même harmonieuse unité ». N'empêche que bon nombre des chapiteaux de la Koutoubiya sont d'origine andalouse ; quatre surtout, soutenant l'arc du mihrâb, sont dûs à l'art omeyyade (1). Mais l'oratoire de la Koutoubiya demeure « un véritable musée de chapiteaux almohades au nombre de plus de quatre cents, demeurant intacts, avec peu de redites où « la virtuosité des artistes s'est donnée libre cours ». L'art du chapiteau fit preuve alors d'une inépuisable fécondité qui ne s'était jamais vue encore dans l'Occident musulman et qui ne se reverra plus.

Quant au minbar, la chaire de la Koutoubiya, il suffit de citer un grand connaisseur, Ibn Marzouq (2) qui prit une large part dans l'édification des monuments mérinides de Tlemcen : « Les grands artisans... accordent — dit-il — que le minbar (3) de la mosquée de Cordoue et celui de la mosquée des Libraires de Marrakech (La Koutoubiya) sont ceux qui furent le plus remarquablement travaillés : car si l'on en juge par leurs constructions, les Orientaux ne savent pas sculpter le bois avec élégance ». Ce minbar date d'Abdel Moûmin (Al Holal-Ed. de Tunis - page 109). Pour Terrasse et Basset, cette chaire est bien « la plus belle de tout l'Occident musulman et peut-être la plus belle de tout l'Islam ». (page 169).

Parlant de la Tour Hassan, de la Giralda de Séville et de la Koutoubiya de Marrakech : trois sœurs, filles d'Ibn Youssef l'Almohade, Millet dit : « Ces trois tours célèbres ne valent pas seulement par la masse et par l'équilibre ; leur forte carrure, leurs proportions à la fois élégantes et robustes, la sobriété des arabesques, le goût sévère qui les encadre et les contient sans leur permettre de rompre l'unité de l'ensemble, tout porte l'empreinte du sultan magnanime, restaurateur de la foi, conservateur de la tradition et, on peut le dire, véritable fondateur de la religion marocaine ». (Les Almohades, page 128).

Sous les Almohades, le recours à des murailles pour fortifier les grands centres est devenu style courant. Les murailles de Badis, d'Alhucemas et de

(1) Dans la mosquée almohade de la Kasba à Marrakech, on voit aussi des chapiteaux omeyyades dont on trouverait difficilement une semblable série à Cordoue. Une maqsoura (enceinte réservée au Calife dans la mosquée de la Kasba à Marrakech du côté du mihrâb), se mouvait par ressorts mécaniques. Elle aurait été une merveille, un véritable colosse mobile. (Se référer à mon ouvrage sur les Grands Courants de la Civilisation du Maghreb). - De même Istiksa. - T. 2, page 804.

(2) Mûsnad. - Extraits traduits par L. Provençal, Hespéris 1925, page 65.

(3) D'après Ibn Saïd, le minbar de la grande mosquée de Cordoue est fait d'un assemblage de trente-six mille morceaux dont chacun avait coûté sept dirhems d'argent. - Al-Maqqari, Nafh et Tib, - T. 1, page 262.

Melilla furent élevées en 601 de l'hégire par Yeich, amel de l'Almohade Ennacer. (1)

On ne saurait prétendre — comme le fit G. Marçais — que les Almohades choisirent une tout autre formule que leur prédécesseurs. (2) Si les Mouminides avaient pris soin de démanteler des citadelles almoravides (3), le fait n'est, à mon sens, qu'un simple moyen de guerre dont les Almoravides eux-mêmes durent user, comme nous l'avons vu, en démantelant Sadina puis Fès, dont les murs furent réédifiés, dès que l'anéantissement des îlots de résistance ennemis est devenu définitif. La même nécessité se fera sentir, quelques années plus tard, sous Abdel Moumin lui-même, qui dut relever ses propres ruines. G. Marçais qui ne semble pas avoir tenu compte de cet élément important dans la stratégie de guerre aussi bien almoravide qu'almojade, parle du retour des Almohades à la conception almoravide. (4).

Deux villes sont dues aux Almohades : Taza fondée par Abdel Moumin (qui renforça aussi Tinnel puis Gibraltar en 555 de l'hég.) et Rabat, par Al Mansour dont l'activité se déployait surtout dans l'édification de remparts et de qel'a (citadelles).

L'emplacement de Rabat serait mal choisi par Al Mansour qui dut s'en repentir, mais « l'enceinte de Rabat avec Bab-Er-Rouâh et l'admirable porte qui donnait accès dans la qaçba, sont — dit G. Marçais — des œuvres d'une qualité trop rare pour que nous chicanions sur leur utilité » (5). Abdel Moumin, qui en avait déjà fait, pour les combattants, un ribât alimenté d'eau, semble avoir été précédé par l'Almoravide Tachfine qui édifia un camp à l'emplacement de la kasba actuelle (6). Les remparts élevés par El Mansour avaient 5.263 mètres de longueur et comptaient 74 bordjs ; un palais « dit d'Abdel Moumin » disparut au cours des luttes entre Almohades et Mérinides (7).

L'établissement de forteresses deviendra, sous les derniers Almohades, une œuvre traditionnelle, à laquelle aucun monarque ne manqua, aussi bien en Andalousie qu'au Maghreb.

La dynastie d'Abdel Moumin tira un profit plus marqué des techniques andalouses, notamment en ce qui concerne l'hydraulique. Un véritable canal d'adduction permit d'amener les eaux captées à Ain Gheboula jusqu'à

(1) *Eddhakhîra*, p. 39.

(2) *Architecture musulmane*, p. 200.

(3) Abd el Moumin fit démolir les murailles des grandes cités marocaines telles Fès, Ceuta et Salé, (*Istiqsa*, éd. du Caire, T. 2, p. 11). - *Zahrât al-âs*, p. 78.

(4) *Architecture musulmane*, p. 221.

(5) *Ibid*, p. 221.

(6) *La petite histoire de Rabat*, J. Caillé, p. 12.

(7) *Ibid*, p. 52.

Salé puis au ribât de la victoire (1) (Rabat l'actuelle) où des canaux secondaires les conduisirent à travers des oratoires de la ville (la grande mosquée, la zaouia Tijania). La couverture de ce canal est aussi puissante que les remparts almohades de Rabat (2).

D'autres aqueducs, remontant à la même époque, sont signalés à Marrakech, à Fès et partout au Maroc.

Youssef l'Almohade — fit remarquer Millet — construit des ponts et des aqueducs montrant un souci bien rare de l'intérêt général (Les Almohades page 129).

Son fils Yacoub El Mansour fit construire des minarets, des ponts (3), creuser des citernes et organiser des gîtes d'étapes depuis le Souss El Aqsa jusqu'à Sowaiqat Ibn Moðhkoud (sur les frontières de la Tripolitaine).

Nulle trace n'a été relevée jusques ici des médersas et hôpitaux signalés par l'auteur du Qirtâs ou l'auteur du Moôjib.

L'hôpital almohade de Marrakech, fondé par Youssef, dans la partie plane de la ville, avait une allure quasi moderne : arbres d'agrément et arbres fruitiers, eau coulant autour des chambres et dans quatre bassins situés au centre de l'établissement et dont le principal était en marbre... pharmacie regorgeant de drogues, d'onguents, de vêtements de jour et de nuit, d'été et d'hiver pour les malades. (4) Ce qui amena Millet à dire que cet hôpital, « non seulement laissait, bien loin derrière lui, les maladeries et les hôtels-Dieu de notre Europe chrétienne, mais ferait encore honte aujourd'hui aux tristes hôpitaux de la ville de Paris » (Les Almohades — Histoire d'une dynastie berbère — 1923 - pages 129-130).

On verra comment l'édification d'hôpitaux, pourvus des mêmes dotations et des mêmes médecins et infirmiers salariés, sera accentuée sous les Mérinides (Eddhakhira - page 100 et notre ouvrage en arabe sur l'histoire de la Médecine au Maroc).

Au souci d'un puritanisme apparent, manifesté par Abdel Moumin et ses successeurs, le décor hispano-mauresque dut connaître — comme l'affirme H. Terrasse — (5) une sobriété toute classique, qui obligea les maîtres d'œuvres andalous de s'efforcer plus encore vers la sûreté de la composition et la sûreté de la ligne. Sans l'avoir cherché, les Almohades accentuèrent dans l'art hispano-mauresque, contre toutes les facilités de l'abondance

(1) *Le Kirtâs*; éd. Salé, p. 146.

(2) *Un aqueduc almohade à Rabat*, H. Basset. *Revue Africaine*, 1923.

(3) Un pont en planches et pierres permettait de traverser Waadi-Er - Roman (Bou Regreg) entre Salé et Rabat (*El Moôjib*, p. 222). L'auteur de *l'Istibsâr*, signale un autre pont almohade que celui-là semble avoir remplacé et qui est fait d'une succession de barques. Un troisième pont sera construit sur le même fleuve, mais en face de la Tour Hassan, par les Andalous salétins au temps des Sâadiens (Caillé, *La Petite histoire de Rabat*, p. 113.)

(4) *Al Moôjeb El Marrakchi*, Salé 1938, p. 177.

(5) *Histoire du Maroc*, T. T. I, p. 366.

décorative, le souci de la qualité... ; à cet art hispano-mauresque, dès lors en pleine possession de ses moyens, les Almohades donnèrent des moyens matériels qu'ils n'avaient jamais eus, au moins depuis la brève floraison du khalifat de Cordoue, et lui permirent d'édifier des monuments de vastes dimensions. Les grands ensembles almohades de Marrakech, de Séville, de Rabat, ont hâté l'élaboration des formules classiques de l'art hispano-mauresque. Jamais plus, les artistes andalous n'auront à concevoir et à réaliser des œuvres d'une pareille ampleur ».

Partout dans l'Empire, s'épanouissait une civilisation brillante, marquée d'une ampleur et d'une magnificence qui se reflétaient dans la vie citadine et jusque dans le comportement de certains éléments rustiques. Dans l'architecture, le souci de la qualité se doublait du sens de la grandeur. Des procédés nouveaux, empreints d'un mécanisme médiéval assez perfectionné, furent employés pour la réalisation de plans architecturaux et dans le domaine de la logistique. (1)

La civilisation andalouse — fit remarquer André Julien — prit alors un caractère d'autant plus éclatant qu'elle coïncida avec le rétablissement de l'ordre apporté par les Almohades (Histoire de l'Afrique du Nord). Tout le monde eut sa part de ce rayonnement : « Une réelle civilisation, fruit des préceptes coraniques, une culture intellectuelle surprenante règnent — affirme Moulieras — jusqu'au fond des montagnes marocaines ». (2)

Citant Ibn Khaldoun, R. Montagne nous décrit « Les traits qui nous montrent combien les victoires almohades avaient pu contribuer à faire répandre la civilisation dans les régions les plus impénétrables de l'Atlas ». (3)

« On reconnaîtra — dit Millet — que les Souverains Almohades n'étaient point indignes d'avoir précédé, sur la scène du monde, les Frédéric II, les Saint-Louis et les Saint-Ferdinand » (4).



(1) Un bassin de marbre blanc de 143 quintaux fut transporté, sur ordre d'Abou el Hassan, d'Almería à Larache et de là, sur un char de bois, jusqu'à Fès (Zahrat El-âs p. 69).

(2) *Le Maroc inconnu*, T. I, p. 28.

(3) *Les Berbères et le Makhzen*, p. 77.

(4) *Les Almohades*, p. 159.

Les Mérinides et la syncrétisation de "l'Art hispano-mauresque"

Dès l'an 610 (1) de l'hégire, une tribu saharienne, celle des Beni Merin fit une poussée générale à l'Ouest du Maghreb almohade dont les frontières s'étendaient de la Tripolitaine jusqu'au Sous. (2)

Les Hafcides, descendants du cheikh Omar El Hantâti, compagnon d'Ibn Toumert, et qui gouvernaient Ifriqya au nom des Almohades, s'émancipèrent et s'y taillèrent un royaume indépendant. Mohamed Ben Youssef Ibn Hoûd qui, au nom des Abbassides, érigea une royauté en Andalousie en l'an 625 de l'hégire (3), sera supplanté, quatre ans plus tard, par Mohamed Ben Youssef Ibn El Ahmar (4) qui reconnut la suzeraineté de l'émir de Tunis. L'Empire Almohade, gravement entamé, finit par s'écrouler, après la prise de Fès en l'an 646 (5) de l'hégire par les Mérinides.

Quoique ceux-ci fussent les souverains les plus puissants de Berbérie (6), leur origine saharienne les rapprocha des Almohades, moines-guerriers par excellence. Mais au double contact des Nasrides, héritiers de la civilisation andalouse et des Almohades, ces nomades s'adaptèrent aux nécessités citadines inspirées d'un *intellectualisme pieux, d'une mondanité qui se voudrait rationnelle*, et que concrétisaient, entre autres, des villes fortes, des oratoires, des coupoles de Saints, des hôtelleries remarquables et surtout des médersa qui jalonnèrent, en véritables bijoux d'art, tout le Maghreb mérinide.

Deux événements avaient marqué l'entrée en scène des Mérinides : la création par Abou Youssef d'une nouvelle capitale : Fès El Jadid,

(1) *Eddhakira*, p. 24.

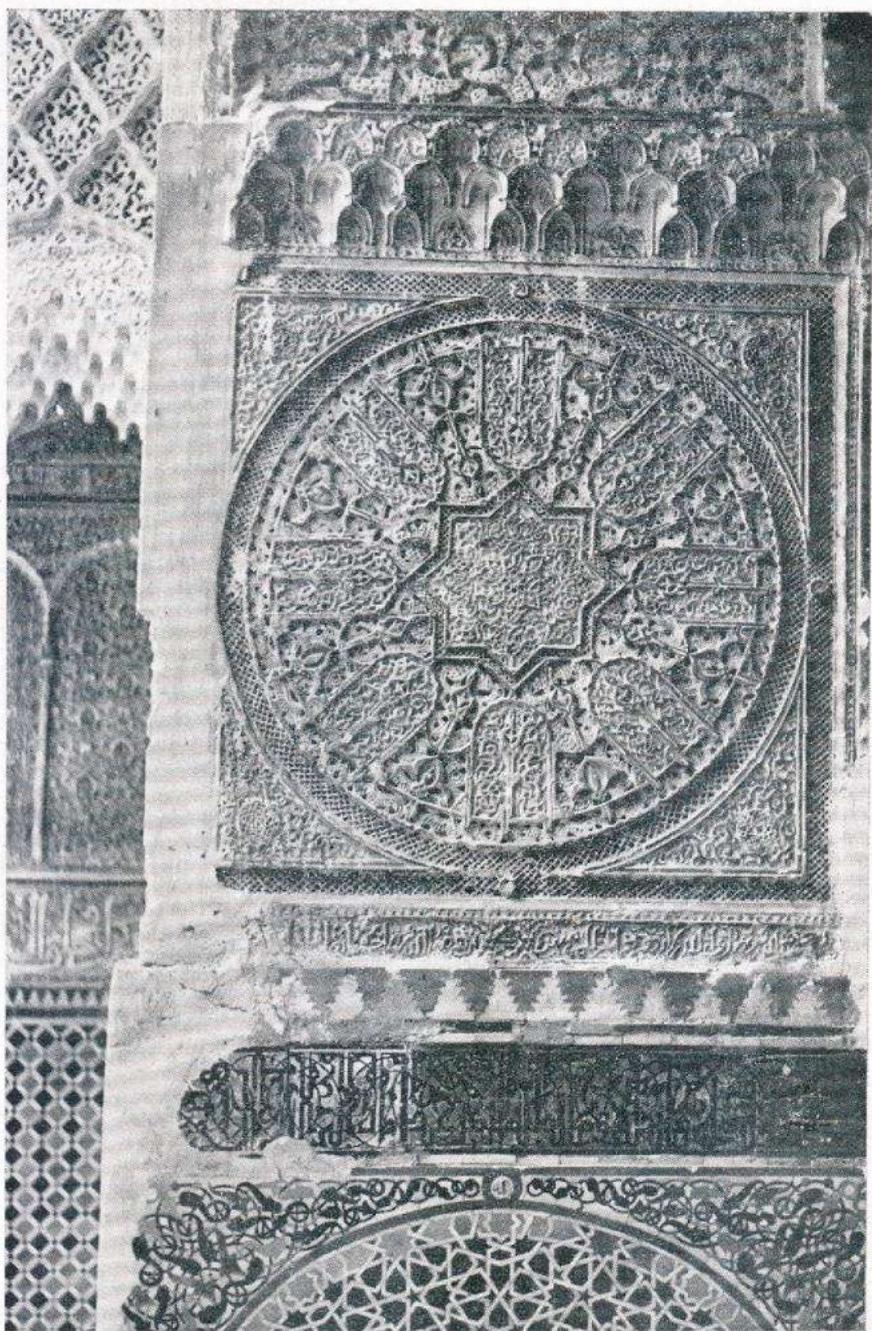
(2) *Le Qirtâs*, T. 2, p. 174.

(3) *Le Bayân*, T. 4, p. 270.

(4) *Ibid.*, p. 302.

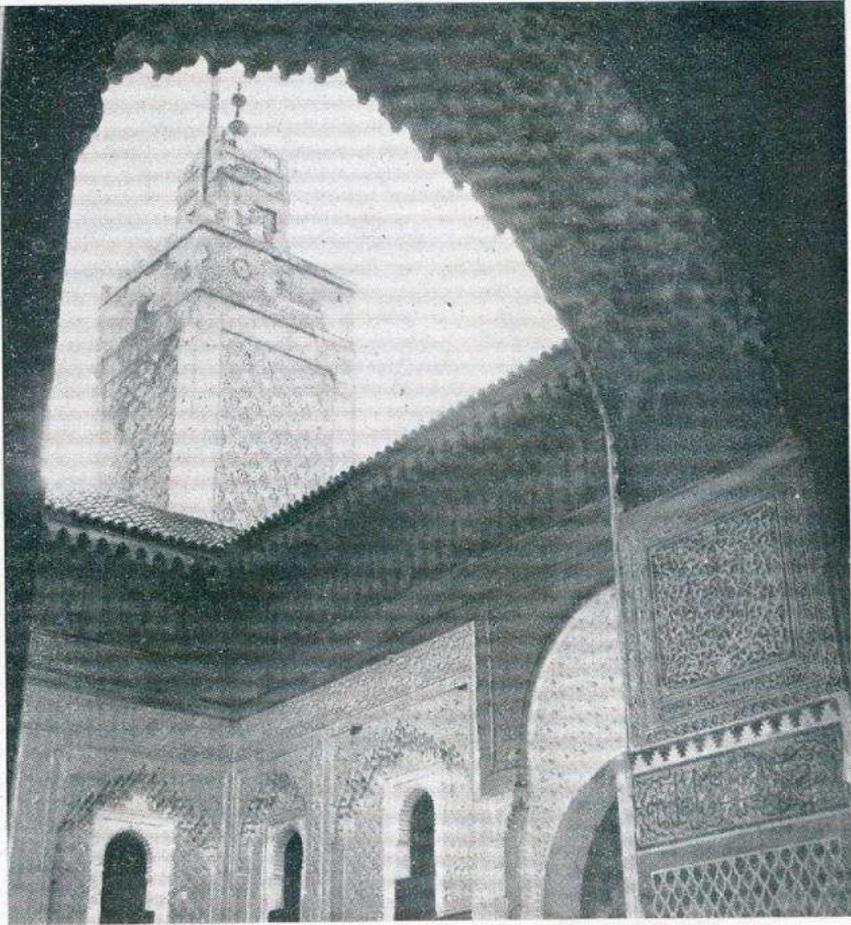
(5) *El Istiksa*, T. 2, p. 7.

(6) Les Mérinides étaient de beaucoup les plus puissants de ces dynasties, les plus riches, les plus capables de redonner au Maghreb la place éminente du temps des Almohades ; comme au temps des Almohades, c'est du Maghreb et de l'Andalousie que rayonne l'art qui fleurit en Berbérie (*L'art de l'Islam*, p. 134).



Motif de plâtre sculpté, à la médersa Mesbahia mérinide, près de la Karaouyène à Fès

(O.M.T.)



FÈS : Médersa Bou Inania, la plus monumentale de Fès (1350-1357).

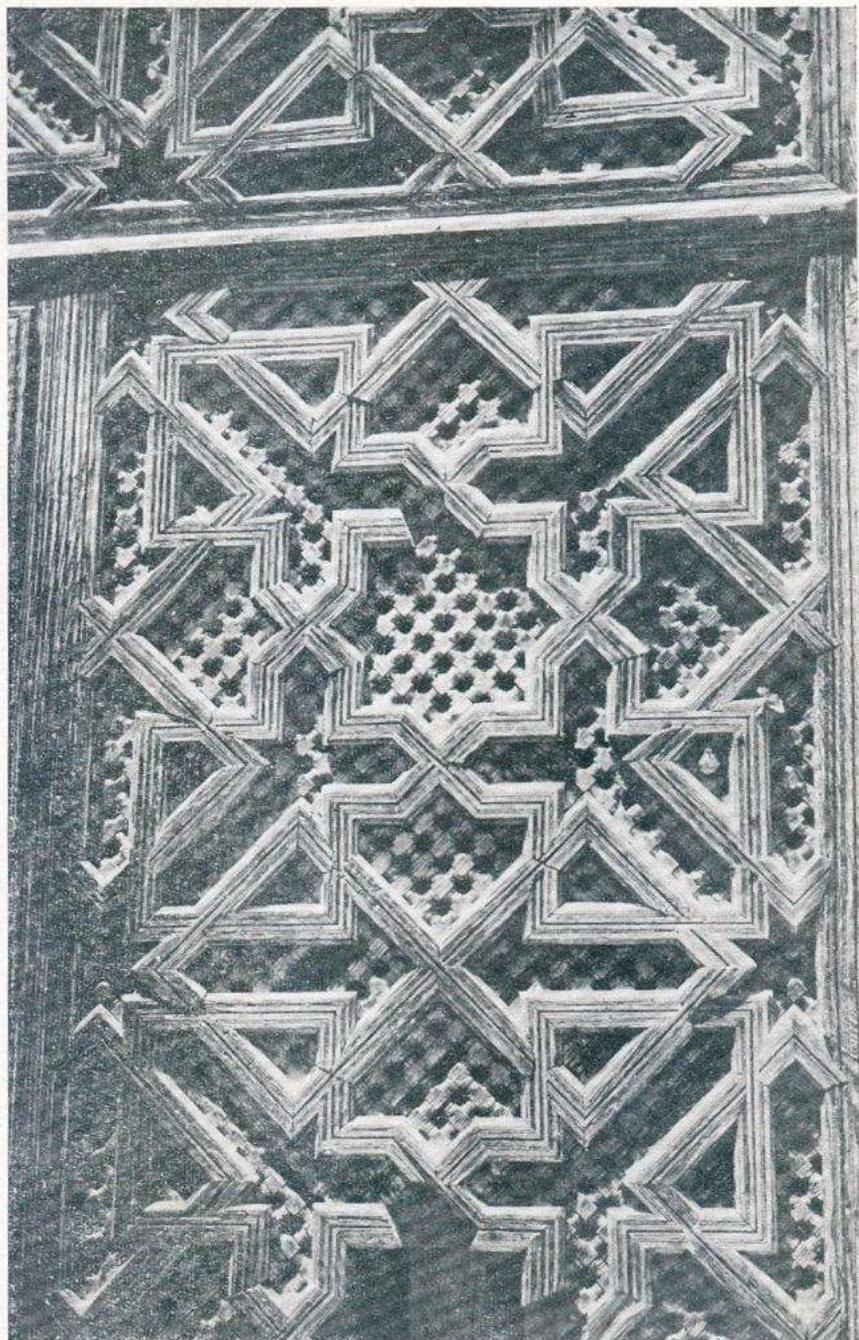
contiguë à celle des Idrissides et l'implantation, par lui, d'un premier jalon de la guerre sainte en Andalousie : une ville forte à Algésiras (1). Bientôt se développeront des hôpitaux, des asiles, des collèges et diverses fondations Habous, dont les produits serviront à assurer le fonctionnement des institutions et la subvention des étudiants. (2)

Alfred Bel fit remarquer, à juste titre, que, contrairement à un usage assez répandu en Orient, les fondateurs des médersa marocaines étaient les souverains eux-mêmes et non des vizirs. (3)

(1) *Eddhakhira* p. 99.

(2) *Ibid*, p. 100.

(3) *Inscriptions arabes de Fès*, 1917-18, T. 10, p. 152.



Détail d'une porte de bois à la
médersa Attarine à Fès.

Les souverains mérinides continuèrent donc la tradition almohade et leur empreinte personnelle a été bien marquée. « L'activité architecturale est surtout le fait du prince — constate G. Marçais — ; elle est liée à la prospérité de la dynastie. Une période de décadence est un temps mort. Après le règne de Yacoub El Mansour, en l'année 1196 qui, d'après le Qirtâs, vit l'entreprise et l'achèvement des plus vastes travaux, il faut attendre près d'un siècle pour retrouver des constructions à mentionner au Maghreb, tout au moins ». (1)

Cette activité des Mérinides est couronnée par une série de nouveaux oratoires édifiés à Taza, Oujda (2), Tlemcen (3) puis sous Abou El Hassan à Fès, à El Mançoura près de Ceuta, à Tanger, Sa'ê, Meknès et Marrakech (4). La religiosité des souverains mérinides qu'attestent leurs mosquées — précise encore G. Marçais — (5) se manifeste également dans les sanctuaires qui furent joints à leurs tombeaux.

Dans la nécropole de Chella (la Sala Colonia Romaine) aux portes de Rabat, les Sultans et leurs proches, depuis Abou Youssef (1286) jusqu'à Abou El Hassan (1339), vinrent reposer dans une terre sanctifiée par le voisinage du ribât. « Ce fut Abou El Hassan, le dernier champion mérinide de l'Islam, qui lui donna un aspect grandiose, en l'enfermant dans une enceinte, en embellissant le sanctuaire et en élevant une seconde mosquée ». (6).

Pour la première fois depuis Abd El Moumîn, l'Afrique septentrionale était en entier réunie sous le sceptre du même souverain (7).

Le règne d'Abou El Hassan (1331-1351) marqua l'apogée de la puissance mérinide. La reconstruction de l'Empire maghrébin de l'Atlantique à Gabes, le prestige du pieux Sultan et de sa Cour et l'abondance de ses constructions firent de lui le souverain le plus puissant du XIV^{ème} siècle (8).

(1) *Manuel d'art musulman*, T. 2, p. 476.

(2) La mosquée d'Oujda a été construite par Abou Yacoub en 696 de l'hégire, d'après le Qirtas; Abou Youssef aurait détruit Oujda de fond en comble en 670 de l'hégire si l'on en croyait l'auteur d'*Eddhakhira*, p. 150.

(3) Musnad *Hespéris* T. 5, 1925, p. 32 - Les Explorateurs, dit Ibn Marzûk, sont unanimes à considérer cette mosquée-cathédrale comme la première en son genre. Une autre mosquée à Honein est l'œuvre d'Abou el Hassan - *Ibid*, page 33.

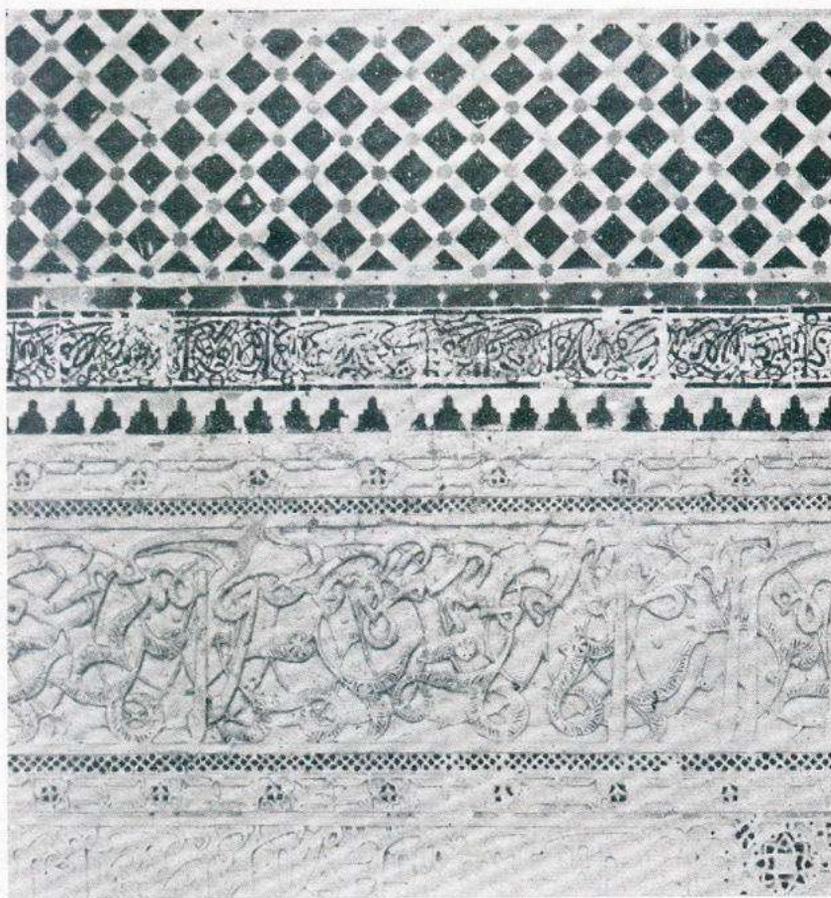
(4) *Les mosquées de Fès et du Nord du Maroc*, par Maslow - *L'architecture musulmane d'Occident*, p. G. Marçais, p. 268-283.

(5) *L'architecture musulmane* p. 281.

(6) *Histoire de l'Afrique du Nord*, 1931, p. 454.

(7) *Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, Constantine, 1875.

(8) Abou Youssef se fit accompagner dans sa guerre sainte en Andalousie en 674 de l'hégire par « Les dévôts du Maroc » *Eddhakhira*, p. 174.

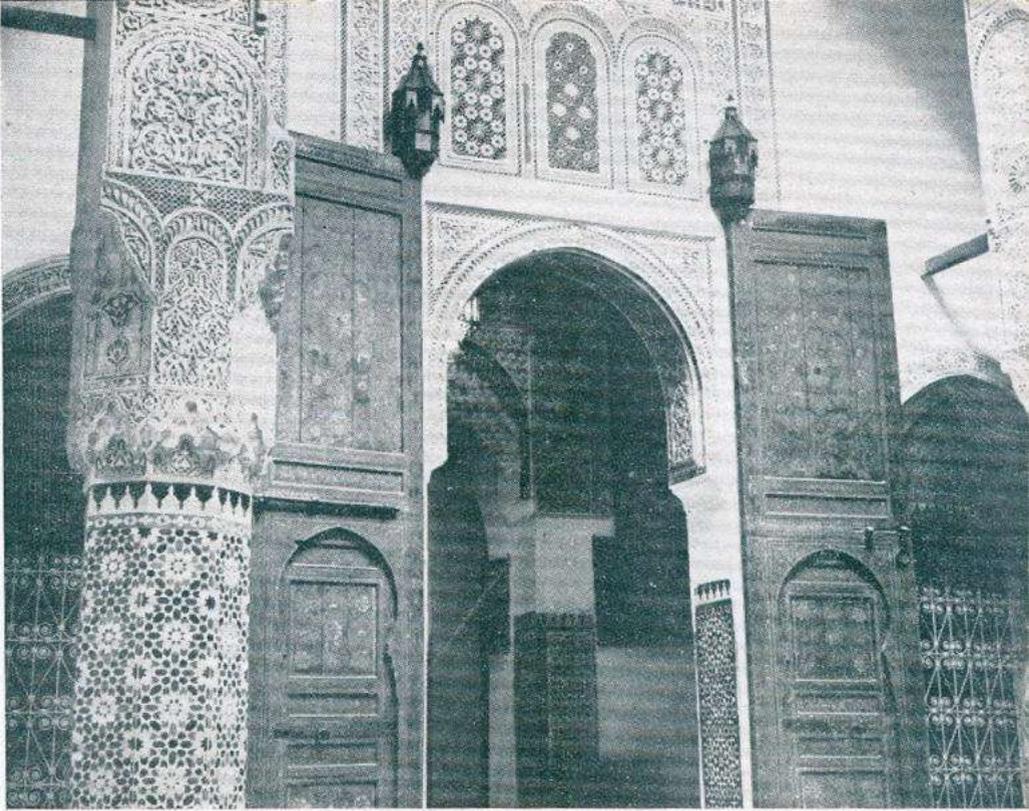


Bou Inania de Salé : carreaux excisés (époque mérinide : 14ème siècle).

Les dévôts qui devaient jouer, au temps d'Abou Youssef, un rôle capital, dans la société marocaine (1) sont à l'origine de cette recrudescence du mysticisme qui provoqua la création de Zawiyas dont le développement marquera d'autant plus profondément l'ère des Saâdiens et des Alaouites, que certains Sultans accédèrent au pouvoir, grâce au concours bienveillant des Soufis. Souvent, les Zawiyas sont à la fois des maisons de prières, et surtout, des maisons de science. Le rayonnement intellectuel de la Zawiya de Dilâ (Atlas) et de la Zawiya En-Naciria (Le Drâa) attesteront, plus tard, le rôle éminent joué par les deux centres (2), dans la diffusion de la science,

(1) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 446.

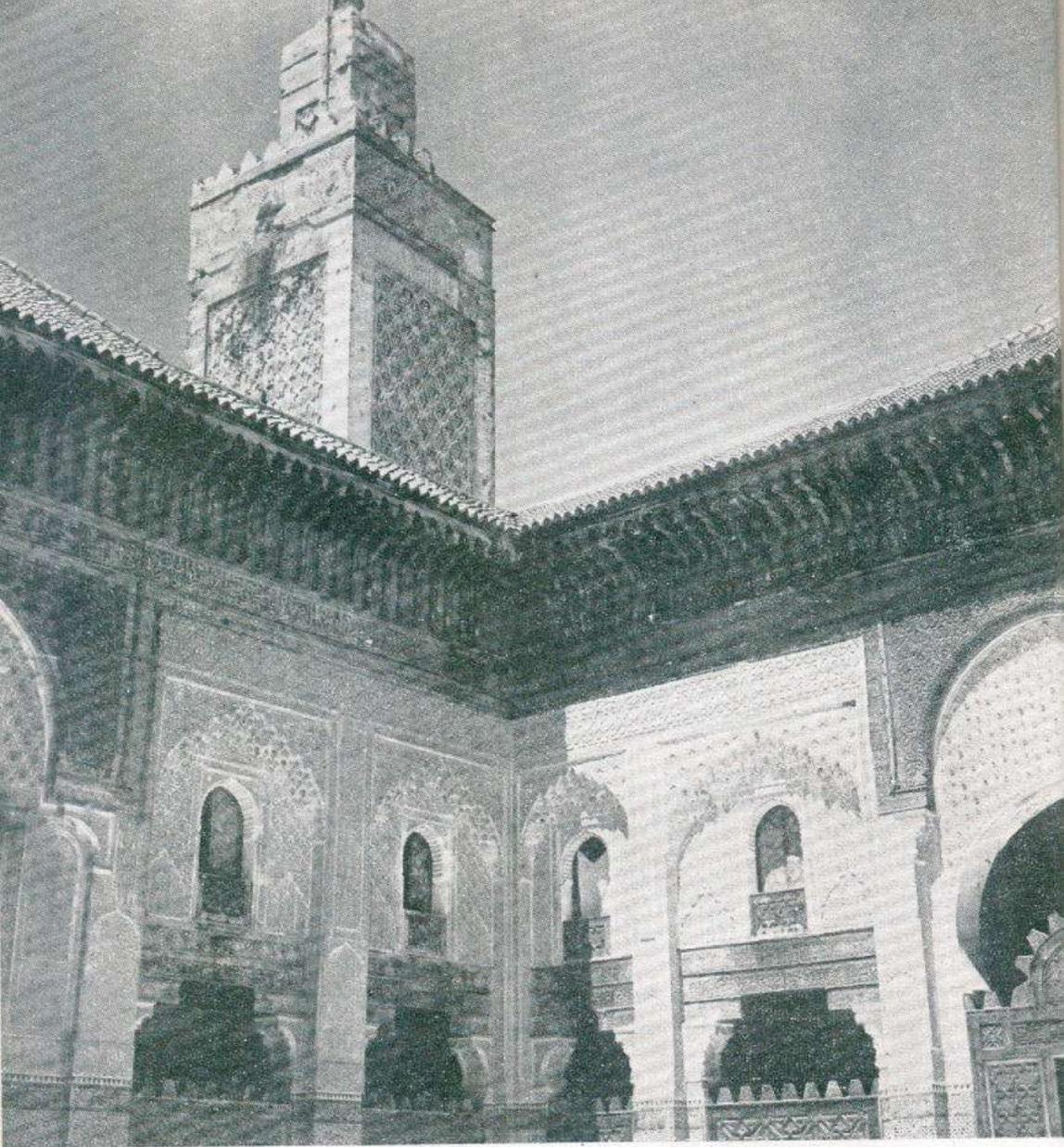
(2) Une véritable agglomération se constitua autour de chacune des deux Zawiyas.



Forte décorée et ornée de la médersa Bou Inania à Meknès.
(Epoque mérinide, 14e siècle)

au cœur de la montagne et des steppes marocaines. La Zawiya (1) de Chella, adjointe (2) par Abou El Hassan, à la nécropole (ainsi d'ailleurs que l'enceinte, le minaret et les latrines) s'apparente, avec son patio, son large bassin, ses galeries et ses chambrettes, à un collège, enrichi d'une même parure architecturale (marqueterie, mosaïque et marbre). La Zawiya En-Nossak, érigée à Salé, par Abou Inan, se signale par un joli portail de pierre sculptée, importante partie encore debout de l'édifice. Cette porte donne accès sur un vestibule bordé d'arcatures et deux couloirs latéraux donnant, l'un sur la cour d'habitation à trois chambres (celle du cheikh, directeur de la Zawiya) et sur un escalier conduisant à l'étage, l'autre se rendant dans une courette à bassin central, entouré de 11 cabinets (3).

- (1) Le mot est inscrit sur un marbre (énumérant les revenus de la Zawiya) déposé à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines à Rabat. Il se lit également sur une inscription en marqueterie céramique dont les éléments ont été retrouvés en 1930, dans les fouilles de Chella (*L'Architecture musulmane*, p. 283).
- (2) *La petite histoire de Rabat*, p. Caillé, qui cite le bain maure de Rabat, connu sous le nom de Hammam La'ou comme une des fondations habousées au profit des lecteurs du Coran qui psalmodiaient perpétuellement leurs oraisons pour le salut de l'âme des princes défunts, p. 40. Le grand poète andalou, Ibn el Khâtib s'y recueillit, un certain temps.
- (3) *L'architecture musulmane*, p. 284.



La médersa Bou Inania est le plus important collège de l'époque mérinide à Fès. La cour, dallée d'onyx et de marbre blanc et rose, est entourée de murs revêtus de mosaïques surmontées d'une décoration de plâtre sculpté dans laquelle s'ouvrent les fenêtres des chambres d'étudiants et que surmontent de grands arcs et des auvents de cèdre admirablement sculpté (14^e siècle).

(O.M.T.)

Les médersa mérinides sont des maisons d'hébergement pour les étudiants. Une même empreinte marque ces fondations aussi bien en Orient qu'en Occident où elles sont dues surtout à la munificence des princes. Le collège est annexé à une mosquée où s'organisent les cours suivis par les étudiants logeant dans la médersa. Parfois, la médersa elle-même comporte un oratoire avec mihrâb et minaret.

Le plan général est déjà établi depuis le Vème siècle de l'hégire : un patio encadré par trois rangées de chambres et une salle de prière sur la quatrième face. Un étage consiste parfois en quatre séries de cellules ouvertes aussi sur la cour.

La multiplication des médersa sous les Mérinides est une réaction contre l'almoahadisme « hétérodoxe » ; leur programme intellectuel est la propagation de la doctrine sunnite dont les Mérinides s'érigèrent en défenseurs. Une médersa, c'est aussi une sorte de Zawiya ; elles s'identifient parfois l'une à l'autre, à tel point qu'on est tenté de croire que l'institution procède, en partie, de l'extension du mouvement mystique qui s'arrogea également le titre de champion de la Sunna. (1)

La première médersa mérinide a été fondée en 670 de l'hégire par Abou Youssef (2). Elle comporte un oratoire et un minaret. C'est le seul collège appartenant au XIIIème siècle.

Au siècle suivant, une série de médersas virent le jour, comprenant celle de la Ville Blanche (Fès El Jdid), édifiée en 720 de l'hégire (dotée également d'une salle de prière et d'un minaret), celle d'El Attarin, puis les médersas Eç-Çahrij (dite El Kobra) et d'Es-Sba Iyn (dite Es-Soghra) qui communiquaient — semble-t-il — l'une avec l'autre et enfin la médersa Mesbahia (3).

Abou El Hassan, auquel sont dues les trois dernières, dota de médersas les grandes villes du Maroc et d'Algérie : Taza, Meknès, Salé, Tanger, Ceuta, Anfa, Azemmour, Safi, Aghmât, Marrakech, Alcazar El Kébir, El'Eubbad (Tlemcen) et Alger (4) ; son fils Abou Inân édifia les deux médersas portant son nom à Fès et Meknès.

Il est à remarquer que, tout au début, les médersas comportaient un minaret ; le caractère d'oratoire est alors très marqué : on est en présence d'un plan qui procède à la fois d'une mosquée-école (telle la Karaouyène) et d'un pavillon d'hébergement.

Plus tard, la structure de la véritable médersa se précise : celle-ci est amputée, d'abord, de son minaret (médersa Es-Sahrij) ; puis l'oratoire se rétrécit, pour devenir une grande chambre, sans décor particulier ; le

(1) C'est-à-dire la tradition du Prophète.

(2) Extraits du *Musnad* d'Ibn Marzûq, par L. Provençal - *Hespéris*, 1925, T. 5, p. 35.

(3) Ibn Marzûk en attribue la création à Abou Saïd alors que l'inscription de fondation l'atteste comme l'œuvre d'Abou el Hassan (Alfred Bel - *Inscriptions de Fès*, p. 229 - *Istiksa*, T. 2, p. 87).

(4) *Ibid*, page 35.



SALÉ : Médersa d'Abou Inane,
chapiteau mérinide, sur colonne
en mosaïque avec frise cursive
sur faïence.

mihrâb lui-même n'est plus creusé et n'est représenté que par un arc aveugle et deux colonnettes. A Salé, la médersa était la seule, dans la ville, à conserver son oratoire et son mihrâb. Avec la Mesbahia, édifiée, quelques années plus tard, le mihrâb disparaît complètement. Cependant la dernière médersa due à Abou Saïd, celle d'El-Attarin possède un mihrâb. Il me semble, qu'ayant été « la plus élégante et la plus riche comme ornementation » (1), le prince n'aurait pas osé la laïciser complètement et aurait sincèrement cru devoir couvrir la richesse de décor, par un signe de religiosité. La médersa de Salé (2) présente cette originalité : les quatre galeries qui l'encadrent ne comportent aucune cellule d'étudiant. La médersa Bou Inania de Meknès « établit la transition entre deux types de collèges », créés par Abou El Hassan et son fils Abou'Inân (oratoire carré et galeries sur les trois côtés).

Quant à la Bou'Nania de la ville Idrisside, elle est « de toutes les médersas de Fès, la plus monumentale » ; c'est une jamaâ, sorte de mosquée-cathédrale, avec minaret et chaire pour le prône du vendredi.

Des demeures mérinides, le Maroc n'a même pas conservé les vestiges, sauf à Tlemcen où l'inscription d'un chapiteau permit d'identifier les ruines d'un bâtiment à Dar El Fath, construit en 745 de l'hégire (1344) par Abou El Hassan (3) ; un petit palais est mis à jour, en 1885, à proximité du tombeau d'Abou Médien à El'Eubbad. Il s'agit d'une « villa du Sultan ou logement des pèlerins de marque ». Il se compose de trois corps de bâtiments de grandeur décroissante ayant chacun un patio pour centre.

L'auteur du Mûsnad explique comment Abou El Hassan fit construire, dans l'espace d'une semaine, « une maison de quatre chambres, différentes les unes des autres, avec deux pavillons qui lui sont contigus, décors variés sur plâtre et carreaux de céramique ; bois de cèdre sculpté et ajusté ; motifs floraux et poligonaux ; patio à parois sculptées et pavage de zellijs et marbres ; vasques de marbre et colonne ; serrurerie de cuivre poli et doré ou de fer étamé.... » (4)

Au début du XIV^{ème} siècle, la passion des logis somptueux passa de la Cour aux milieux citadins les plus aisés, et on assista, alors, à une hausse prodigieuse des prix, « de sorte qu'à Fès — fit remarquer Ibn Khaldoun — beaucoup de maisons se vendaient, chacune, mille dinars d'or monnayé. Tout le monde se mit à bâtir de grands logements, à élever des palais en pierre et en marbre, à les orner de zellijs et d'arabesques sculptées » (5).

Dans les fondouks, sorte d'hôtelleries des marchands étrangers à la

(1) *L'Architecture musulmane d'Occident*, page 288.

(2) Devenue fondouk Askour (*Istiksâ*, T. 2, page 101).

(3) Brosselard - *Les inscriptions arabes de Tlemcen* - Revue Africaine 1859, page 337. Citée par G. Marçais dans *L'Architecture musulmane* page 311.

(4) *Hespéris*, T. 5, page 76.

(5) *Histoire des Berbères*, de Slane, T. 4., p. 180.



Fès : l'horloge de Bou Inania, en face de la medersa, compte 13 grands timbres de bronze sur supports de cèdre (14^{me} siècle). (Ph. Edition Art-Maroc, Rabat)

ville (1), le thème architectural procède de la maison car on y trouve une cour à portiques et des chambres multiples, avec des entrepôts et même des magasins de vente. « La qissaria » est un assemblage de galeries encadrées de boutiques.

Les bains, déjà très nombreux, sous la dynastie précédente, se multiplièrent, sous les Mérinides, mais à un rythme lent, certains centres étant déjà saturés (2). Sept de ces édifices font l'objet de Publications dont ceux d'Oujda, de Chella, d'El Mekhfiâ (3), (Fès), ainsi que le hammâm El Alou de Rabat (4), construit par le mérinide Abou Inân et dont une partie des revenus furent « habousés » au profit de la grande mosquée, sanctuaire mérinide qui sera agrandi et richement embelli, sous les Alaouites (Moulay Slimane, Moulay El Hassan et Mohamed Ben Youssef).

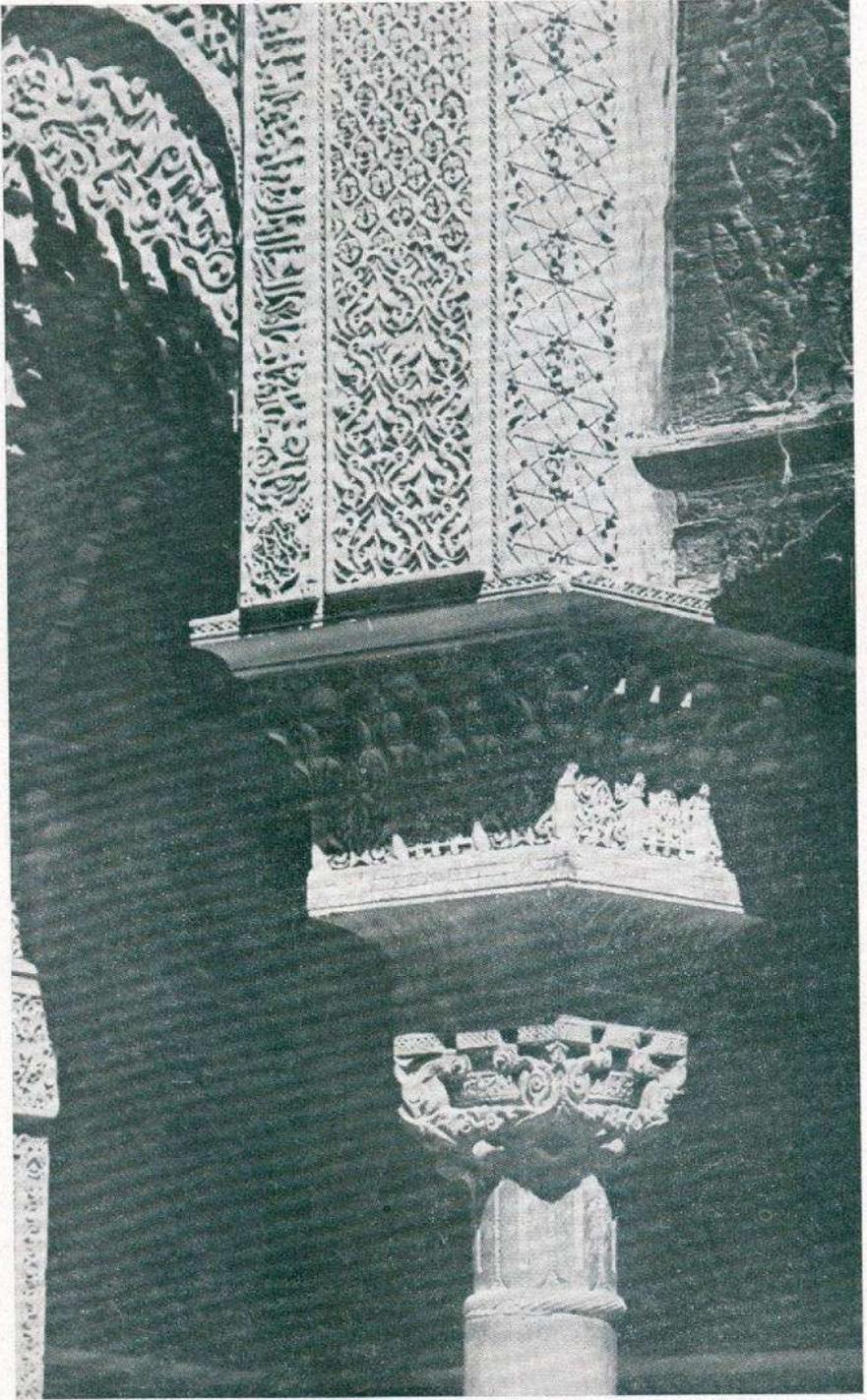
Ces thermes ne se distinguent des bains almohades que par des cellules individuelles de déshabillage et par le riche décor de faïence, la marqueterie en bois et la sculpture de plâtre.

Les fondations militaires sont nombreuses : arsenal et porte maritime de Salé (Bab El Mrisa), remparts de Fès El Djdid, enceinte de Chella et murailles de Mançoura (près de Tlemcen).

Les Mérinides entreprirent divers travaux d'utilité publique dont des hôpitaux, des asiles, des latrines et maisons d'ablutions (Dar El Woûdoû), des fontaines, des aqueducs, etc. A Fès, surtout, des spécialistes (5) en matière hydraulique avaient déjà pourvu la vieille ville Idrisside, de canaux dérivant les eaux de l'oued Fès sur les divers quartiers ; mais Yaçoub le fondateur de Fès-La-Neuve y amena l'eau captée à Aïn Omair. D'autres travaux sont signalés à El'Eubbâd, Chella et Rabat (6).

Ce sont là les aspects essentiels et les plus évocateurs de l'Art mérinide, « syncrétisé » en art hispano-mauresque.

-
- (1) Ce fut, d'après Mas Latrie (*Traité de paix et de commerce*), un quartier franc où résidaient le Consul étranger avec ses nationaux et dont « la haute surveillance leur appartenait », une sorte de cité dans le sens moderne et municipal de ce mot, où la police est entre les mains du Consul et de ses délégués. Les dépenses générales de construction et d'entretien des demeures, des églises et des boutiques étaient à la charge de la douane, c'est-à-dire du Sultan. Le domicile était respecté, pas de droit d'aubaine au profit du roi (*Traité de Fès-Maroc*, 1358, art. 4., alinéa 14). « Nous n'avons vu nulle part, affirme Latrie, qu'on ait pris, vis-à-vis des cités chrétiennes enclavées dans les villes du Maghreb, les mesures de méfiance humiliante auxquelles les Européens furent contraints à se soumettre dans d'autres pays » (Cf. mon ouvrage : *Les grands courants de la civilisation du Maghreb*, page 33.)
 - (2) 93 à Fès (*Zahrat el-âs*, p. 33).
 - (3) *L'architecture musulmane d'Occident* p. 315.
 - (4) *La petite histoire de Rabat*.
 - (5) Certains sont des Sahariens ; on convoqua alors un architecte de Sijelmassa pour construire, en marbre blanc, le bassin et la vasque de la Karaouyène (*Zahrat el-âs*, p. 138).
 - (6) La fontaine sise en face de la grande mosquée de Rabat et contiguë au Maristân (transformée aujourd'hui en nidhâra des Habous) est l'œuvre d'Abou Faris.



MÉDERSA MESRAHIA A FÈS : Décor de plâtre et marbre sculpté (Mérinide).

Cependant, malgré l'influence andalouse, cet art se rehaussait d'une teinte particulière ; au souci de la statique et de l'équilibre des forces qui anime l'architecte chrétien, se substitue, chez l'architecte musulman, outre la solidité de la charpente, le sens ornemental et le foisonnement décoratif. Les Arabes font l'admiration de l'Occident par leurs encorbellements, leurs stalactites, leurs coloris, l'allure parfois majestueuse de leurs formes, leur style incomparable. Dans l'art architectural, en pleine maturité, malgré l'abus dans les arabesques, l'excès dans le décor, le dérèglement dans les détails et la qualité médiocre des matériaux, « l'ensemble demeure clair, les proportions équilibrées, le décor parfaitement adapté aux espaces qu'il remplit ; par dessus tout, l'effet de polychromie est d'une sûreté et d'un tact parfaits » (1). L'Art mérinide rayonna en Berbérie et en Orient, par son grand prestige et sa richesse inimitable. Ce fut une œuvre hispano-maghrébine où les mêmes empreintes marquaient les monuments dans les deux rives méditerranéennes. Cette harmonie artistique est due à la présence de l'architecte andalous dont l'influence se faisait, partout, sentir (2).

Quoique devant tant à l'art oriental, l'art mérinide « exportait en Orient ses modèles et y faisait apprécier ses ouvriers ». Mais, de par même sa maturité, cet art porte en soi ses germes de mort, les mobiles de sa décadence. Dès la fin du XIV^{ème} siècle, il avait, pourtant, épuisé ses forces. Les troubles qui marquèrent le siècle suivant ne permirent plus la création de grandes œuvres (3).

Analysant les aspects de la civilisation maghrébine sous les Mérinides, H. Terrasse (4) montre le caractère hispanique et citadin de cette civilisation où, dès la fin du XIII^{ème} siècle, les formules classiques se fixent et finissent par s'ankyloser.

La civilisation ne vivait que dans les villes et surtout à Fès ; car Marrakech, qui n'était plus la capitale, déclinait, en s'attardant dans la tradition almohade. Sous Abou Youssef et Abou Yacoub, l'art, inspiré par un mécénat (5) qui allait en s'accroissant, « conserve quelque chose de la vigueur et de la richesse de formes de l'art du XII^{ème} siècle ». Mais si, sous Abou El Hassan, la multiplication des édifices ne compense pas toujours leur manque d'ampleur, au moins, l'art est-il d'une rare qualité, car il a retrouvé tout son penchant à la richesse profuse où les luxueux décors, dont il couvre ses monuments, sont ordonnés avec une clarté et une subtilité sans défaut. Mais, « l'effort artistique des Mérinides se ralentissait — affirme Terrasse — au moment où s'essouffait leur puissance militaire ».

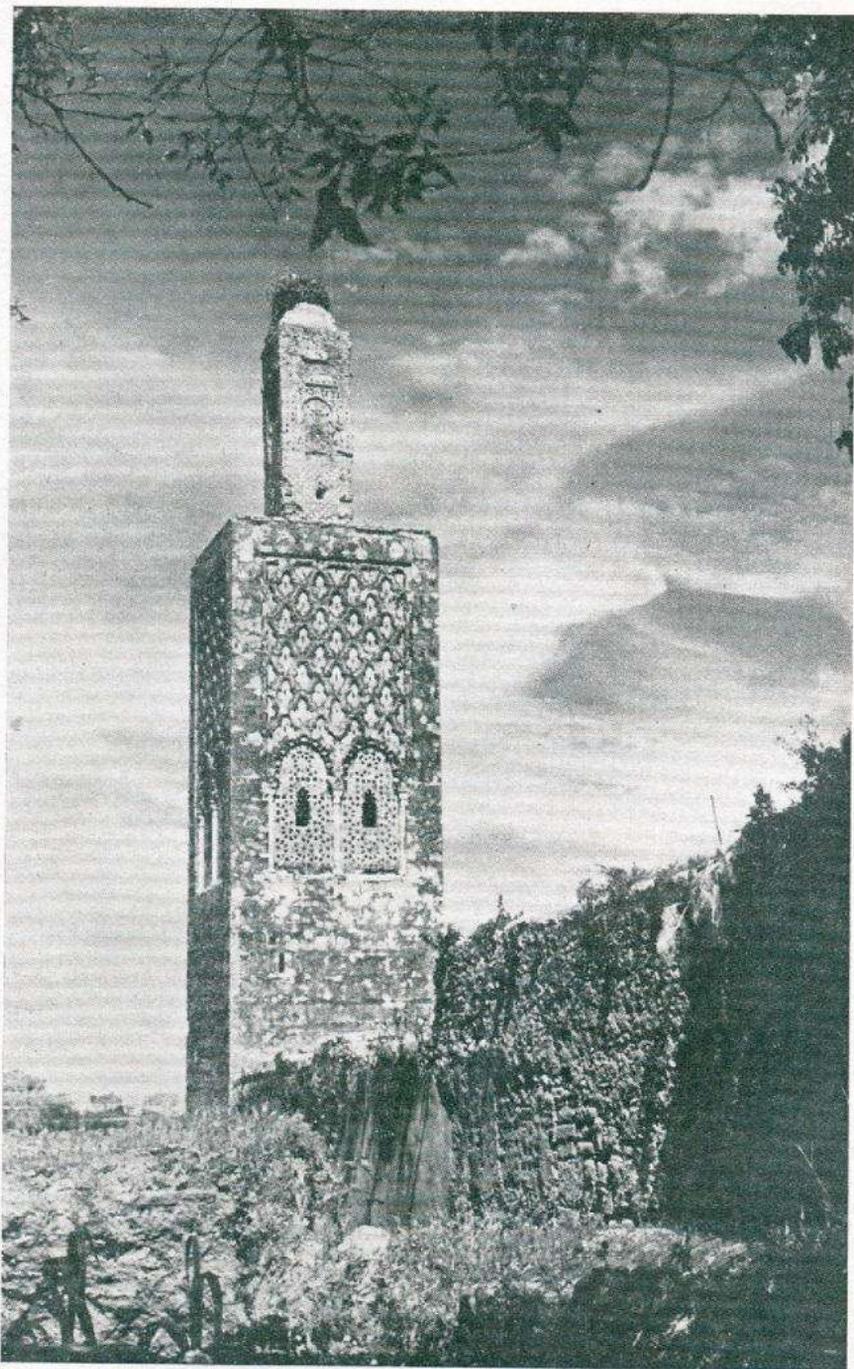
(1) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 456.

(2) Jusque dans les constructions militaires : citant l'auteur d'El Jadhwa, Ennaciri cite le sévillan Mohamed ben Ali comme architecte ayant élaboré le plan de l'arsenal maritime de Salé et usé des méthodes de logistique en vogue à l'époque (*Istiksâ*, T. 2, p. 11). De même les travaux hydrauliques de Fès (La captation des eaux de l'oued Fès pour alimenter le palais de Youssef, fils de Yacoub) furent conduits par un ingénieur spécialiste en mécanique, Mohamed Ibn el Hadj d'origine sévillane.

(3) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 457.

(4) *Histoire du Maroc*, T. 2, p. 76 et suivantes.

(5) Dès la fin des Mérinides, les Maghrébins « commençaient à être tributaires des renégats pour les arts et les métiers ». (Godart T. 2, page 461).



RABAT : Le minaret de Chella, à décor de faïences polychromes, domine les restes de la nécropole des Sultans Mérinides (14^{me} siècle - O.M.T.)

Synthèse de l'Art Maghrébin *sous les Chérifs*

A - Les Saadiens

L'avènement des Saadiens est la réaction contre l'impuissance méridionale à endiguer la poussée victorieuse des chrétiens, dont la « reconquista » se prolongea sur la terre du Maghreb, par la prise de Ceuta en 1415. L'Islam en danger trouva chez les missionnaires, fanatisés par des menaces qui se précisaient et s'aggravaient, une force populaire vive qui entreprit, spontanément, une campagne de propagande dans les tribus et organisa une résistance acharnée, autour des centres régionaux de ralliement : les Zawiya. Les Chérifs Saadiens, descendants du prophète, étaient tout indiqués pour s'ériger en champions de ce mouvement, contre l'invasion étrangère ; ils dirigèrent la révolution. Mais déjà le territoire national était profondément entamé, les principales villes de la côte étant sous l'emprise des Portugais qui les dotaient de remparts, de citernes, de bastions et d'églises.

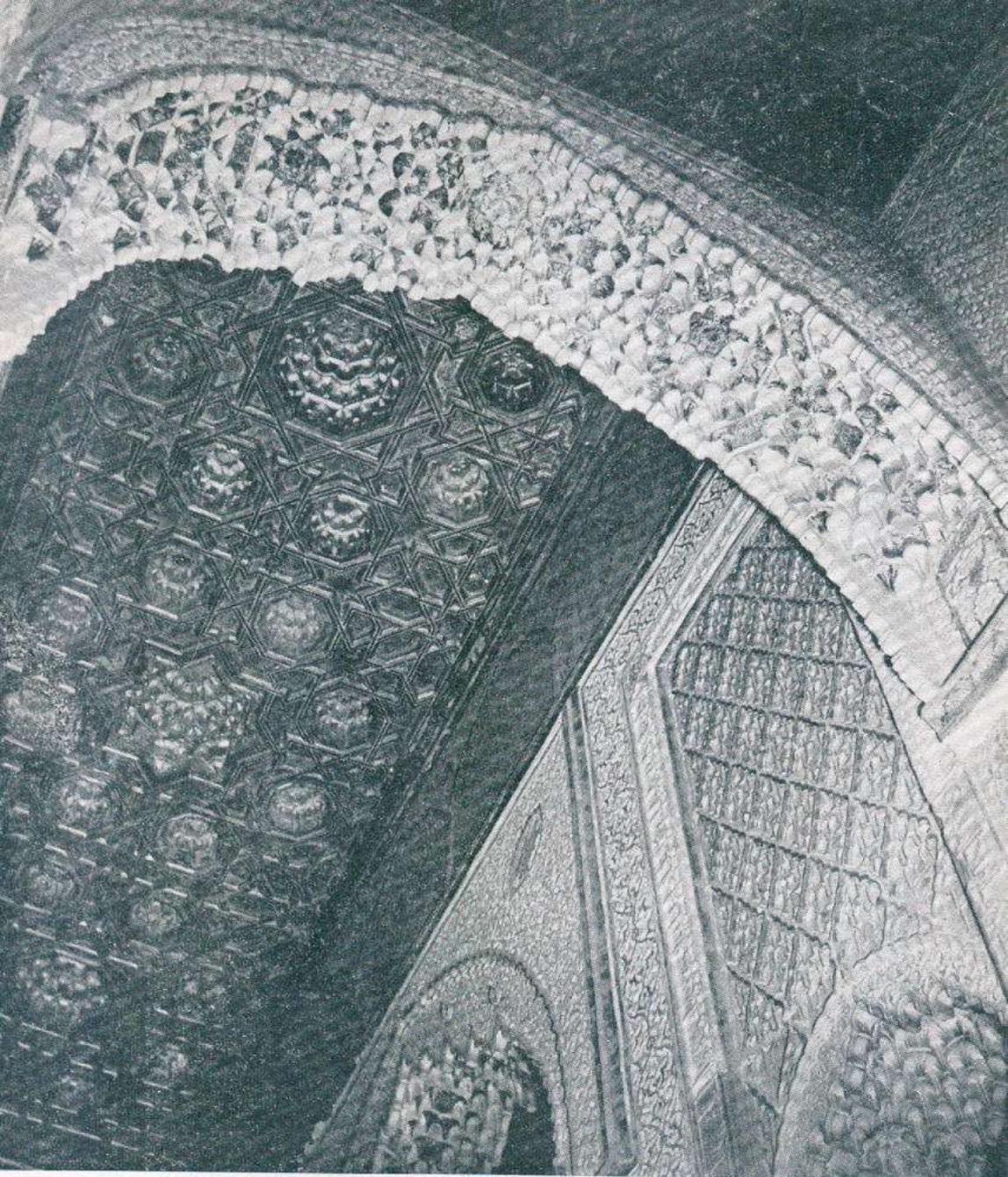
L'intervention saadienne soutenue par tout un peuple en émoi, mit fin à cette occupation à Agadir, Safi, Azemmour, Arzila et Qçar-Es-Sghir. Une victoire décisive, celle de Waâdi El Makhâzin (des Trois Rois), remportée par Al Mansour Ed-Dahbi (l'Aurique), allait bientôt provoquer la perte, par le Portugal, de son indépendance politique, pendant soixante-deux ans, perte qui marqua ainsi une coupure, dans l'histoire de ce pays, aux temps modernes ; par contre, le Maroc fut, alors, considéré comme une grande Puissance et les Cours européennes entrèrent en relation avec lui, et, parfois, recherchèrent son appui (1). L'or, drainé par la conquête du Soudan et par la rançon des nobles captifs portugais, permit à la nouvelle dynastie de fonder de magnifiques édifices ; tel le palais du Badi qui surpasse en splendeur — d'après l'auteur du « Manahil » (2), les somptueux palais de Cordoue, de Damas, du Caire et qui charme la vue et l'esprit, par son inimitable décor, ses marbre et mosaïque incrustés d'or pur, sa marqueterie en céramique doré, son plâtre finement sculpté et ses inscriptions poétiques en frises (3). Pour El Ifrani, le Badi « surpassait en beauté les palais de Bagdad » (4).

(1) *Histoire du Maroc*, T. T. 2, p. 189 et suivantes.

(2) Cité par en-Naciri *Istiqsa* édition du Caire, T. 3, page 65).

(3) *Ibid.*, p. 66.

(4) *Histoire de la dynastie saadienne au Maroc*, p. 180.



MARRAKECH : Détail des Tombeaux saadiens, arcs à stalactites et plafonds de bois de cèdre

La construction de ce palais s'échelonna sur quinze ans (1578-1593). « El Mansour — affirme El Ifrani — avait fait venir des ouvriers de tous les pays, même d'Europe, et, chaque jour, le nombre des artisans et des architectes habiles était si considérable qu'il s'établit, à la porte du chantier, un marché important. En 1119 de l'hégire, le Sultan alaouite Moulay Ismaïl fera démolir ce palais et éparpiller ses débris ». « Il n'y eut pas une seule ville au Maroc — dit El Ifrani — qui ne reçut quelques débris du Badî » (1).

Comme édifices religieux saadiens, on peut citer la mosquée de Bab Doukkala à Marrakech, construite par Mas'Ouda El Mazguitia, mère d'El Mansour, où le style mérinide (cour carrée), s'allie harmonieusement à certains aspects du thème almohade (coupes). Cinq ans plus tard (1562), fut édiflée la mosquée-cathédrale du quartier Mouassîn, avec sa salle d'ablution, le hammam qui lui était contigu, la petite « médersa », le « msid », la fontaine et un abreuvoir pour les bêtes. Ainsi, la tradition des dynasties précédentes s'est-elle maintenue, dans cette répartition.

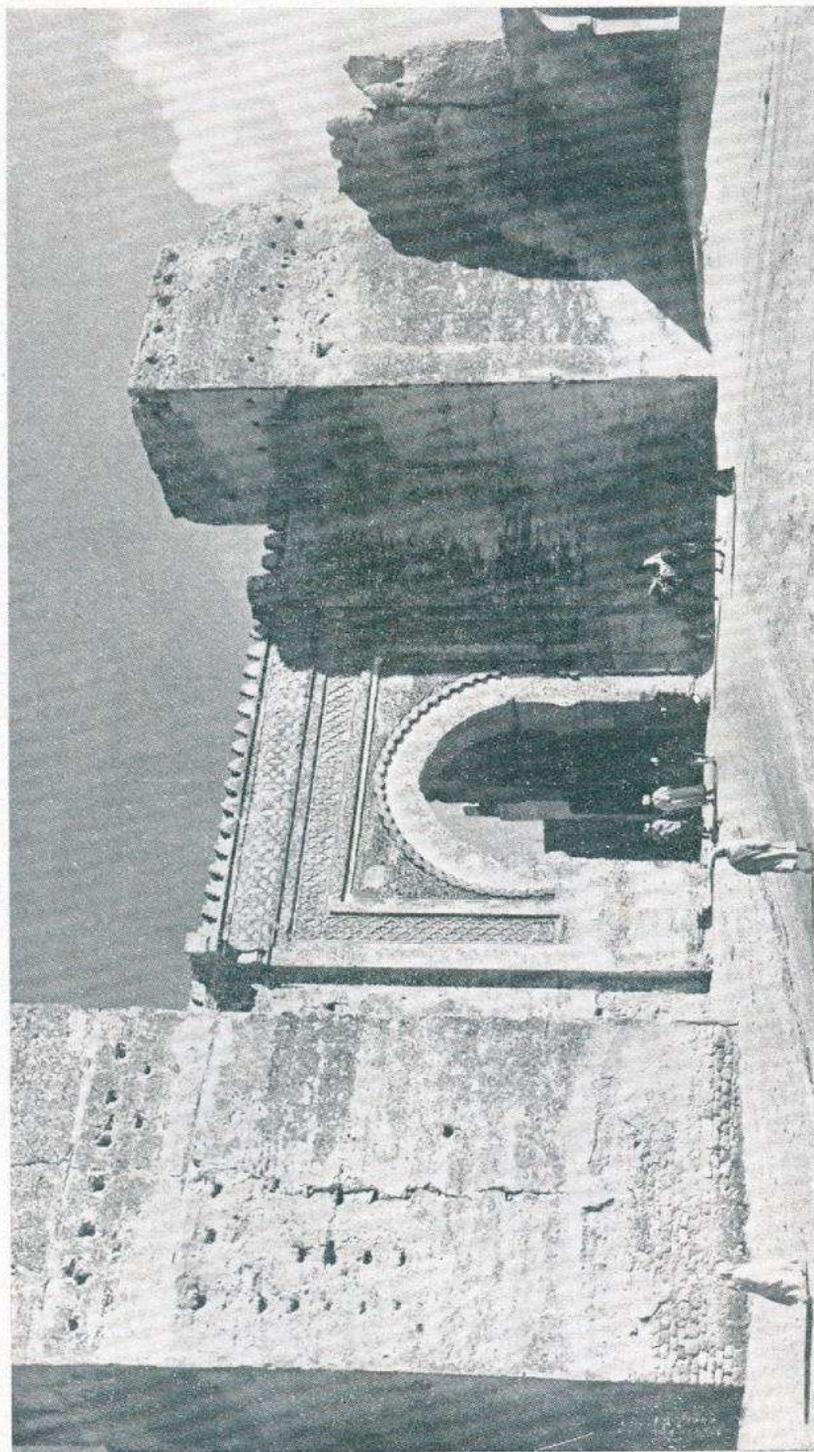
La mosquée de la Karaouyène de Fès doit aux Saadiens deux pavillons qui se font face aux extrémités de la cour. Chacun de ces pavillons abrite une vasque d'ablution en marbre. Le plan architectural semble procéder de celui de la cour des Lions en Andalousie.

Outre les petites médersas adjointes aux mosquées ou aux Zawiyas,

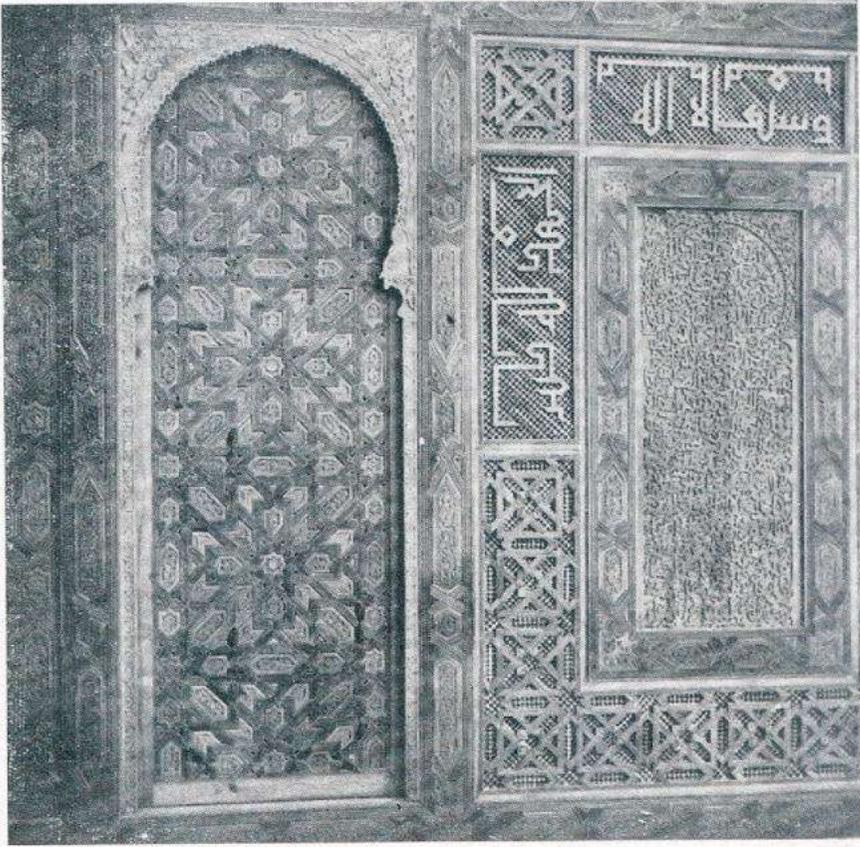
(1) Cité par Ennaciri, *Ibid.*, p. 71.



Ce chapiteau saadien (palais du Badî) ressemble à un chapiteau de Tinmel et à celui de Bab-er-Rouâh à Rabat.



MEKNÈS : une des portes monumentales de l'enceinte de la ville, à décor de céramique verte, édiflée par Moulay Ismaël à la fin du 17^{me} siècle - (O.M.T.)



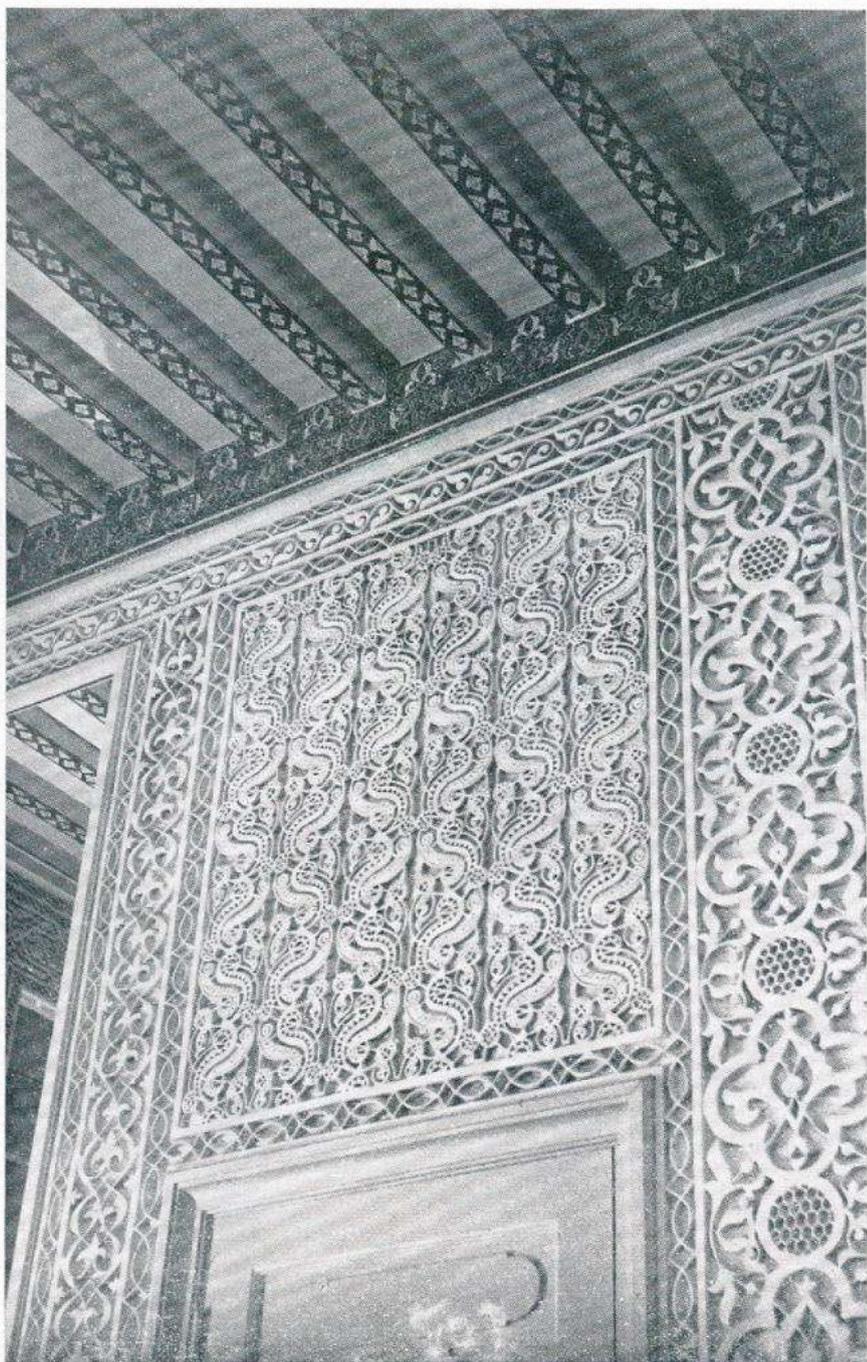
ANZA DE MOULAY ABDELLAH A FÈS :
L'art du bois sculpté, dans ses
frises épigraphiques, ses inscrip-
tions cursives (Beaux-Arts).

Marrakech, capitale des Saadiens, doit (1) à l'un d'eux, Moulay Abdellah, de posséder la plus grande médersa du Maghreb : celle de Ben Youssef qui semble tirer son nom de l'Almoravide Ali Ben Youssef dont la mosquée était voisine, mais qui fut — d'après El Ifrani — (2), précédée d'une médersa du Mérinide Abou El Hassan (3). Elle comporte une centaine de cellules et sept courettes. Les tombeaux des Chérifs saadiens, édifices funéraires remarquables, constituent une dépendance de la mosquée de la Qasba à Marrakech, une nécropole où — comme la nécropole mérinide de Chella — les membres de la famille saadienne régnante furent enterrés.

(1) *L'architecture musulmane d'Occident*, p. 392.

(2) *Histoire de la dynastie saadienne au Maroc*, p. 93.

(3) *Istiksâ*, p. 86.



Décor de plâtre moderne (Hôtel
Tour Hassan à Rabat)

(O.M.T.)

Quant aux édifices militaires, le changement des méthodes de guerre, l'apparition des armes à feu et l'intervention des chrétiens sur le territoire marocain, avaient nécessité la transformation de leur allure architecturale. Les hautes murailles des villes sont, désormais, renforcées par des bordjs pourvus d'un mécanisme nouveau de résistance à l'artillerie. Parmi ces forts, on peut citer le bastion de Taza qui serait l'œuvre d'Al Mansoûr, toujours soucieux de doter ce grand couloir Est-Ouest, de moyens de défense appropriés. C'est un monument massif de forme carrée (26 mètres de côté), surplombant la ville avec ses treize chambres de tir et abritant, en son sein, de vastes dépôts de munitions. A Fès (1) aussi, le même prince fit élever, en 1532, deux bordjs qui dominent la ville au Nord et au Sud. Encore intact, le « bordj Sud » comporte des saillants rectangulaires, tandis que le « bordj Nord » a subi des transformations, au cours des derniers siècles. Il convient de noter que les Saâdiens avaient puissamment muni d'ouvrages nouveaux les fortifications portugaises dans les villes reconquises (Safi, Azemmour, Arzila, Mazagan). Ils avaient également doté le pays de ponts, au double caractère utilitaire et stratégique, d'aqueducs et de fontaines publiques, à l'instar de leurs prédécesseurs.

Malgré le mécénat des meilleurs souverains saadiens, ceux-ci n'ont pas présidé — pense H. Terrasse — (2) à la Renaissance de la civilisation musulmane du Maroc ». La civilisation et l'art étaient déjà tournés vers le passé et les quelques influences étrangères qu'ils reçurent ne purent ni changer vraiment le fond ancien, ni porter le germe d'une fécondité nouvelle ». Ce serait donc, — d'après Terrasse — « un art sans sève, hanté par les modèles du passé ». Mais, grâce aux Turcs, « un contact indirect et passager fut rétabli avec les arts de l'Islam oriental ». Les traces de cette influence se voient dans le décor monumental où passent quelques thèmes égypto-syriens ou persans, surtout dans certains arts industriels, en particulier la reliure, les tapis et dans le costume masculin ».

Mais de toute façon, l'art maghrébin, épuisé par les dynasties précédentes, se chargea alors d'ornements, perdit de sa sobriété et gagna en splendeur (3).

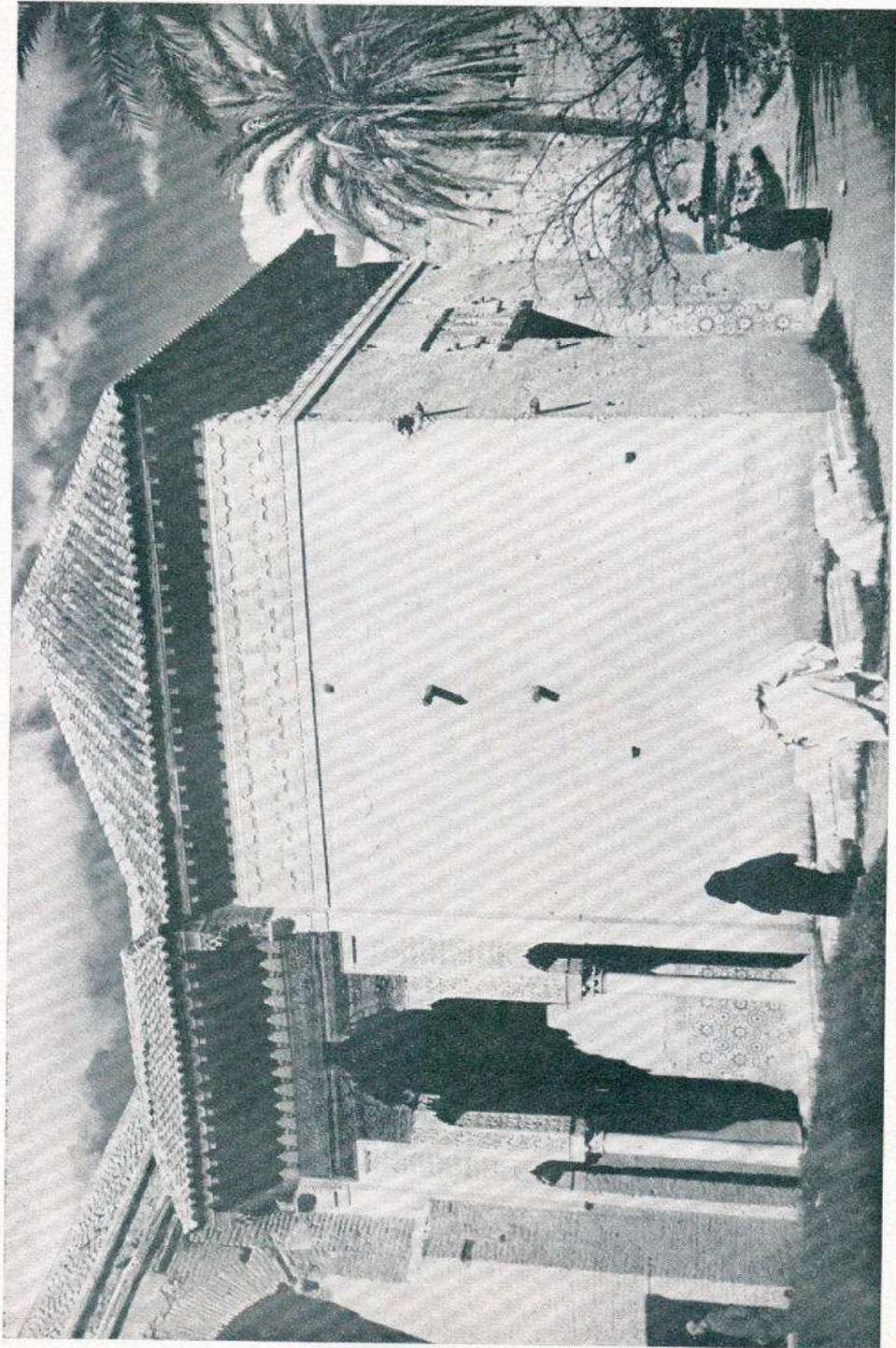
B - Les Alaouites

D'origine arabe, ces chérifs hassaniens s'installèrent au Tafilalet, vers la fin du XIII^{ème} siècle. Inspirés, comme leurs prédécesseurs, par le mouvement réformiste Soufi, ils intervinrent énergiquement, en vue de redresser l'intégrité nationale menacée par la multiplication des principautés indépendantes. Moulay Er-Rachid manifesta, dès le début, le souci de rénover, à la fois, les traditions mérinides et saadiennes, en renforçant les défenses

(1) Il semble que Fès a été reconstruite de fond en comble sous les Saadiens. En 1633 de l'hégire, la plupart de ses habitations s'écroulèrent ; on détruisit le reste qui menaçait ruine (Nachr-el-Mathâni) - *El Kâdiri*, p. 149.

(2) *Histoire du Maroc*, T. T. 2, p. 234.

(3) *Histoire du Maroc - C., Les Saadiens*.



MARRAKECH : porte d'entrée des Tombeaux des Sultans saadiens, du XVI^e siècle (Photo Souissi)

et en relançant la politique des médersas. « Malgré la brièveté de son règne tout rempli de batailles, il réussit à élever quelques monuments » ; il jeta sur le Sebou, à 4 km de Fès, un pont de pisé de 8 arches inégales, de 150 mètres de long, renforça les murailles de Fès El Bali et édifia la médersa Ech-Cherratin « dont l'architecture et le décor, en dépit de leur charme, s'éloignent déjà de la pureté mérinide ». (1)

Mais « le plus puissant et le bâtisseur le plus magnifique de la famille », fut le frère d'Er-Rachid, (2) Moulay Ismaël, dont toutes les sympathies se manifestèrent pour Meknès.

Toutefois, la pacification du Maroc l'amena à parcourir, durant deux décades, les contrées les plus lointaines qu'il jalonna de forteresses (3). On en comptait soixante-seize dans le Maroc occidental et au Nord de l'Atlas (4).

A Meknès, qu'il choisit pour capitale, Moulay Ismaïl éleva des palais somptueux, à l'intérieur même de la Qasba. Une ville des jardins — Médina er-Riad — dont il ne subsiste que Bab El Khémis, était réservée aux hauts dignitaires du Makhzen. A côté de ces palais, s'élève le palais Blanc, le Dar El Baydâ du Sultan Mohamed Ben Abdallah (1757-1789) restauré et aménagé en académie militaire. Une vaste prairie le précède, qui servait pour les manœuvres et les parades des troupes chérifiennes. Un élégant pavillon surélevé et largement ouvert, faisant saillie sur une des faces de cette enceinte, abritait le Sultan entouré de sa suite quand il passait des revues ou recevait l'hommage des chefs. (5)

A Marrakech, les Chérifs ont fondé le Dar El Makhzen avec son enclos planté (Arçat en-Nil), ses kiosques, sa grande coupole dite Settîniya, ses nombreux corps de logis et pavillons, son oratoire et les diverses dépendances contiguës au Badî d'El Mansour.

La Bâhia, demeure du Grand Vizir Ba Ahmed, élevée, à la fin du siècle dernier, est un des palais les plus grandioses de la capitale du Sud.

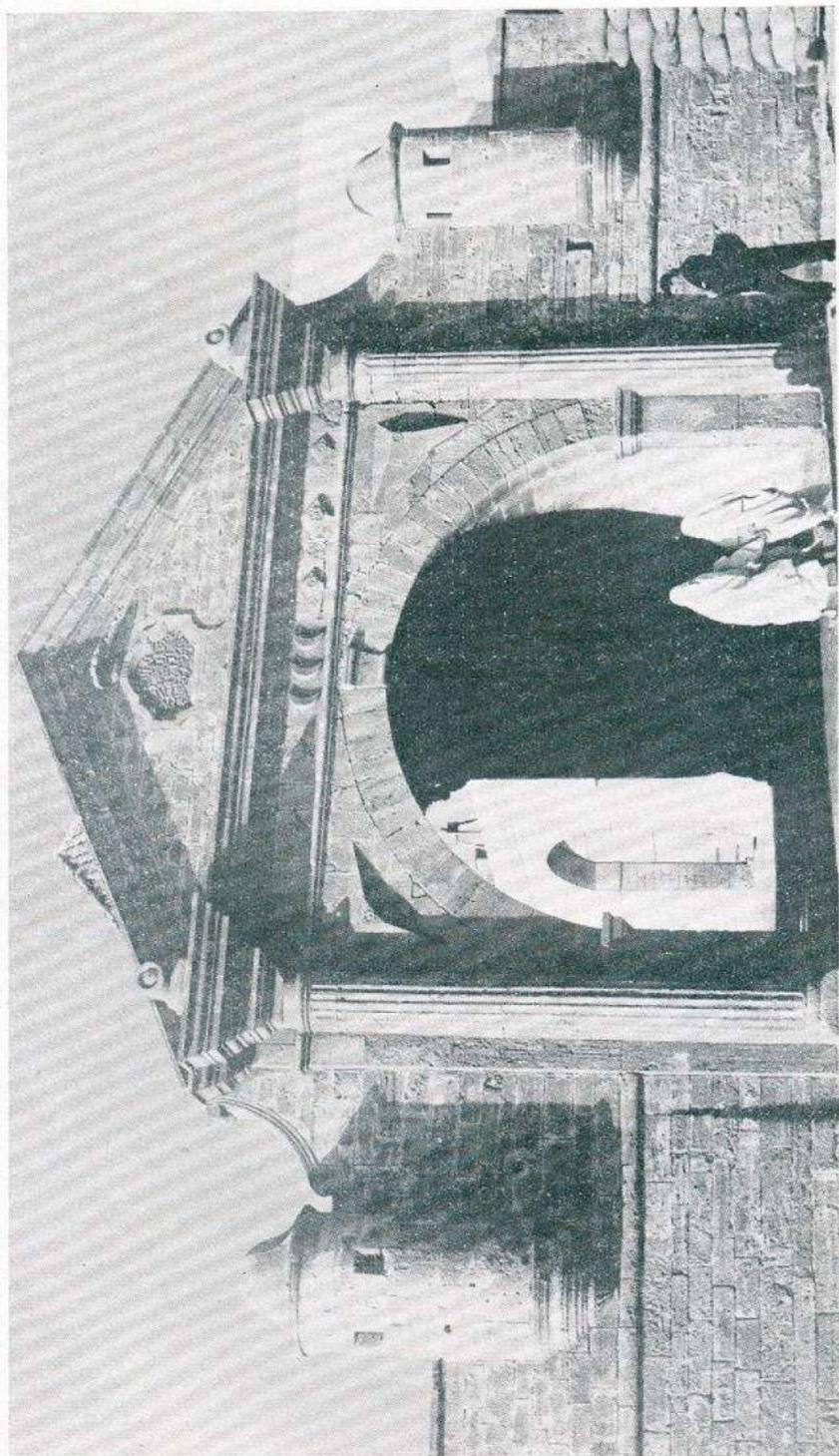
(1) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 490. Cette médersa qui remplace celle d'El-Lebbadin, comporte des cellules nombreuses, percées de fenêtres qui les éclairent et plusieurs courettes disposées, comme à la médersa Ben Youssef de Marrakech.

(2) Et non le fils comme le dit G. Marçais dans son *Architecture musulmane d'Occident*, p. 383.

(3) Chaque fort dit Ezzayani - avait cent cavaliers commandés par un chef qui était responsable de tous les dégâts commis sur son territoire. Le fort d'El Khemis reçut une garnison de cinq cents cavaliers de charge qui eurent pour mission de veiller à la sécurité de la route du Saïs à Mehdouma (affluent du Sebou), *Le Maroc de 1631 à 1812*, trad. Houdas, p. 35.

(4) Se référer à mon ouvrage sur les Grands Courants de la Civilisation du Maghreb, page 90.

(5) *L'architecture musulmane d'Occident*, p. 397. En 1145 (1732-1733), le sultan Moulay Abdallah donna aux Chrétiens et aux Chaânba l'ordre de démolir la ville du Riad « qui était la parure et la joie de Meknès » (*Le Maroc de 1631 à 1812* p. 71).



Mocador : porte de la Marine - (O.M.T.)



Ruines du Riâd, palais de Moulay Ismaël à Meknès.

Comme oratoires dus à la dynastie alaouite, figure la mosquée de Lalla'Ouda, construite à Meknès, à l'intérieur de la résidence impériale. Une porte, percée près du mihrâb, donne sur un passage par où le souverain accède à son palais dont la Settîniya est occupée actuellement par la famille d'Ibn Zaidân, ancien nakîb de la dynastie régnante. A proximité, s'élevaient une médersa et une « midha ».

Meknès doit à Sidi Mohammed Ben Abdellah sa mosquée la plus vaste, dite d'Er-Roua : « remarquable par les proportions de son oratoire et de sa cour, elle l'est, non moins, par son plan où les éléments traditionnels sont traités, dans un esprit étranger à l'art musulman... ; l'absence de toute allée principale, l'ordonnance de la cour, que n'encadre aucune galerie et la distribution des portes peu conforme à la position quasi-rituelle des entrées latérales, laissent supposer dit-on l'intervention d'un architecte andalou ». (1).

A Fès Ej-Jdid, existe une autre mosquée impériale, due à Moulay Abdellah, fils de Moulay Ismaïl ; la mosquée de Bab Guissa, une des portes de Fès El Bali, est de date plus récente.

(1) Ce n'est pas nécessaire car le style andalou était déjà ancré dans les structures architecturales moghrébines.



Intérieur des tombeaux Saadiens à Marrakech, joyau de l'architecture hispano-mauresque du 16^{me} siècle : colonnes de marbre, décor de plâtre sculpté, arcs à stalactites. - (O.M.T.)

Tous ces oratoires alaouites comportent invariablement des nefs, en petit nombre, dirigées dans le sens transversal, selon le type qui, s'affirmant dès la première heure, se maintient (sauf interruption à l'époque mérinide) dans la ville d'Idriss, depuis un millénaire. (1)

A Rabat, Jama-Es-Sounna qui s'élève en dehors de l'enceinte des Touargas, est l'œuvre de Sidi Mohammed Ben Abdellah ; achevée en 1785, elle fut restaurée dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle puis tout récemment. Au fond d'une cour, la plus vaste, avec celle de l'oratoire de Salé, de tous les sanctuaires du Maroc, s'alignent seize cellules occupées par des étudiants. L'ensemble architectural, d'un type particulier, est similaire à la mosquée de Lalla'Ouda, à Meknès.

Dans l'architecture militaire, les Alaouites furent les continuateurs des Saadiens. « Le grand nom de Moulay Ismaïl domine tous ceux des bâtisseurs de forteresses » postérieurs. Ces Qaçba se répartissent — d'après H. Terrasse — (2) suivant leur destination, en trois groupes : des points fortifiés autour des tribus indociles, une chaîne de forteresses, dans le Tadla et la Haute Moulouya, pour contenir les tribus du Moyen-Atlas et une troisième série de Qalaâ qui s'échelonnaient, le long des principaux chemins de l'Empire, de Taza à Taroudant. Chaque enceinte est gardée par un corps de cavaliers comportant de 400 à 3.000 hommes. Parmi les plus importantes Qaçbas figurent celle d'Adekhsan, sur la lisière Nord de l'Atlas, Agouraï, la mieux conservée, qui surveillait le Moyen-Atlas, celles de Tadla, d'Ahmiddouch, à 30 km de Safi, de Bou-El-A'Wan, à 60 km d'Azemmour et de Médiouna, à 20 km de Casablanca. La qaçba, entourée de murs de pisé flanqués de saillants bar'longs ou carrés, comportait la demeure du chef, un oratoire et le magasin de provisions. En principe, toute Qaçba est pourvue d'une seule enceinte, sauf celles d'Ahmiddouch et de Tadla qui en ont deux.

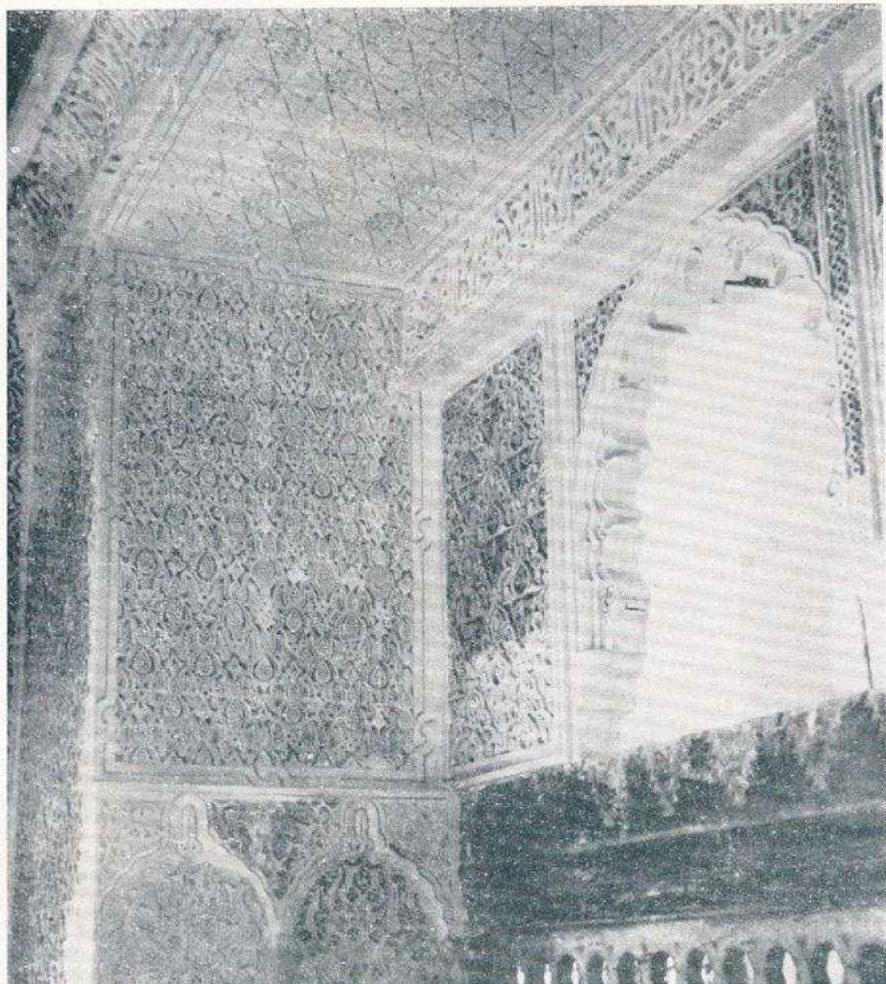
Les villes (3) furent également dotées de forteresses. Une série de sqâla jalonnaient la côte atlantique à Mehdiâ, Casablanca, Larache, Tanger, Mogador et surtout Rabat où la plus célèbre Qal'âa domine encore l'embouchure du Bou-Regreg. Il en existe d'ailleurs, dans cette ville trois autres : les bordjs Es-Sirât et Sqâla construit l'un et l'autre par le renégat Ahmed l'Anglais, respectivement en 1755 et 1776, sous le règne de Sidi Mohammed Ben Abdellah et le bordj Ed-Dâr dont la fondation est de date plus récente (1824) (4).

(1) *L'architecture musulmane d'Occident*, p. 391.

(2) *Histoire du Maroc T.*, T. 2, p. 358.

(3) Sous les premiers alaouites, les cités étaient au nombre de deux cent cinquante dont la plus petite ne comptait pas moins de trente mille habitants ; et Fès « seize cent mille âmes » (*Le Grand Ismaïl*, empereur du Maroc, Defontin-Maxange, p. 14). Par contre, d'après Ibn Saïd, les grandes cités andalouses d'antan étaient au nombre de 80, les moyennes au nombre de 300 et un nombre inouï de petits centres dont 12.000 sur les seules rives du Guadalquivir (*Al Maqqari*, T. I, p. 106).

(4) *La petite histoire de Rabat*, p. 30.



Patio de la Karaouiyène :
pavillon saadien.

Parmi les ouvrages stratégiques dus aux Alaouites, on compte le pont de pisé qui franchit le Sebou, à 4 km de Fès, construit sur l'ordre de Moulay Er Rachid, sur une longueur de 150 mètres avec huit arches, et celui d'Oum-Er-Rbi, œuvre de Moulay Smaïl, mesurant la même longueur, avec dix arches, le tout en pierre.

Quant à la maison marocaine, elle conserve son plan et son thème architectural, devenus traditionnels, depuis la fin des Mérinides, c'est-à-dire depuis cinq siècles. Le patio intérieur, auquel on accède par une entrée coudée, appropriée aux mœurs discrètes des Marocains, est encadré de galeries sur lesquelles des chambres, plus longues que larges, s'ouvrent



CHAPITEAU ANCIEN

par des portes hautes, surmontées de vitraux creux et entourées, de part et d'autre, de fenêtres symétriques. Un bahoû, sorte de renforcement dans le mur, constitue, parfois, un salon entièrement ouvert sur la cour centrale (toujours en vogue dans certaines villes du Nord).

Les maisons marocaines se rangeaient — d'après G. Marçais — (1) en trois écoles bien distinctes : Rabat-Salé et les villes de la côte ; Meknès et Fès ; Marrakech et les bourgades du Sud ; les plans ne varient guère : ce sont la bâtisse et le décor qui définissent ces trois styles régionaux ; la tradition almohade se rencontre dans les villes andalouses où le patio est entouré d'arcades de pierre (2) et où les thèmes sont empruntés à l'Art mauresque, importé d'Espagne (3). A Fès et Meknès, de tradition mérinide, les maisons ont deux étages, au lieu d'un seul et le luxe surtout à Fès, est plus raffiné que partout ailleurs. Ce style se retrouve, « simplifié et dégradé », dans les autres villes du Nord, d'Ouezzane à Taza, sauf à Tétouan, d'allure et d'empreinte andalouses. Au sud aussi bien qu'au Nord, le pisé et les briques font contraste avec le moellon enduit et badigeonné à la chaux de Rabat et Salé où la blancheur éclatante des murs remplace le brun rose qui confirme Marrakech dans sa réputation de « ville rouge ». Mais partout, les demeures somptueuses comportent en principe, un pavillon particulier donnant sur un jardin, un riâd (4).

Le goût pour le décor floral naturel se retrouve chez les princes, dans les Aguedal (Ménara de Marrakech, Lallâ Mina de Fès, Hamria de Meknès et l'Aguedal de Rabat).

Mais, à la fin du siècle dernier, certaines parmi les grandes villes semblent avoir perdu leur éclat ; « la ville de Fès qui était au Xème siècle une rivale de Bagdad et possédait — fit remarquer G. Le Bon — d'après les historiens arabes, 500.000 habitants, 800 mosquées et une bibliothèque riche en manuscrits grecs et latins, est aujourd'hui à demi ruinée » (5). Ce que Campou écrivit en 1836, est bien vrai pour le Maroc de la fin du XIXème siècle, malgré sa conclusion, par trop pessimiste : « la situation matérielle du Maroc actuel est bien — dit-il — celle du XIIIème siècle, mais en décomposition ; tout est vieux, suranné et il faut le dire, pourri en grande partie ; on n'exécute aucun travail d'entretien ; encore quelques années et tout le Maroc ne sera plus qu'une ruine ». (1) Il affirme ailleurs :

(1) *L'architecture musulmane d'Occident*, p. 398.

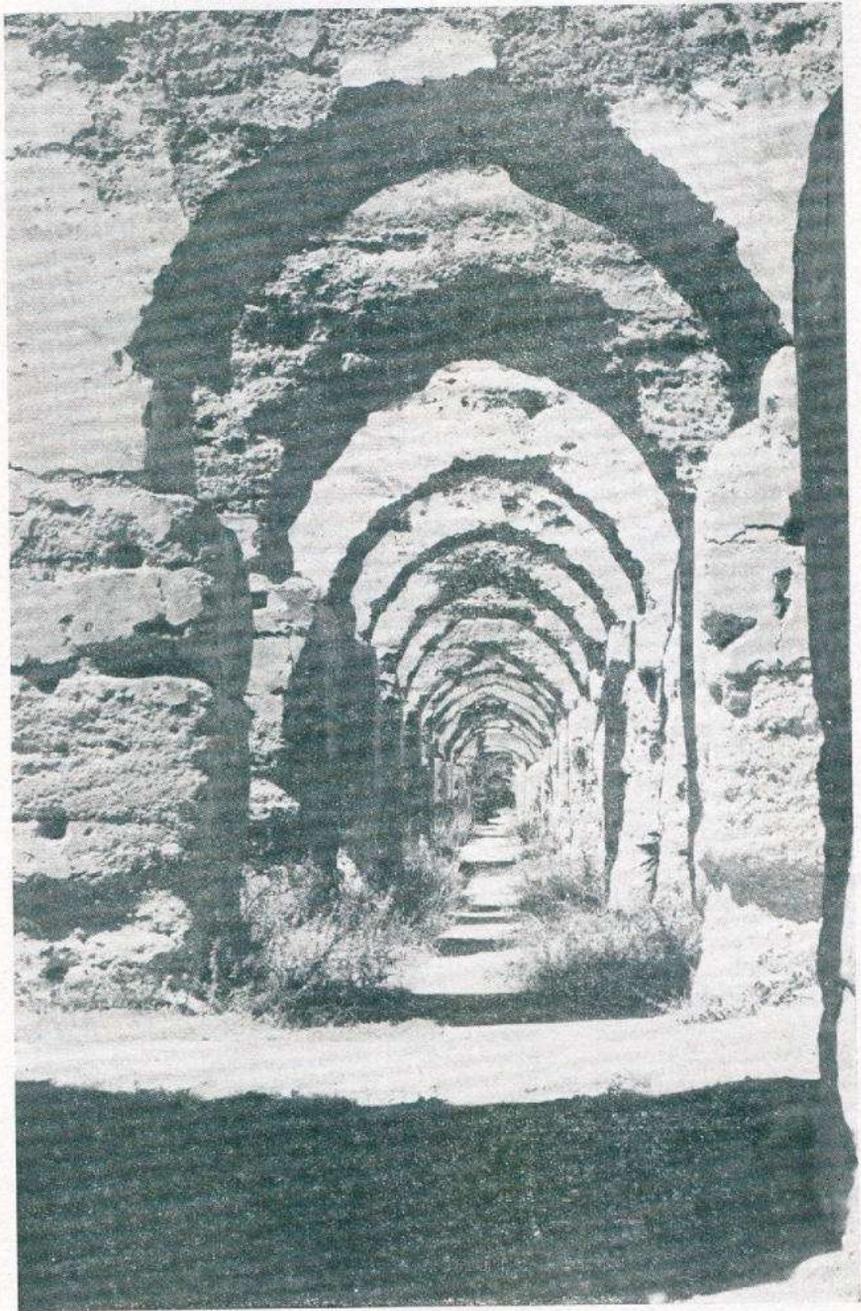
(2) Ce mode est courant même à Fès où l'influence mérinide est plus marquée.

(3) La Suède et le Danemark fournissaient au sultan Sidi Mohammed ben Abdallah vers la fin du XVIIIème siècle spécialement des architectes et des ouvriers en bâtiments (Godard, T. 2, p. 563).

(4) D'ailleurs les bourgeois des grandes villes étaient propriétaires de villas de campagne (et de villas d'estivage, comme à Tétouan). A la fin du siècle dernier, un hectare de jardin irrigable et planté d'arbres coûtait à Tanger 200 francs alors que la valeur de 7 à 8 ha de labour ne dépassait guère 100 francs. Mais, à l'intérieur, on pouvait alors devenir propriétaire à 200 ou 300 francs (Godard, T. I., p. 190).

(5) *Civilisation des Arabes*, p. 263.

(1) *Un empire qui croule* Le Maroc moderne, p. 19-20.



MEKNÈS : Ruines du palais de Moulay Ismaël : longues perspectives d'arcades et rangées de lourds piliers du « héri », magasin à provision (17^m.-18^me siècles). - (O.M.T.)

« Ce pays qui, sous les dynasties des Almoravides et des Almohades, a joui d'une civilisation incontestable, qui a eu ses historiens, ses astronomes, ses mathématiciens, ses poètes, une belle architecture, un commerce florissant, une agriculture saisonnée, qui a été assez puissant, pour soumettre, à une même époque, Grenade, Tlemcen et Tombouctou, ce pays se meurt » (page 185).

En 1887, Gabriel Charmes a été frappé — dit-il — de la ressemblance parfaite qui existe entre le Maroc et les sociétés européennes du Moyen-Age (1).

D'après lui, cette décadence n'est pas aussi récente : « à partir du XVII^{ème} siècle, il ne reste plus rien, — affirme-t-il — des sciences, des lettres et des arts du Maroc » (2).

Conclusion

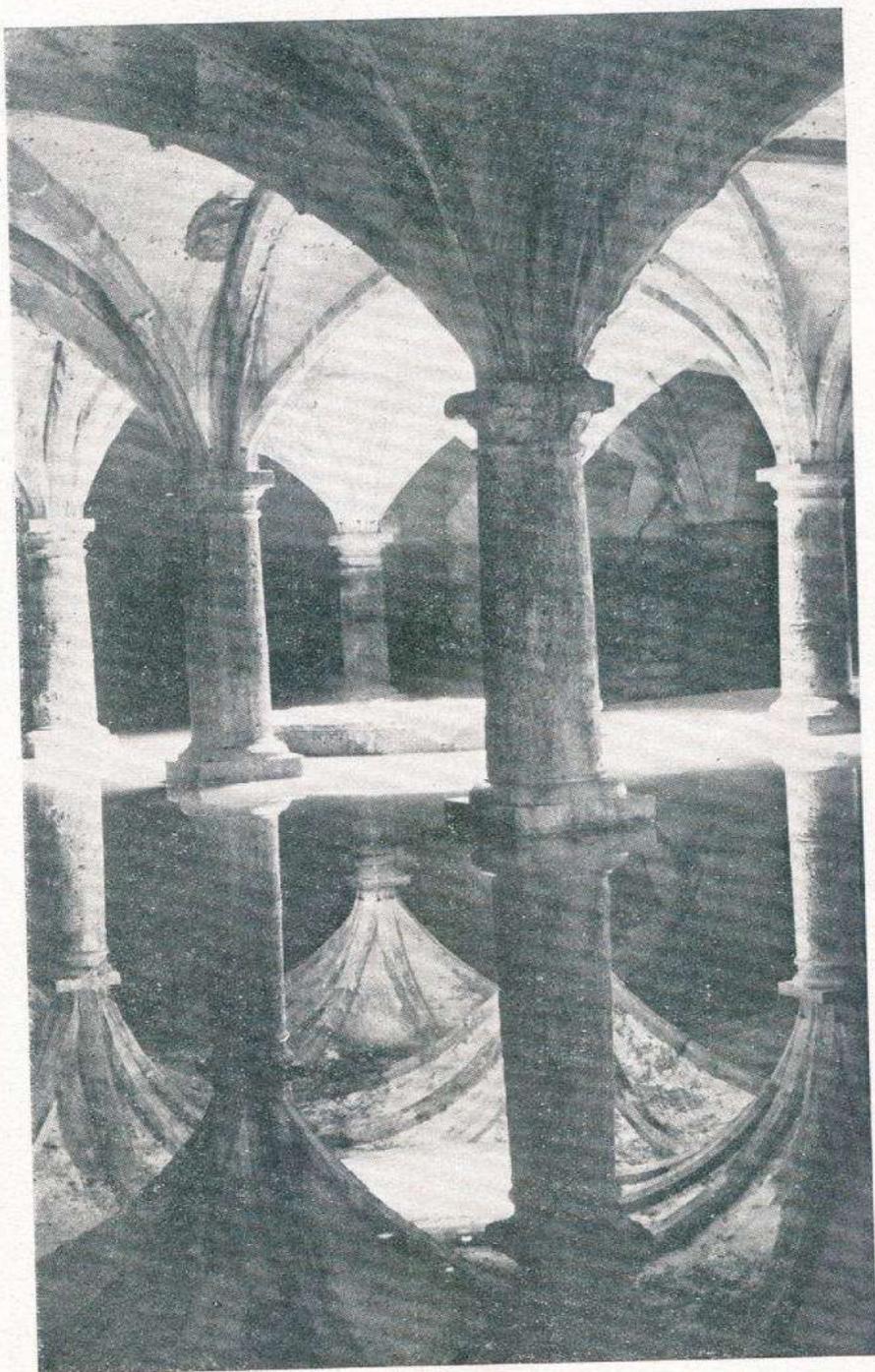
H. Terrasse (3) a essayé de présenter la synthèse de l'art hispano-mauresque, sous les Alaouites, quatre siècles après la chute de Grenade. D'après lui, les formules architecturales se figent, surtout dans les grandes mosquées et dans les palais où elles sont empreintes, partout, d'une « forte unité ». Dans les maisons et les petits sanctuaires se détachent d'autres tendances que Terrasse n'hésite pas à considérer comme de véritables écoles. Il me semble qu'il s'agit plutôt, d'ankyloses locales, d'une sorte de fixation des thèmes classiques régionalement prépondérants, plus ou moins influencés par les apports inter-régionaux. C'est ainsi qu'à Fès et Meknès (malgré l'éphémère transition ismaélienne), les traditions mérinides ont prévalu.

Néanmoins, malgré la teinte et parfois même la structure almohades (la pierre au lieu de la brique) qui prédomine à Rabat, ville des Moûminides et à Marrakech, leur capitale, on ne peut parler d'écoles d'architecture divergentes, encore moins d'une rupture, entre les tendances artistiques, qui sont, à mon sens, les résultantes de facteurs socio-historiques, sujets à un perpétuel changement. C'est ce qui explique cette allure d'homogénéité qui semble marquer l'ensemble architectural du Maghreb citadin ; dans maintes demeures somptueuses, les formes architecturales, aussi bien que les thèmes décoratifs, ne se distinguent pas très nettement. L'exubérance des détails, la profusion décorative, relevées dans l'architecture mérinide d'une part et la pureté majestueuse, la sobriété ornementale des Almohades, d'autre part, n'ont plus en général, un caractère nettement régional, surtout

(1) *Ambassade au Maroc*, p. 101. Le Maroc se détachait en effet quelque peu du reste du monde avec lequel il eut cependant des contacts plus ou moins constants. Ce qui fait « qu'aucun pays musulman moderne n'a eu, au cours des siècles, et n'a gardé jusqu'à présent, une personnalité politique aussi forte et aussi distincte que celle de ce pays ». (*Révolution du Maroc*, de R. Montagne, p. 375.)

(2) *Ambassade au Maroc*, p. 316.

(3) *Histoire du Maroc*, T. T. II, p. 376.



MAZAGAN : la « citerne », vaste salle souterraine qui date de l'époque où la ville était comptoir portugais (XVI^{me} siècle). - (O.M.T.)

dans les derniers siècles où une interpénétration, entre les villes comme Fès, Rabat et Marrakech, accuse une certaine vitalité qui s'identifierait, à mes yeux, sinon avec un génie créateur, du moins un réel talent de « reproduction » éclectique et fidèlement restitutive.

C'est ce vase communicant, au sein duquel s'effectue une sorte de synthèse artistique, qui constituera le catalyseur le plus sûr pour l'éclosion d'un Art Nouveau où les données de tous les siècles s'harmoniseraient, dans un alliage pragmatique, avec la statique moderne.

De cette restauration appropriée, naîtra cette originalité qui doit marquer l'Art Maghrébin moderne.

Cela n'exclut pas la nécessité pour l'art citadin de chercher à s'enrichir en s'inspirant de l'art rural souvent plus pur et plus prêt des sources.

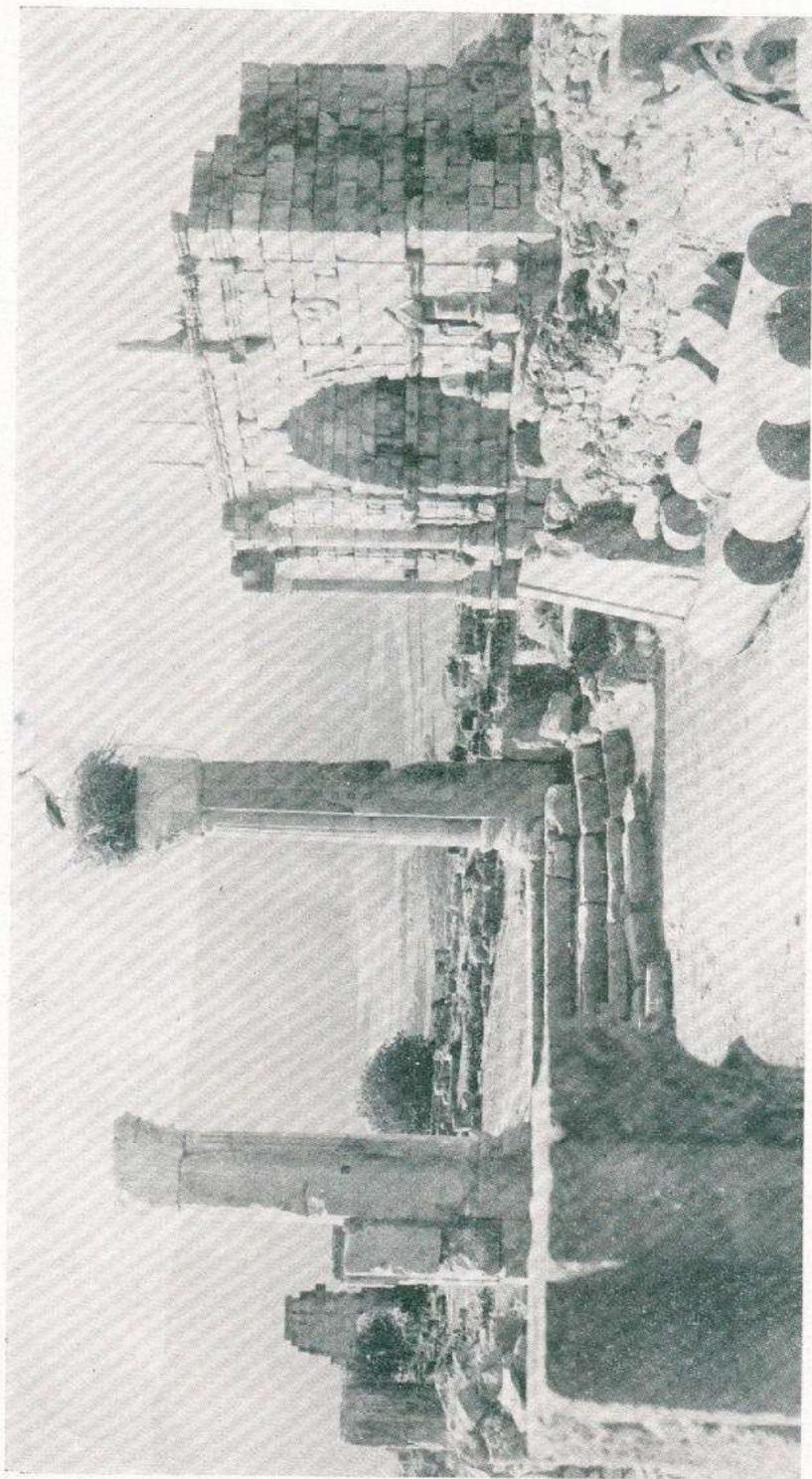
Les vieilles architectures berbères et les méthodes artisanales caduques qui ont l'air de se figer dans les montagnes et les oasis, doivent subir le contact revivifiant des techniques citadines, dont le Maroc tout entier saura bénéficier.

Le bien-être qui doit se généraliser dans un cadre assez homogène s'inspirera alors de l'esthétique, pour une vie meilleure. Le sens du beau et le besoin de confort, doivent présider, ensemble, à la rénovation de la Société marocaine de demain.



Deuxième partie

L'Art par l'image



Vespasien - Entrée de la maison aux colonnes
et arc de triomphe



SALA ROMANA (Chellah)



SALA ROMANA (Chellah)

CHAPITRE I

L'Art préhistorique et antique

Dans les temps préhistoriques, l'homme dut s'abriter dans les cavernes, excavations naturelles, percées dans le roc. On en voit encore, dans les falaises de l'Atlas. Elles furent le centre d'une vie intense qu'attestent les curieux outils et les ossements humains et animaux dont la mise à jour a jeté une vive lumière sur la vie des troglodytes. Pour plus de sécurité, l'homme s'ingénia à établir sur les éminences, loin des bêtes féroces, des grottes artificielles. De Foucauld en signale quelques-unes dans le plateau de Tadla où des chambres étagées, creusées dans le rocher, sont éclairées par de larges ouvertures pratiquées à même le roc. Mais les ustensiles et les instruments découverts, quoique très différents du mobilier berbère actuel, dénotent un sens artistique indéniable. Ce souci du beau se retrouve dans les gravures piquetées sur des grands rochers. Parmi ces dessins rupestres, on cite le bélier de Zenaga, trouvé à Figuig, représentant l'art préhistorique maghrébin dans sa phase naturaliste qui sera marquée, plus tard, par une stylisation simplificatrice (1) dont le décor animal de l'architecture rustique berbère n'est qu'une réminiscence.

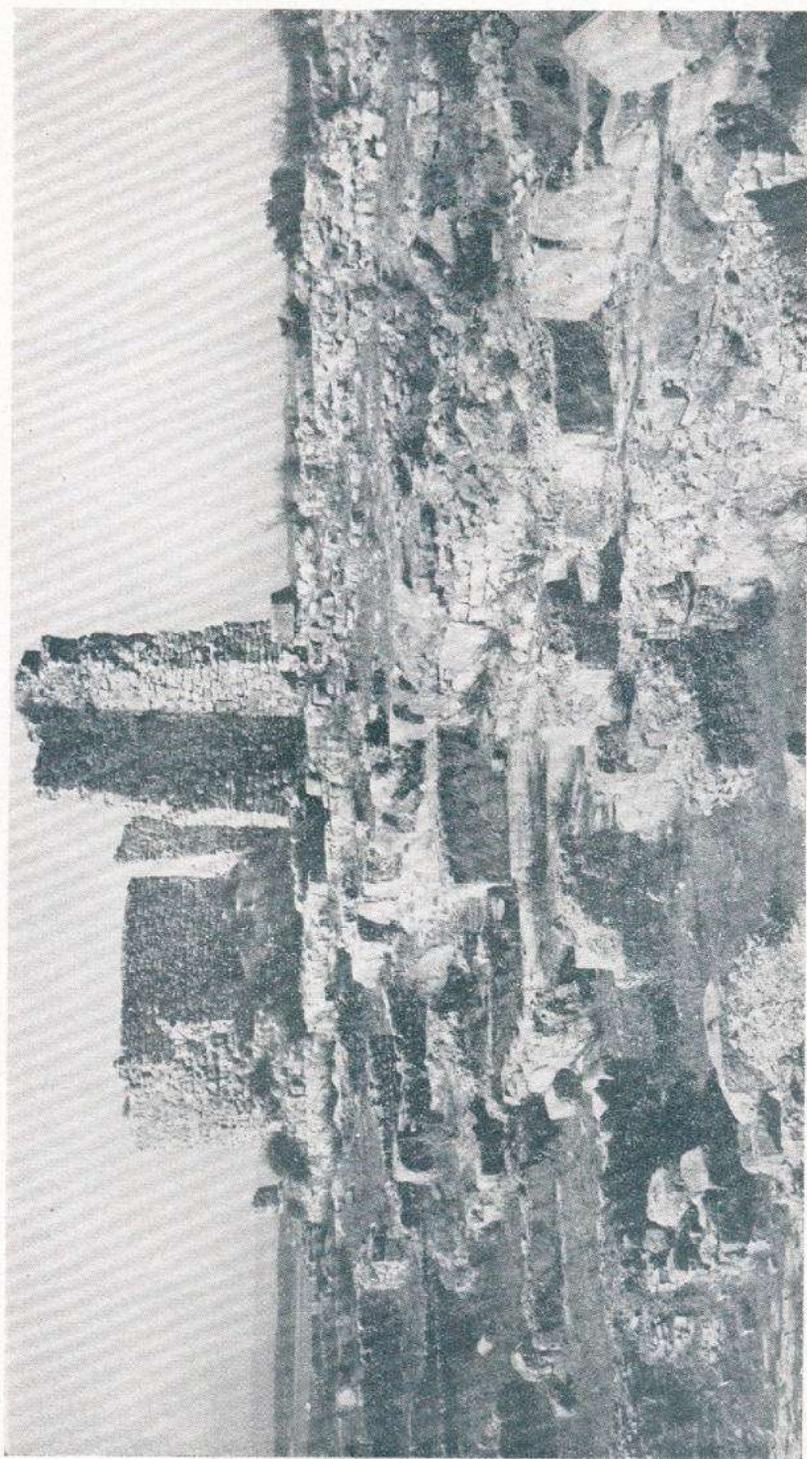
L'homme préhistorique « dessinait avec l'ongle puis avec les pointes de silex et d'os, des lignes de points, des dents de scie, des courbes diverses : il orna les œufs d'autruche, fabriqua des perles et des pendeloques et décora les rochers de gravures rupestres ». Dans cet art où, déjà, la femme est l'artiste qui décore les poteries et tisse les tapis, les motifs géométriques sont doués d'une vitalité qui leur permettra de résister, après l'Islam, à l'influence de l'Art hispano-mauresque.

Mais, dès l'époque préhistorique, les Berbères se groupèrent en villages; ces entassements de cases ou de gourbis, « que les Romains rencontrèrent, par centaines, furent baptisés par eux, *Castella* ». Les villes qu'on nomma *Oppida* n'apparurent qu'à partir de la colonisation phénicienne.

Mais la transition ne fut pas nette entre le troglodytisme préhistorique et les demeures mobiles (les *mapalia*) que les éleveurs, se déplaçant avec leurs troupeaux, transportaient sur leurs chariots. Dans la période historique, les Berbères aménagèrent, pour mettre leurs richesses à l'abri, « des refuges, espèces de ksours ou places fortes confiées à la garde de quelques gens armés et, parfois des bordjs où le chef installait, en des lieux escarpés, sa demeure, entreposait ses trésors et édifiait ses greniers » (2).

(1) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 44.

(2) *Ibid*, p. 58.

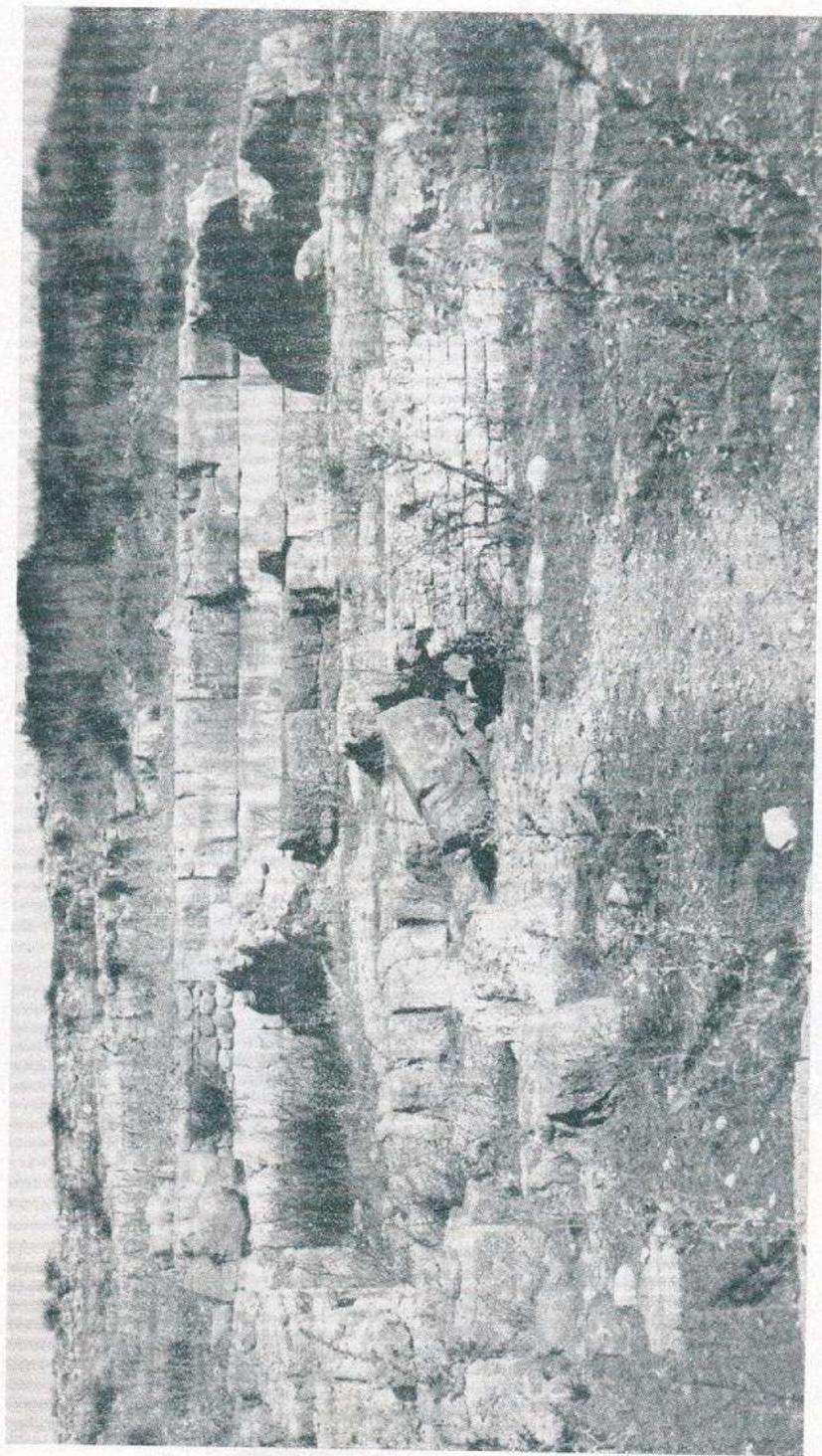


Lixus (époque antéislamique)



Gravures rupestres
de l'Oukaïmeden

Carthage, comptoir phénicien d'Afrique, a été fondée vers la fin du IX^{ème} siècle avant l'ère chrétienne. Vers le milieu du V^{ème} siècle les nécessités mercantiles incitèrent le roi Hannon à franchir, avec soixante bateaux, les Colonnes d'Hercule et établir, sur le littoral marocain, sept comptoirs dont l'un à l'embouchure de la séguia-El-Hamra. Quoiqu'éphémère, cette occupation dut laisser quelques traces, si l'on en juge par certains traits communs qui marquent les civilisations punique et maghré-



Luxus (époque anteislamique)

line. Le travail des métaux et du cuir, la céramique dorée, les poteries, les teintures, le tissage et les instruments agricoles et navals conservent l'empreinte carthaginoise, qui apparaît beaucoup plus profonde ailleurs. En effet, le « costume unique était franchement oriental avec la tunique longue, généralement à larges manches, la calotte sur le crâne, le manteau de voyage où E.F. Gautier voit les prototypes de la gandoura, du fez et même du burnous des Maghrébins actuels » (1). Orientales aussi furent leurs mœurs (polygamie, bijoux de femmes, pratiques funéraires des tombes à fosse et de stèles, prosternation, abstention du porc, main de fatma, etc...). Gsell a pu se demander si la persistance du punique ne favorisera-t-elle pas la diffusion parmi les Berbères, de l'arabe, langue sœur du punique. « De très loin — affirme Gsell — Carthage les avait préparés à recevoir le Coran, livre saint et code ».

A Carthage succéda Rome qui étendit sa domination en Afrique, durant sept siècles (du II^{ème} siècle avant J.C. au V^{ème} siècle après J.C.).

Le territoire romain fut assez restreint dans la Mauritanie Tingitane. Le limes qui marquait la frontière méridionale passait au Sud de Rabat, de l'Atlantique au confluent du Bou-Regreg et l'Oued Akrâch. A l'Est, des traces laissent supposer que le limes se prolongeait jusqu'au Moyen-Atlas, au Sud de Meknès et de Fès. Le Maroc romain s'enclavait donc dans le triangle Ceuta-Rabat-Fès, en passant par Tanger, sa capitale, après Volubilis.

Tingis fut, sans doute, la plus grande cité du Maroc romain (2). Comme monument accusant la présence romaine dans cette ville, figure une basilique chrétienne dont il ne reste qu'un plan sommaire. Les seuls autres vestiges sont « quelques inscriptions, quelques monnaies et quelques objets d'art dont une statue de femme ».

Quant à Volubilis, c'est une enceinte quadrilatère aux dimensions irrégulières (700 mètres sur 300 à 500 mètres), s'étageant au pied du Djebel Zerhoûn, à proximité de la cité qui abrite le tombeau d'Idriss I. En l'absence de textes, une restitution de cette ville, la seule grande cité romaine de l'intérieur, reste possible, grâce aux fouilles qui ont dégagé l'arc de Caracalla, des rues, des maisons, des pressoirs, découvert le forum avec sa basilique et exhumé quelques œuvres d'art remarquables. Parmi ces œuvres figurent un chien de bronze, très bonne copie d'un original grec du V^{ème} siècle avant J.C. et une tête de marbre dans laquelle on a voulu reconnaître les traits d'un jeune Berbère. (3)

Le forum, entouré de portiques, était le centre de la vie publique. A l'Ouest de cette place se trouve un quartier, prolongement probable

(1) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 92.

(2) *Histoire du Maroc*, T., tome I, p. 58 et suivantes.

(3) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 195 et suivantes



VOLUBILIS : Juba II (bronze)

d'une agglomération indigène et à l'Est de l'arc de Triomphe, un vaste réseau de riches demeures. Un aqueduc, amenant les eaux captées dans le Zerhoûn, alimentait la ville avec ses fontaines publiques et ses thermes.

Banasa, sur la rive Sud du Sebou, comporte aussi un forum, de grandes et belles maisons, des thermes dont la richesse et la splendeur se lisent encore dans les fragments d'œuvre d'art en bronze. Moins belles étaient les demeures de Thamusida, située aussi sur le Sebou (à 16 km de Kénitra) et entourée — semble-t-il — de murailles. A Sala qui s'identifie avec la Chella mérinide, les fouilles ont révélé une partie du forum qui s'achevait à l'Ouest, par un arc de triomphe et un capitole, bordé au Sud d'un édifice à colonnes engagées, et au Nord, d'un édifice voûté plus étendu.

On a découvert d'autres vestiges de demeures romaines au Sud-Est du forum, et d'une nécropole, sur l'emplacement actuel de l'Ambassade de France. Pas de thermes, ni d'objets d'art à l'exception de quelques statues trouvées tout récemment et d'une belle inscription, qui nous apporte quelques précisions sur la vie, dans la cité.

Au Nord, Lixus, vaste agglomération comportant plusieurs quartiers, ayant chacun son mur d'enceinte est, avec Sala, la seule ville d'estuaire. Ses docks, riches en silos maçonnés, servaient à la conservation des grains et de l'huile. Des fouilles en cours s'annoncent fructueuses et permettront de juger de la valeur réelle de ce centre qui — dit-on — s'avère déjà comme un des plus importants parmi les cités antiques. D'autres villes ont été reconnues à l'emplacement de Ceuta, d'Alcazar-El-Kebir (Oppidum Novum), à 6 km 5 de Tetouan (Tamuda), à Arzila (Zilis) à 2 km d'Arbaoua (Frigidae) et à Basra (1) (Tremulae). Al Basra, à une lieue d'Alcazar-El-Kebir fut construite, en même temps qu'Arzila. Centre important de production de lin, pourvu de remparts en moellons et pierres de taille, d'une mosquée à sept travées, de deux bains maures, abritant les plus belles femmes du Maroc ; elle fut détruite par Abou El Foutouh, amel d'Ifriqiya en 368 de l'hégire (2).

Tissot, dans sa géographie comparée de la Mauritanie Tingitane (page 162 et suivants), constate que la ville d'Alcazar-El-Kebir est bâtie, en grande partie, avec des matériaux antiques ; sur l'une des assises du Minaret de la Grande Mosquée, il a copié en 1871 le texte mutilé de l'inscription funéraire suivante : « Zozisme etc... le nom de mon père est Euripide. Je suis enterré ici après avoir paru peu de temps dans cette vie. Alexandre mort à l'âge de vingt-deux ans ». Une partie de cette inscription existe toujours.

Les plus importantes de ces villes survécurent au Vème siècle et au départ des autorités romaines. Au IXème siècle, elles formaient encore les principales cités du premier Maroc musulman (3).

(1) *Histoire du Maroc*, T. T. I, p. 60.

(2) *El Bayân*, T. I, pp. 133 et 330.

(3) *Histoire du Maroc*, T. T. I, p. 61.



Les recherches archéologiques avaient permis la découverte d'inscriptions qui ont jeté quelque lumière sur la vie religieuse et intellectuelle de la Mauritanie Tingitane. Dans le domaine de l'architecture, Volubilis a conservé son arc de triomphe qui a pu être reconstitué jusqu'à sa corniche ; il s'agit d'un monument de bon style en pierre appareillée, qui se retrouve dans les soubassements, les chainages, les seuils, les jambages et les linteaux (1). Les maisons à étage avaient tantôt une toiture en tuile, tantôt des terrasses en béton de chaux. A Banasa, située dans une région argileuse, les Romains utilisèrent des briques, des carreaux et des matériaux céramiques (colonnes, moulurations, revêtements et gaines). Le sol était dallé, sauf dans les riches chambres où il était fait de béton ou de mosaïques à motifs géométriques bicolores. Les plus belles des mosaïques de Volubilis ont, soit des décors animaux (poissons), soit des médaillons à personnages (une navigation de Vénus richement polychrome, signée d'un artiste syrien).

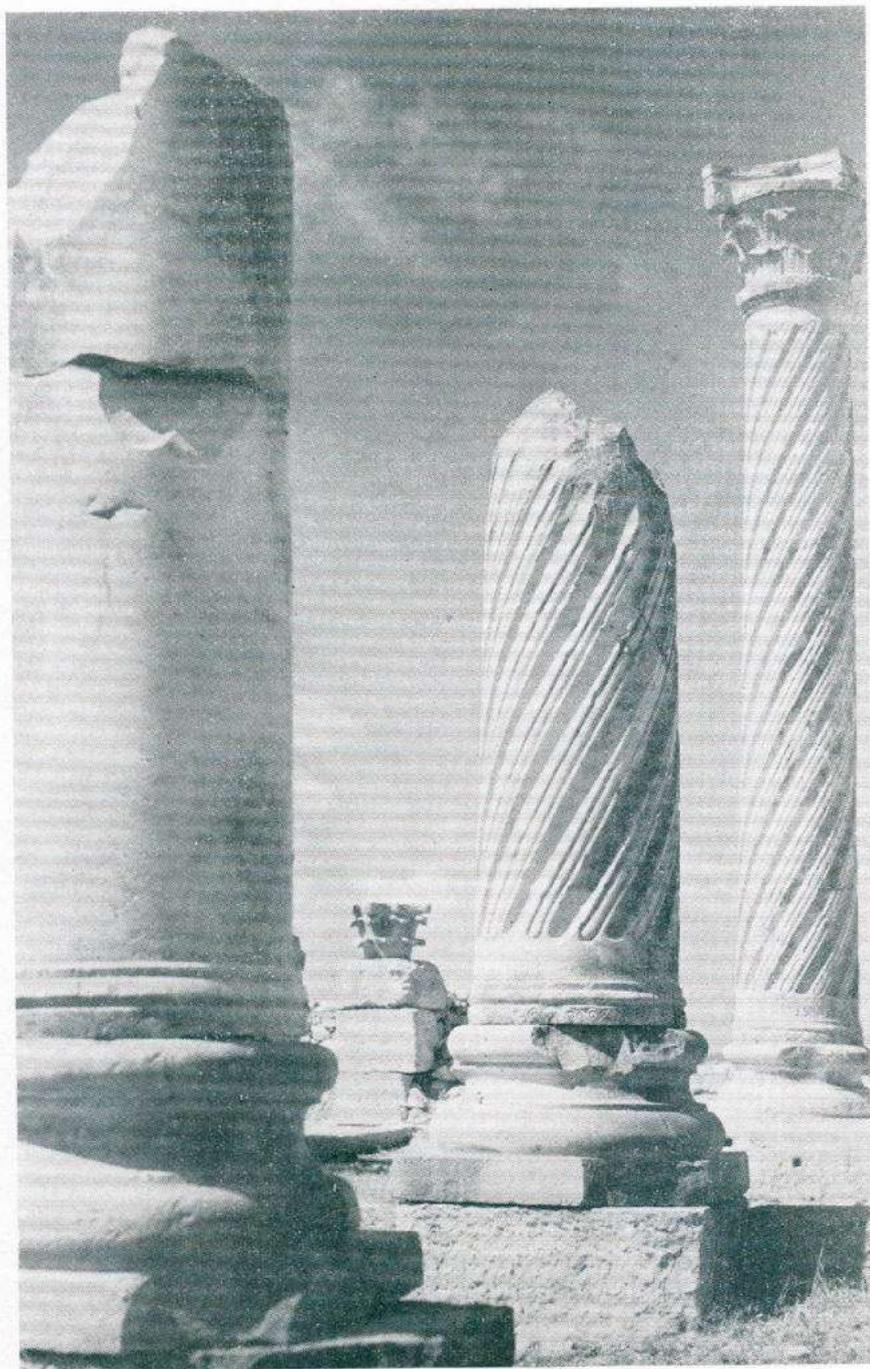
Le quartier riche de Volubilis, aux belles demeures, forme un groupe cohérent dont l'entrée principale, ouvrant sous un portique, est flanquée de boutiques. Le vestibule conduit à un péristyle sur lequel s'ouvrent les pièces de réception et quelques pièces d'habitation. La maison comporte souvent un patio qui donne accès à des pièces d'habitation ou de service ; à l'arrière de la maison se trouvent des pressoirs à huile, avec porte particulière, pour décharger les olives — et des thermes privés. L'atrium comporte, dans les demeures volubilitaines, des bassins lobés.

Ailleurs, les maisons, plus simples, ne possèdent qu'un atrium ou un simple impluvium.

Dans le décor monumental, la mouluration présente parfois de belles courbes et souvent des défoncements et des décrochements à angles droits. Sculpture florale en pierre, motifs géométriques d'inspiration berbère, chapiteaux sobres à décor d'acanthé et caulicoles, statuaire sans originalité sauf à Volubilis où la gloire artistique réside dans les bronzes ; là, statues, bustes, figures de tailles diverses, bronzes d'ameublement et figurines composent « des ensembles d'une grande richesse et souvent de la plus rare beauté ».



(1) *Ibid.*, p. 65.



VOLUBILIS : maison
aux colonnes

CHAPITRE II

L'Art Berbère

L'Art Berbère est parfois d'une rusticité rudimentaire. Il diffère nettement, comme on le verra, de la technique citadine où l'empreinte musulmane l'emporte sur la teinte gréco-romaine.

La tente mobile, noyau du douar, favorise la transhumance dans les régions arides ; tandis que le sédentarisme fleurit dans le village, assemblage de maisons. Une troisième gamme d'habitats, propres aux semi-nomades qui pratiquent la double transhumance (été et hiver), s'échelonnent de la tente à la maison, en passant par la hutte de roseaux et le gourbi de branchages et de « taube » (boue). S'il y a unité dans les formules décoratives et les thèmes ornementaux, de la Tripolitaine jusqu'au Souss, le genre architectural varie d'un type d'habitation à un autre. La solidarité des habitants, dans un groupe de douars ou de villages, se manifeste par l'élan unanime qui les porte à instituer des postes défensifs et des dépôts de provisions communs. Ce sont les « kelaâs » sahariens ou les « ighrem » et agadirs de l'Atlas.

A la maison voûtée « atlassienne », creusée dans le roc en réminiscence, peut-être, des grottes préhistoriques — s'oppose la maison typiquement marocaine, qu'on rencontre partout, aussi bien dans les oasis sahariennes qu'en Atlas (tighremt) et dans les plaines.

L'Ighrem, conçu sur le même modèle de la tighremt, mais à plus grande échelle, est le grenier - forteresse de l'Atlas, élevé sur une éminence difficilement accessible ; il comporte « un grand nombre de compartiments séparés, donnant tous sur la cour : c'est, en même temps, un magasin communal et un réduit défensif, refuge collectif en cas de danger. C'est là la miniature des « ksours » seigneuriaux, édifiés par les grands caïds de l'Atlas. Un « dar » ou un « ksar » est un « ensemble de constructions érigées en un point stratégique, au bord d'un fleuve, d'un précipice ou au sommet d'un éperon. Il comprend la demeure du maître, des habitations pour les serviteurs, des locaux à provisions, de vastes écuries, des cours, des jardins, le tout clos de murs, hérissé de tours et de bastions, gardé par une porte bien défendue, surveillé par des donjons. Ce genre de château-fort africain domine, de toute sa hauteur, le petit village avoisinant et défie toutes les attaques », (Ricard).



Colonnades dans les ruines romaines de Volubilis
(Photo Souissi)

Là, les matériaux de construction et les procédés architecturaux se rapprochent de ceux des villes. Le pisé peut remplacer la pierre, mais les moellons et les briques sont assez courants. La boiserie (poteaux et portes) et la ferronnerie se rehaussent d'ornements et d'incrustations fort jolis. Un mobilier harmonieux ajoute une note concordante à cet ensemble architectural, en perpétuelle évolution vers le raffinement. Les coffres sculptés, les cuillers, les fourreaux de poignards ciselés, les poires à poudre, les crosses de fusil ou de pistolet, incrustées d'ivoire et d'argent, les couteaux et récipients damasquinés, les étriers, tout cela est travaillé avec soin et amour. Un réel talent se lit dans les décorations où la finesse n'égale cependant pas l'élégance de la sculpture des grandes villes. La bijouterie et l'orfèvrerie occupent les Israélites et les Soussis. Ses chefs-d'œuvre, parfois en or ou en argent massif, sont ciselés, filigranés et enchâssés de pierres précieuses. Ce sont des bagues, des pendentifs, des fibules, des colliers, des pendants d'oreilles, des bracelets, des diadèmes, des temporaux, des frontaux etc...

Les poteries rurales sont presque une exclusivité des femmes, surtout dans le rif et les Tsoul (Taza). Au Haouz de Marrakech, les demeures sont décorées de grands récipients, « faits d'une armature de vannerie enduite de boue séchée ». Le Sahara marocain (Le Draâ) est spécialiste des grandes amphores simplement décorées. Une ornementation plus recherchée occupe les montagnards de l'Atlas qui exécutent des gravures peintes sur les vases à usage domestique.

Dans le tissage (1) aussi, l'ornementation est assez perfectionnée. Les tissus de basse-lisse ou bandes de la tente, sont exécutés sur un appareil aussi simple qu'ingénieux : dans une chaîne tendue sur le sol, l'ouvrière fait passer des fils de trame qu'elle tasse ensuite au moyen d'un crochet. Le décor s'obtient par simple effet de chaîne. L'ornementation s'accroît et s'enrichit particulièrement dans les garnitures de palanquins et les rideaux de tentes (rayures rouges avec motifs géométriques diversement colorés). Ce genre de tissage est en vogue chez les nomades où la tente est la demeure amovible par excellence. Chez les sédentaires, le métier à tisser consiste en deux montants et deux rouleaux ; la trame passée à la main recouvre entièrement la chaîne, de sorte que le décor s'obtient par des effets de trame ; la trame change alternativement de couleur, le tissu présente une succession de rayures transversales ; certains fils flottent à l'envers du tissu, pour n'apparaître à l'endroit qu'en quelques points et un dessin se produit. En même temps, d'autres fils, indépendants de la chaîne et de la trame, montent, obliques ou verticaux ; ils donnent des étoffes à ornementation, toujours géométrique, parfois très riche (châles, burnous, manteaux, oreillers et coussins). (Ricard).

(1) El Idrissi parle du coton de Tadla qui desservait tout le Maroc (Description de l'Afrique septentrionale et saharienne p. 50). Le coton était cultivé dans toutes les régions de faible altitude et aux alentours des principales villes depuis le Haut Moyen-Age sinon l'Antiquité. (Bulletin économique et social du Maroc n° 51).

Ces objets ornés foisonnent dans le Drâa (1), le Rif, les Djebala, l'Atlas et le Souss ; Bzou, Ech-Chaouen et Ouczzan se spécialisent dans la confection de kherqas et haïks, atteignant parfois un degré de finesse qui les fit rechercher par la haute aristocratie maghzen.

Quant au tapis, c'est une sorte de matelas qui remplace, chez les gens aisés, la natte de jonc, couvre-sol très courant, surtout dans les mosquées. Dans les Zemmours (province de Rabat), le palmier nain remplace le jonc et la laine s'intercale dans la trame pour donner à ce tapis rudimentaire plus de souplesse et de solidité. Le tapis est exécuté sur un métier vertical comportant « un tissu de fond ordinaire, auquel sont nouées des rangées de maquettes plus ou moins longues, de couleurs variées, formant le dessin ». Les tapis écarlates de Zaïane sont aussi très réputés, mais à un degré moindre que ceux de Glaoua, dans le Haut-Atlas.

Le travail des cuirs est le propre d'une importante « corporation » qui confectionne des harnais, des seaux, des outres, des babouches, des sacoches, des coussins, dont quelques-uns sont brodés en fils de soie ou en fils d'argent ou d'or.

On peut constater avec Ricard que ce qui frappe, dans l'ornementation herbère, c'est son caractère géométrique constant. Les imitations naturalistes sont l'exception. Les figurines sculptées dans le bois, par certaine fraction de la tribu des Beni-Mtir, paraissent un fait isolé. Les motifs sont variés à l'infini : des simples carrés concentriques, aux écussons, aux damiers, aux hachurages, aux motifs cruciformes, aux rosaces hexagonales.



-
- (1) Dans le Draâ, il existait une espèce de pierre qui, frottée entre les mains, s'amollit au point de prendre la consistance du lin. Elle servait à faire des cordes et des licous qui sont absolument incombustibles. Un négociant avait fait venir pour « Ferdilend » roi de Galicie (don Ferdinand Ier, roi de Léon), une serviette faite de ce métal, qu'il lui offrit en déclarant qu'elle avait appartenu à un des disciples de Jésus. (Description de l'Afrique septentrionale-Trad. De Slane - page 336). Le Tafilalet, autre région du Sahara marocain, a perdu de son génie industriel. A Sijelmassa, sa capitale, vivaient des négociants aisés dont les plus riches entretenaient, avec le Soudan, un troc lucratif de bronze contre de l'or en poudre. Ibn Hawqal dit avoir vu, à Sijelmassa, un chèque de 40.000 dinars, émis par un négociant de la cité, au profit d'un collègue de la même cité (Al-Massâlik - page 70). Ibn Saïd affirme en avoir aperçu lui aussi. Yacout précise dans son Moôjam que les tissus de Sijelmassa étaient de meilleure qualité que ceux d'Egypte.

CHAPITRE III

Le décor architectural

Dans les régions où la pierre manque, la terre ou la marne, humectée et tassée dans les coffrages, se transforme en pisé qui donne, en durcissant, un véritable béton. Ce matériau a été employé dans les premières villes musulmanes du Maroc comme Basra et Nekkour (1) au VIII^{ème} siècle (après J.C.). Moins solides sont les toubes, parallélépipèdes de terre séchée. La cuisson au four permet de modeler la terre en brique — dont l'usage remonte également au premier siècle de l'Islam — et en carreaux et tuiles, employés respectivement dans les revêtements et les toitures. La pierre et le marbre, extraits des carrières locales (Akreuch, B'n Ahmed, Marrakech etc...) sont les matériaux les plus courants dans la construction. Le Maroc importait le marbre d'Italie, sous les Saâdiens. Mais déjà, à la même époque, (sous El Mansour l'Aurique), on revient à la préparation moyenâgeuse des marbres. Les cèdres et les thuyas de l'Atlas et du Rif avaient toujours constitué un appoint très appréciable dans la finition de l'architecture mauresque.

C'est surtout, par la moulure particulière de ses points d'appui que l'Architecture Maghrébine prend une allure originale. La structure des colonnes, des arcs et des divers supports a évolué, au cours des siècles, pour s'ankyloser sous les Chérifs. De la colonne de marbre sobre des premiers Almohades à la colonne fine et élégante des Mérinides, la sculpture est passée par toute une gamme de formes d'une sveltesse incomparable. Le chapiteau cordouan, importé à la Koutoubiya de Marrakech et à la mosquée de Tinnel, a insufflé une impulsion nouvelle à cette forme de l'Art ; aux tambours simplement superposés et couronnés d'un chapiteau sans décor (Tour Hassan de Rabat) se substitue un bloc harmonieux au fût cylindrique et un chapiteau « à dé cubique », enrichi « d'un travail de sculpture au trépan, qui dessèche le limbe des feuilles et réduit le relief à l'épaisseur des nervures (2). Couronnement de la colonne, le chapiteau s'apprête, par un épanouissement logique, à recevoir la retombée des arcs. W. et G. Marçais en ont clairement expliqué les transformations. Trois feuilles d'acanthé droites enveloppent entièrement la corbeille prim-

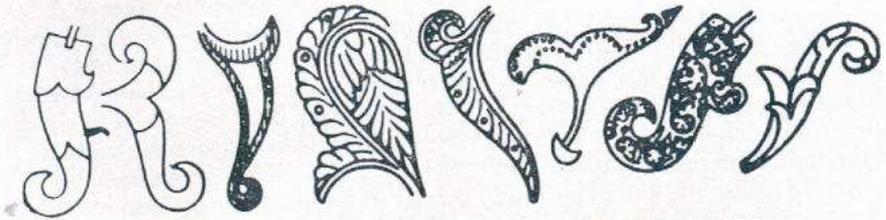
(1) La ville de Nekkour s'identifie avec El Mazamma, d'après Bekri, p. 99 et avec Alhucemas, d'après Michaux-Bellaire : *Conférences*, p. 192. L'emplacement d'Al Mazamma est situé à quelques kilomètres de la ville d'Alhucemas.

(2) *L'art de l'Islam* p. 102.

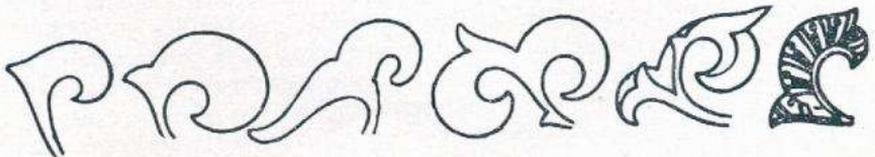
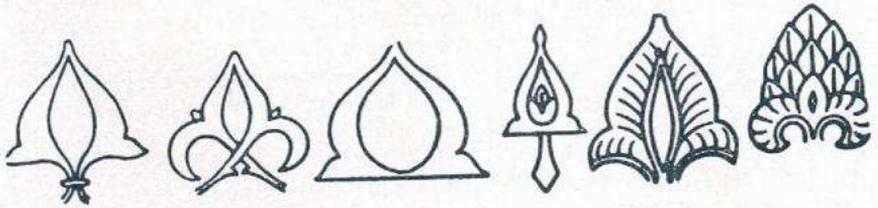


ALMORAVIDES.

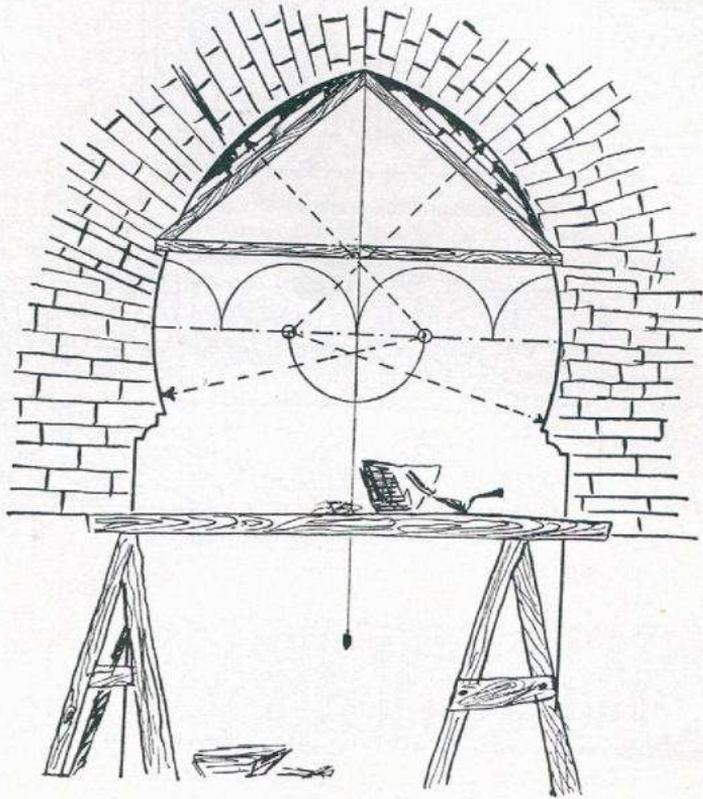
ALMOHADES



FEUILLES MÉRINIDES ET NASRIDES



FORMES DE FEUILLES

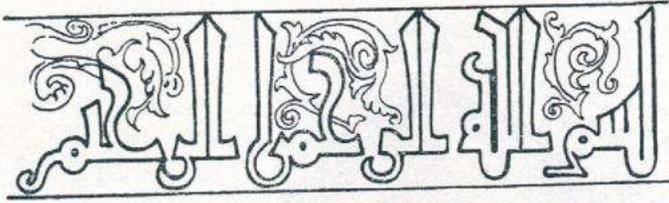


Construction en brique d'un arc
brisé ayant deux centres (médersa
Bou Inania, Fès. XIVe siècle.

tive ; de gros disques d'angle, souvenirs des fines volutes corinthiennes, s'échappent entre les feuilles supérieures. Un tasseau quadrangulaire, s'avancant directement sur le tailloir, marque seul la place du fleuron, qui s'étalait au-dessus dans les modèles grecs et romains, et qui est parfois orné d'une dernière feuille d'acanthé. Parfois, il existe deux rangs de feuilles seulement ; les volutes forment toujours les angles, la fig. 1 qui est une œuvre arabe ne porte plus qu'un rang de feuilles soudées entre elles, formant couronne au pied de la corbeille.

Dans l'exemple de la figure 2, des fentes médianes, partant de l'astragale, ont transformé l'ancienne couronne d'acanthé en un ruban s'incurvant à son sommet. Ce grand ruban vertical devient, dès lors, l'élément essentiel du chapiteau mauresque. Dans la Médersa de Rabat, il forme à lui seul, tout le chapiteau.

Dans la figure 3, les feuilles vont se transformer en feuilles décoratives et accoster l'axe du chapiteau corinthien où elles garnissent d'abord une faible partie du haut de la corbeille, et s'accouplent, sur l'axe, en un fleuron qui se répandra souvent dans l'ornementation.



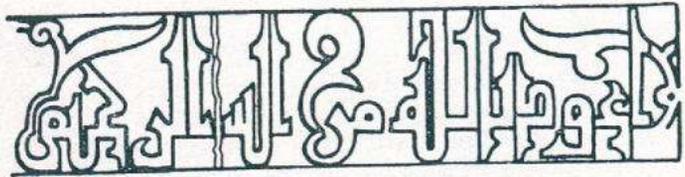
COUFIQUE ALMORAVIDE



CURSIF ALMORAVIDE



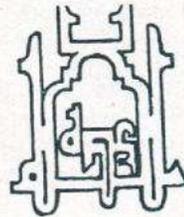
COUFIQUE FATIMIDE



COUFIQUE ALMOHADE



COUFIQUE MÉRINIDE



ALMOHADE

Dès le XIII^{ème} siècle, le galbe tronconique a donc complètement disparu : le chapiteau mauresque est formé désormais de deux parties distinctes superposées, l'une inférieure et cylindrique, l'autre supérieure et prismatique. Le rebord supérieur est un turban, sorte de tore large et aplati, qui, rare en Espagne, se rencontre fréquemment dans les chapiteaux Mérinides et se couvre le plus souvent d'inscriptions. Dans les chapiteaux saâdiens, le relief des parties cylindriques et cubiques s'affaiblit de plus en plus ; les détails s'amincissent et se transforment en une broderie légère, rappelant le décor de plâtre ; seules se détachent les retombées d'acanthé, en haut des rubans multipliés. « Ainsi, lorsque l'Art du praticien se fut perfectionné, que les Califes n'eurent plus besoin de recourir à la main-d'œuvre chrétienne, au lieu de retourner vers une imitation plus précise des modèles anciens, ou d'en donner, comme le firent les sculpteurs gothiques français, une interprétation naturaliste, les décorateurs arabes, dans un esprit tout différent, conservèrent la formule, mais en lui donnant une signification purement ornementale, sans paraître se souvenir jamais des objets réels qu'ils déformaient inconsciemment ». (1)

Le type du chapiteau mauresque est fixé au temps des Mérinides et il accuse des tendances propres à tout l'art de l'Islam : l'applatissage des reliefs et la substitution des panneaux faiblement défoncés aux formes de saillie vigoureuse. L'ensemble se décompose en deux masses superposées : un cylindre inférieur coiffé d'un parallélépipède débordant. Le cylindre est enveloppé d'un ruban aux méandres verticaux incurvés à leur sommet, déformation de la couronne d'acanthé. Des palmes juxtaposées autour d'un bandeau ou d'un fleuron central, meublent les quatre faces du parallélépipède ». (2)

L'arc a connu la même évolution que le chapiteau, évolution qui aboutit à l'arc brisé outrepassé qui, « par sa stabilité, sa facilité d'exécution, par la liberté et la variété des courbes qu'il autorise, par sa fréquence à toutes les époques, est un des éléments caractéristiques de l'architecture maghrébine » (3).

La brique de l'arc est admirablement rehaussée d'un linteau de bois, posé sur deux jambages ou « sur des semelles ou des corbeaux préalablement aménagés au sommet des supports ». La coupole ou Koubba jette « une note plus originale » sur cet ensemble architectural : c'est une voûte couvrant des salles carrées, présentant extérieurement la forme d'un dôme et intérieurement celle d'une concavité courbe ou à pan coupé », avec encorbellements, pendentifs et stalactites.

Sous les Almoravides et les Almohades, l'architecte se sert donc de la pierre, du marbre sculpté et de la terre cuite. La marqueterie émaillée,

(1) *Monuments arabes de Tlemcen.*

(2) *L'art de l'Islam* pp. 143-144.

(3) *Pour comprendre l'art musulman* p. 101.



Fig. 1

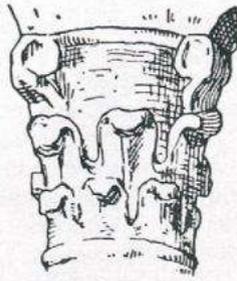


Fig. 2



Fig. 3

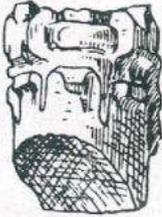


Fig. 4



Fig. 5

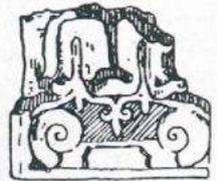


Fig. 6

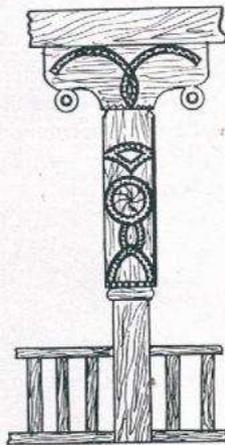


Fig. 8



Fig. 7

d'origine byzantine qui fit son apparition en Andalousie sous les Omeyyades, orne déjà le minaret Almohade de la Qaçba de Marrakech.

L'arc en plein cintre outrepassé et l'arc lobé circulaire constitue le découpage classique des nefs, à l'image de la mosquée de Cordoue. La stalactite orientale et surtout le chapiteau andalou se transporteront à Tlemcen, à Tinnel et à la Koutoubiya qui en abrite la meilleure collection.

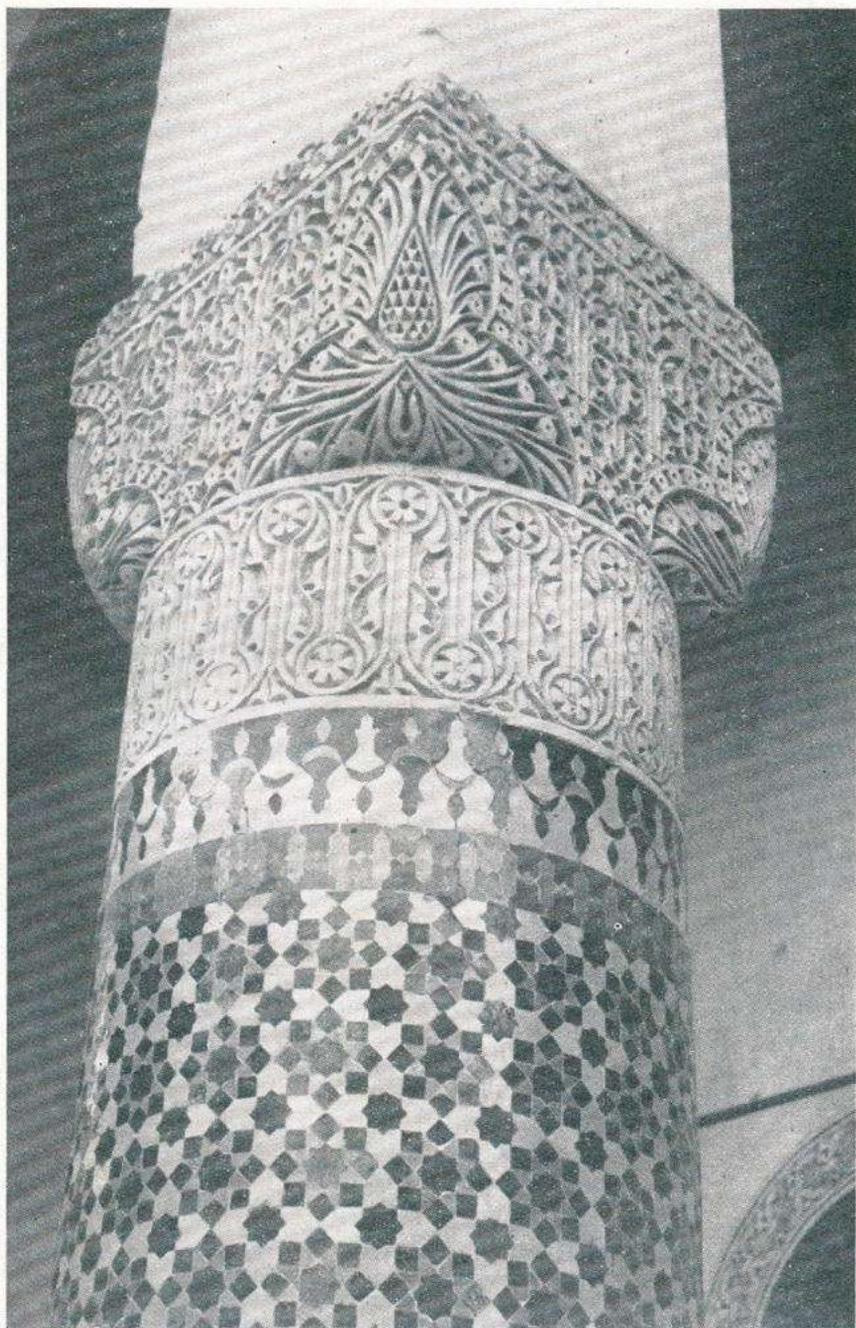
L'inscription épigraphique est encore élémentaire, mais les entrelacs géométriques et floraux (1) se développent.



Au XI^{ème} siècle, la sculpture sur marbre et sur ivoire a été moins florissante que la sculpture sur bois, pratiquée par les mêmes artisans. Les chaires à prêcher de la Qaraouyène de Fès, de la Koutoubiya et de la Qaçba de Marrakech, surpassent par la finesse de leur sculpture, leur richesse décorative, « l'art oriental du bois sculpté » (2) ; l'ébénisterie, dont le raffinement est d'une rare perfection, fait des cèdres de l'Atlas, d'admirables p'afonds, corniches et auvents où l'ingéniosité de l'artisan se donne libre cours. Mais sous les Mérinides, les mêmes éléments décoratifs sont mis en œuvre, avec de nouvelles nuances. La pierre sculptée et le plâtre ciselé ou moulé constituent le revêtement des murs et les encorbellements des coupoles. Le coloris (dont les motifs remontent déjà à l'époque almoravide, comme en font foi les récentes découvertes faites au-dessus du Mihrâb de la Karaouyène), donne une place importante à la polychromie. La marqueterie céramique, terre merveilleusement émaillée, trouve une utilisation limitée mais logique et bien adaptée à l'architecture ; outre les

(1) A la flore décorative andalouse, il convient d'ajouter les représentations humaines et animales qui parfois lui sont associées. Plusieurs fragments de figures drapées, imitées de l'antique, ont été exhumés de Médinat ez-Zahra. Hommes et bêtes trouvent souvent aussi place sur les côtés des cuves de marbre qui ornaient les palais andalous au X^{ème} et au XI^{ème} siècle. Mais le XII^{ème} siècle voit presque complètement disparaître cet élément de parure profane incompatible avec le puritanisme des Almohades (*L'art de l'Islam*, p. 104).

(2) Le rôle que les architectes des médersas de Fez ont attribué au bois sculpté est particulièrement remarquable. Alfred Bel l'explique par la proximité relative des grandes forêts de cèdre du Moyen-Atlas. (*Inscriptions de Fès* p. 360).



Colonne revêtue de zelliges et
chapiteau de plâtre sculpté dans
une maison ancienne de Fès



QARAOUYÈNE : détail de la coupole restaurée : une inscription koufique et deux cursives, près du mihrab, (époque almoravide : 11^{me} siècle).

frises de rosaces entourant les minarets, les bandeaux à inscriptions et le cadre de quelques portes, elle garnit le soubassement des murs et des piliers, parfois le sol des galeries et des salles » (1).

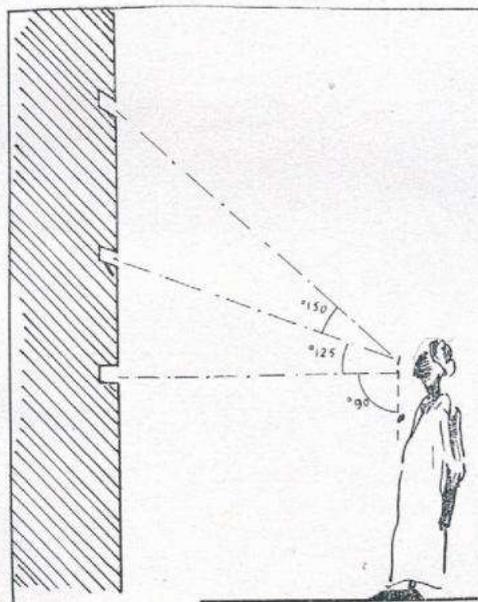
L'usage du chapiteau se réduit ; et aux arcs lobés qui décorent surtout les minarets, se substituent des arcs en fer à cheval dont les découpements

(1) *L'art de l'Islam*, p. 143.

en stalactites (1), devenus classiques, prennent des allures d'une splendeur admirable. La profusion décorative s'accuse, surtout dans les frises d'inscriptions cursives, sculptées dans le plâtre ou découpées dans la marqueterie qui dispose largement des combinaisons géométriques.

Depuis le XIV^{ème} siècle, la sculpture des linteaux et consoles de cèdre s'allie harmonieusement à la sculpture sur métal, pratiquée sur les belles portes de bronze de certaines médersas mérinides. Quant à la poterie, elle est émaillée de vert et décorée à l'outil de fer. La technique de cette « céramique architecturale » rejoint celle de la décoration orientalo-hispanique des vases de faïence à reflets métalliques, « où le ton doré et changeant se marie avec le bleu ».

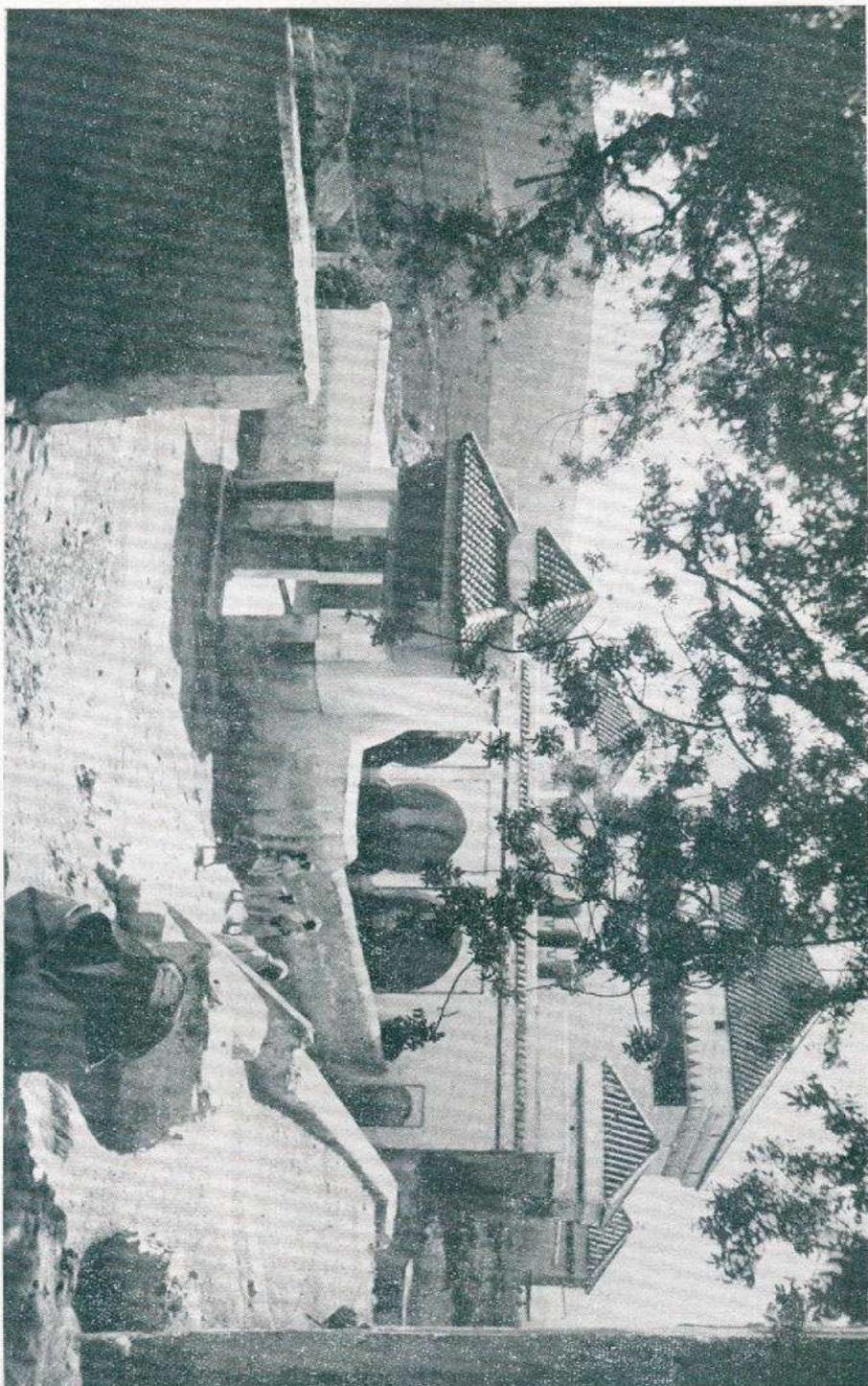
On sait que la mosaïque de faïence, fit son apparition au XI^{ème} siècle à la Kalaâ de Beni Hammad. « Constituée — constate Ricard — (2) par la juxtaposition de formes régulières préalablement découpées dans la terre crue, puis passées au four et recouvertes d'émail, vitrifiées par une seconde



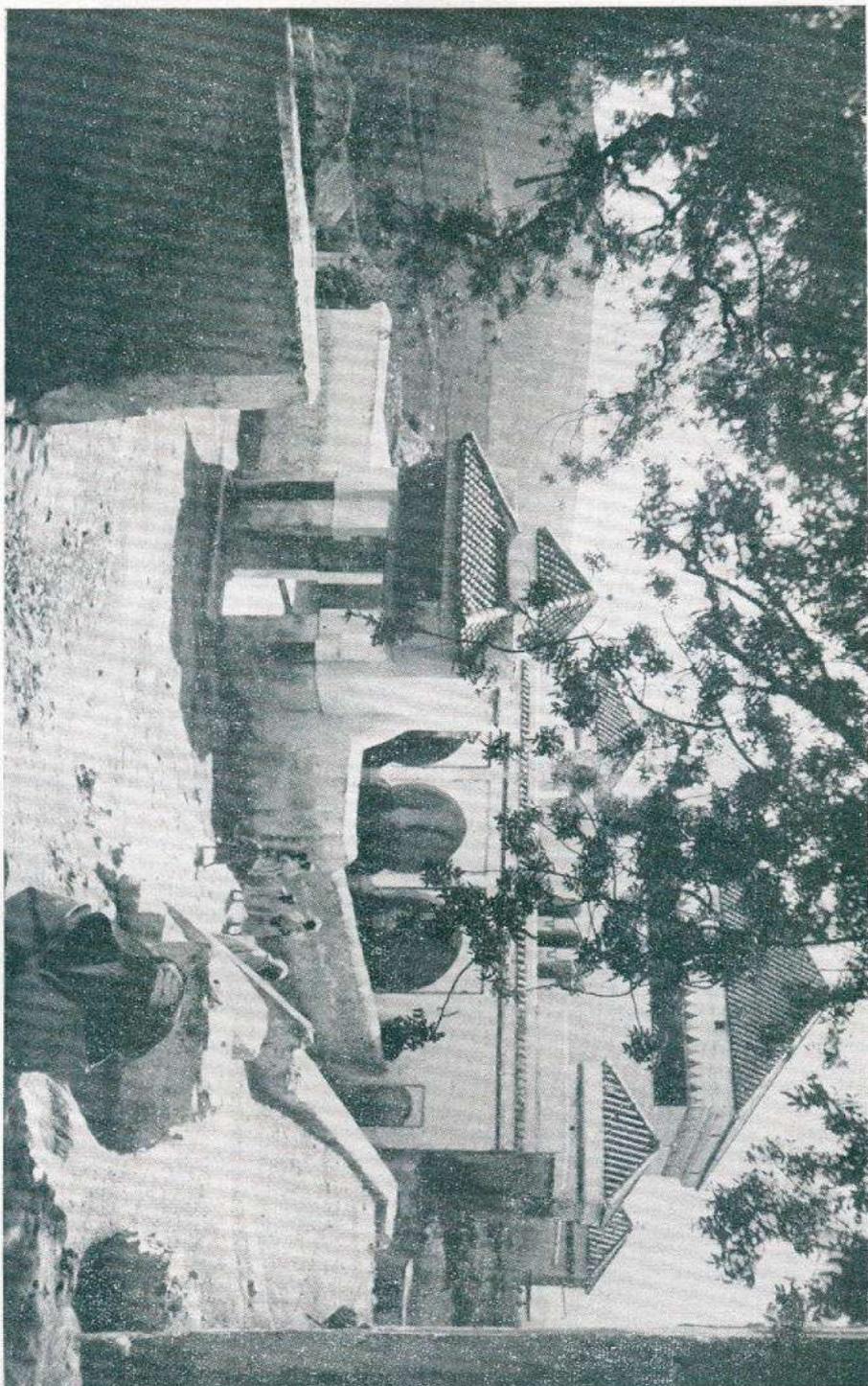
Coupe de plâtres sculptés

(1) La stalactite (mouqarnas ou mouqarbas) formée d'alvéoles incurvés ou prismatiques de forme assez monotone, mais qui parfois s'enrichit de chandelles pendantes comme les concrétions calcaires d'où elle tire son nom français, trouve dans les monuments de multiples emplois. Elle forme des corniches entières ou amortit le haut des défoncements extérieurs ; elle compose les trompes ou des pendentifs ; elle établit la transition entre les murs verticaux et les coupoles ou les demi-coupoles côtelées des niches ; elle constitue l'encorbellement des balcons (*Art de l'Islam*, p. 130).

(2) *Pour comprendre l'Art musulman*, p. 155.



Зиолуа Муслим Вогшенга :
Centre de tir et d'exercices équestres



Зиолуа Муллаев Вуоснегта :
Centre de tir et d'exercices équestres

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

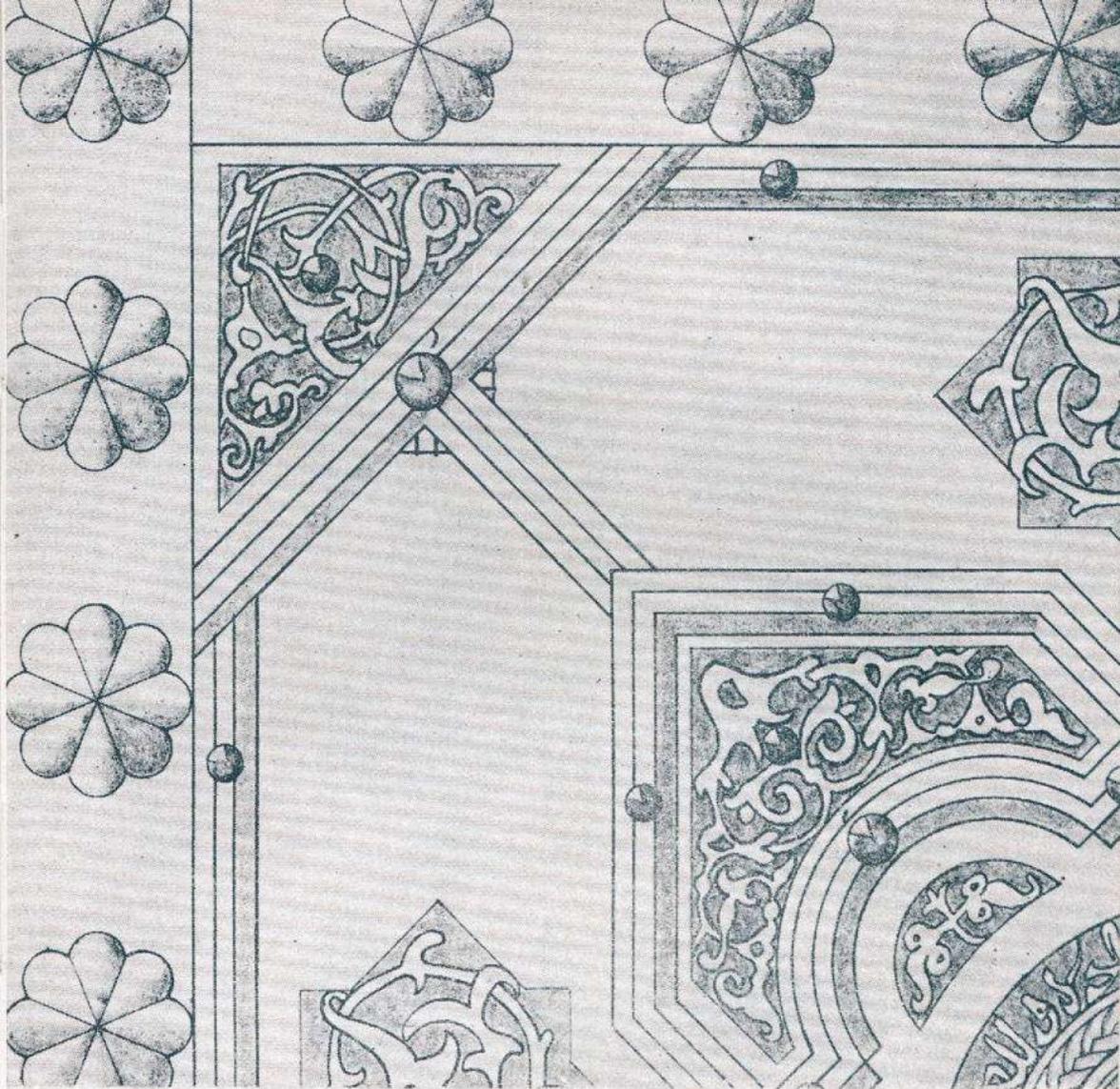
بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

COUFIQUE DU CALIFAT

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

CURSIF ANDALOU

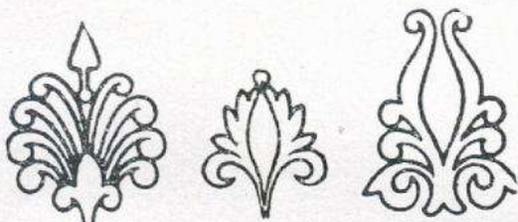


Plaque de bronze, couverte d'arabesques en léger relief sur une porte de la mosquée Al-Janaïz de l'Université Karaouyène à Fès. Un des plus anciens spécimens des portes bardées.

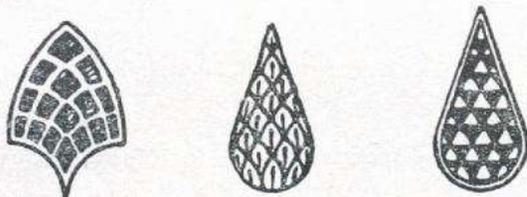
cuisson, elle parquettait les pavements et revêtait les murs en matière de lambris, composait probablement aussi des claustras. Un ton uni, blanc, violacé ou vert glaçait sa face apparente. Des parallélépipèdes, creusés sur trois ou quatre de leurs faces de cannelures, recouverts de vernis sur les trois-quarts de leur longueur, entraient peut-être dans la composition de ces nids d'abeilles dont les formes de début sont encore si obscures ». Des cercles noirs isolés au milieu de la brique rose (Giralda) et de la large frise de carreaux vert turquoise (La Koutoubia) sous les Almohades,



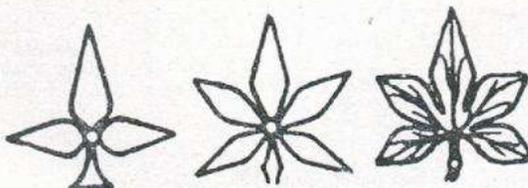
COQUILLES.



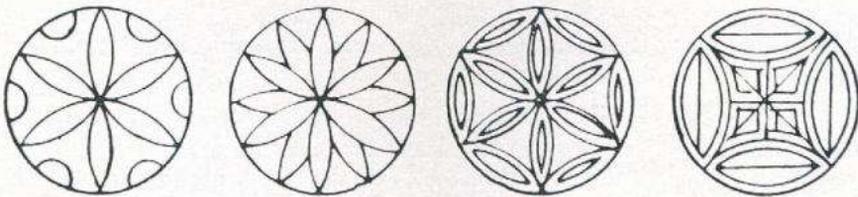
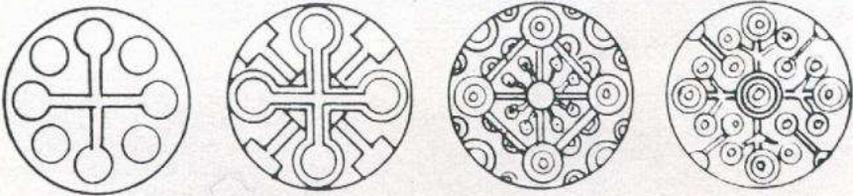
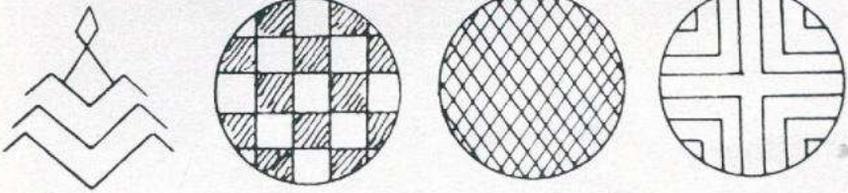
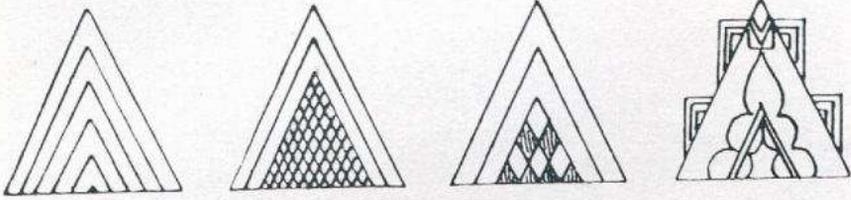
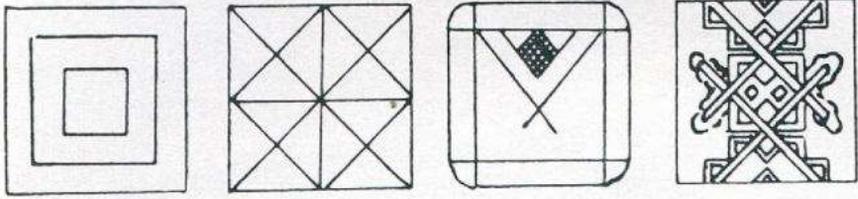
PALMETTES.



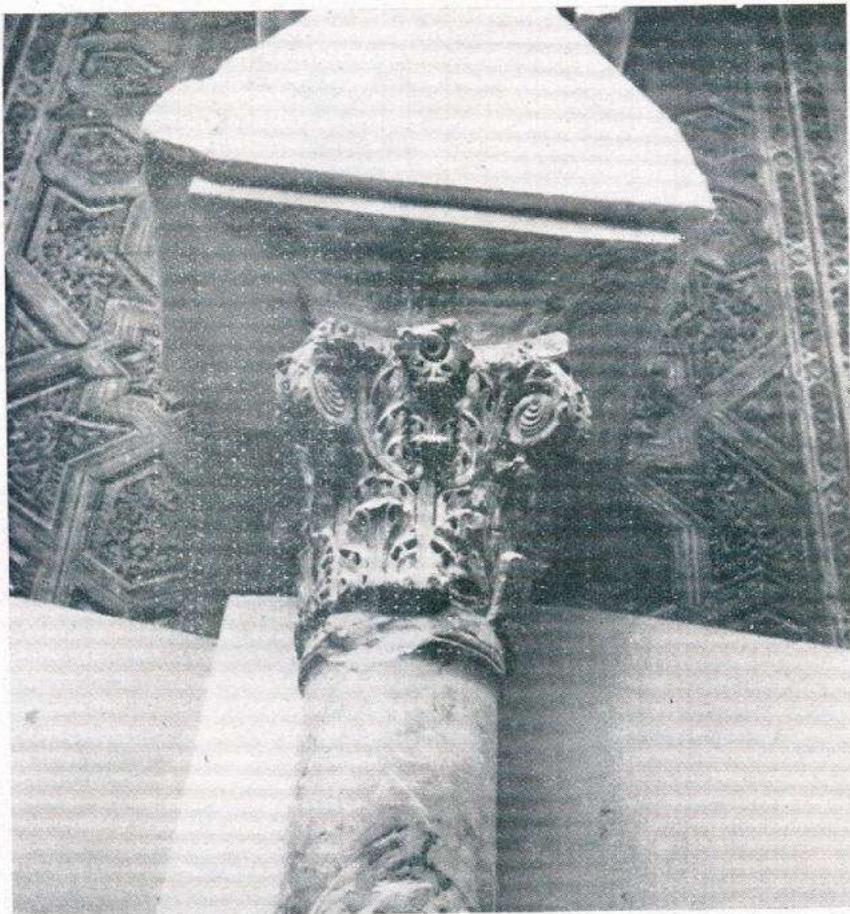
CÔNES.



FEUILLES DIVISÉES.



Spécimens de décoration maghrébine

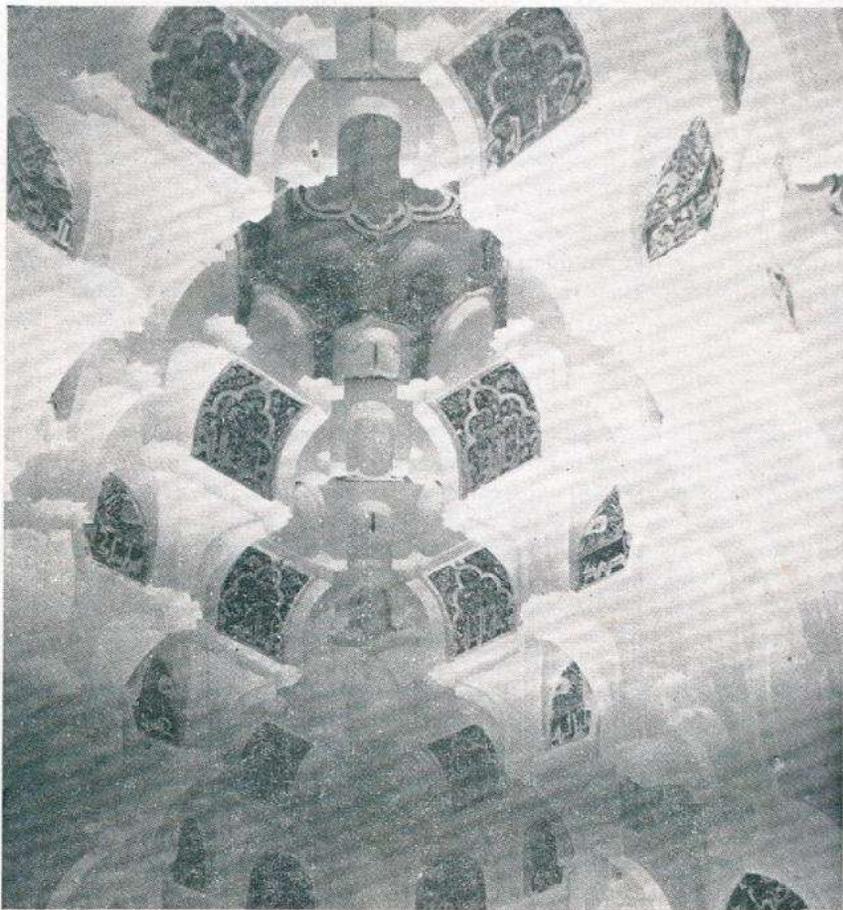


KARAOUÏÈNE A FÈS : Colonne avec chapiteau finement sculpté de la mosquée d'Al Janaïz. A comparer avec un chapiteau en marbre blanc de médina Ez-Zahrâ à Cordoue. (type corinthien).

à la magnifique floraison de lambris vernissés multicolores (azulejos espagnols, zellijes mauresques) (1).

Les méthodes de découpage différent d'une région à une autre : de la marteline qui découpe les fragments aux formes préalablement tracées sur l'émail (Fès et Marrakech), au découpage direct, dans la

(1) Zoulléidji en dialecte marocain et andalou (Nefh et-Tib, El-Maqqari-Passim) - El Fousaïfisâ en arabe littéraire.



QARAOUYÈNE : encorbellements de plâtre rehaussés de peinture dorée d'un bleu azuré, découverts en 1952 sur la coupole du mihrab, (époque almoravide : II^e siècle.)

terre crue, de ces fragments (Tetouan). Ainsi donc, grâce à ces mosaïques, les parquets se garnissent de damiers variés, les lambris se couronnent de frises épigraphiques d'émail excisé reliant le décor mosaïque des soubassements au décor curviligne des grandes surfaces murales ; les écoinçons des arcs se couvrent d'enroulements floraux ; les compartiments d'entrelacs architecturaux, des minarets adoptent des combinaisons mixtes. Les carreaux peints imités de la « cuerda seca » (1) espagnole n'eurent pas

(1) Sorte de carreau imprimé de dessin dont le contour creusé est peint

une grande vogue au Maroc. Par contre, sous les Mérinides, les carreaux excisés consistaient en carreaux unis et émaillés, généralement noirs, qu'on assemblait et à la surface desquels on traçait, soit au pinceau, soit au pochoir, les ornements voulus. Les carreaux sont alors excisés et le décor paraît sur fond cru, rouge brique. Ce procédé se propagea au Maroc, aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, dans les écoinçons des arcs et les grandes frises des portes monumentales (Ricard).

Depuis le XVI^{ème} siècle, jusqu'à nos jours, le Maroc devait conserver l'usage de toutes les techniques décoratives, notamment, la sculpture sur marbre. Ahmed El Mansour fit venir des quantités considérables de marbre d'Italie « qui était payé en sucre, poids pour poids » (El Istiqsâ, les Saâdiens). Mais à côté de ces richesses importées, une grande partie des éléments architecturaux et parmi les plus monumentaux, provenaient de la montagne voisine où les calcaires de l'Anougal imitaient si bien le marbre. Les carrières d'Imi N'Tala, exploitées à l'époque saâdienne, présentaient tous les aspects de la technique d'éclatement par coins de bois qui devaient être fréquemment arrosés, pour offrir un effort constant de dilatation. C'est l'absence d'eau qui a incité les Saâdiens à ne pas utiliser les calcaires, de même qualité, du plateau de Kik, plus proches de la capitale (c'est-à-dire Marrakech). On sait que le procédé, employé dans les Indes, consiste à creuser des rigoles et à allumer des feux, par dessus, puis à jeter de l'eau froide, qui par réaction, fend la roche (1). Les gypsoplastes maghrébins des temps modernes excellent toujours dans la sculpture du stuc appliqué en revêtement sur la maçonnerie ; les menuisiers connaissent encore l'art de tailler des prismes de bois qui composent les stalactites ; les marqueteurs, surtout, demeurent d'une habileté étonnante, dans l'art de découper à la martelette, dans la terre émaillée, les éléments de zellijes dont on tapisse toujours les lambris, les fontaines, le fond des niches et le fût des piliers cylindriques (2). Si l'épigraphie a perdu de sa finesse, le dessin géométrique de sa richesse, la flore s'enrichit et puise dans de nouvelles sources l'herbier persan où l'œillet et la tulipe rehaussent la palme et les fleurons. Mais la céramique, toujours vivante (surtout à Fès), n'a plus ces reflets métalliques qu'elle avait jadis ; elle est concurrencée par le zellij mudéjar, implanté au Nord du Maroc (Tétouan), par suite de l'emprise espagnole sur cette région, depuis la première guerre mondiale. L'art se fige et s'abâtardit ; il perd de son élégance et de sa profondeur.



(1) *Hespéris*, T. XLIII, 1956, pp. 101-115.

(2) *L'art de l'Islam* p. 185.

Aspects de l'Architecture Religieuse

A - Mosquée de la Qaraouyène

Sous le règne de Yahya (1), petit-fils d'Idriss, fondateur de Fès, des émigrants s'établirent dans cette ville. Venant d'El Qairouan, Mohamed Ben Abdellah El Fihri s'y installa avec beaucoup de ses concitoyens dans la 'adoua (quartier) dite des Qaraouyène. En mourant, il laissa deux filles : Fatima surnommée Oum El Banine et Maryem qui consacrèrent leur héritage considérable à des œuvres pies ; sachant que les habitants avaient besoin d'une grande mosquée — les mosquées existantes fondées par Idriss II étant devenues trop étroites — elles décidèrent de doter les deux 'adoua de nouveaux oratoires. Fatima en construisit un, au quartier El Qaraouyène et sa sœur à El Andalous (2). Les fondations de la Qaraouyène furent jetées en l'an 245 (859 après J.C.), en prenant comme orientation du mihrâb, celle de la mosquée des Chorfas, fondée par l'Imân Idriss. La mosquée eut d'abord quatre travées, à partir du mur de la qibla où est creusé le mihrâb, sorte de niche indiquant la direction de la Mecque, vers laquelle on doit se tourner les musulmans en prière. Chaque travée comprenait douze arcades d'Est en Ouest. Le mihrâb fut placé dans la nef où se trouve le grand lustre aujourd'hui ; derrière, fut aménagée une petite cour et au Nord de celle-ci un minaret, à l'endroit où se trouve actuellement la 'Anza. Sous les Zénètes (vers 307/919), la Khotba (prône prononcé du minbar — chaire — le vendredi à midi) fut supprimée de la mosquée des Chorfas, devenue exigüe pour la population de Fès, en perpétuel accroissement et transférée à la Qaraouyène. On y éleva une chaire en bois de pin.

Sous l'Omeyyade andalou Abderrahman Ennacer, dont l'autorité proclamée par les Zénètes fut reconnue par les Fassis, la mosquée de la Qaraouyène a été restaurée et agrandie. On y ajouta quatre travées à l'Ouest, cinq à l'Est et trois au Nord sur l'emplacement de l'atrium, après avoir démoli le minaret, qui était très haut et qui dominait les intérieurs voisins (3) ; il fut rebâti ailleurs et son architecture n'a pas été modifiée depuis

(1) Qui commença en l'année 234 de l'hégire (849 après J.C.).

(2) *Fleur de myrte*, p. 84 - *Al Djadwa*, p. 28 - *Le Qirtâs*, p. 38.

(3) Souvent les muezzins qui appellent à la prière étaient choisis parmi les aveugles ; les Musulmans craignaient que le regard des curieux ne plonge dans l'intérieur des maisons voisines à cause des femmes.

cette époque. Une inscription sculptée sur le minaret indique que ce travail de construction fut achevé en l'an 345 (956 après J.C.) (1). Au sommet de ce minaret fut construite une petite chambre sur le dôme de laquelle furent placées des boules dorées, fixées sur une barre, portant à l'extrémité, l'épée d'Idriss II, le fondateur de Fès. C'est à la suite de l'appel du Muezzin de ce minaret que les muezzins des autres mosquées de la ville appellent les fidèles à la prière.

Sous la petite chambre du minaret fut aménagée une chambre plus grande qui abrite les muezzins et qui comporte la cellule du Mouaqqit, chargé de la détermination des heures. Il y eut, en effet, en divers endroits du minaret, des plaques de marbre (cadrans solaires) ; au milieu de chacune de ces plaques rectangulaires était une tige dont l'ombre portée sur les lignes tracées sur le marbre indiquait les moments de la journée et les heures de prière. Plus tard (sous le Mérinide Youssef, qui régna de 685/1286 à 706/1307), un vaisseau de faïence a été placé dans la chambre d'en haut. Ce vaisseau était rempli d'eau à un niveau où aboutissait un tuyau de cuivre marqué de divisions et portant des trous par lesquels l'eau sortait en quantité déterminée. Lorsque le niveau de l'eau atteignait telle ou telle division, on connaissait, par là, les moments de la nuit et du jour par temps nuageux. « Pour faire cette magana », l'artisan installa — dit El Jaznaï — dans un coin de cette chambre du premier étage, à la gauche de celui qui est tourné vers la Qibla, un grand vase de bois de cèdre dans lequel il mit deux vaisseaux en faïence, de façon que l'un d'eux soit plus haut que l'autre. Le vaisseau le plus élevé fut rempli d'eau et muni à sa base d'un tuyau de cuivre ingénieusement fabriqué et par lequel l'eau descendait dans le vaisseau inférieur en quantité déterminée. Sur le côté, était une cuvette sur les flancs de laquelle étaient tracées les heures, les minutes et les moments de prière de la nuit et du jour. Une règle (verticale) était accrochée au... (2) du côté extérieur de façon à pouvoir monter et descendre dans la cuvette. Sur la surface de l'eau qui arrivait dans le vase inférieur, était un flotteur creux, en cuivre, épousant la forme des parois internes, se tenant en suspens sur l'eau, à l'intérieur du vase et se mouvant dans le sens de la hauteur. Lorsque ce flotteur s'élevait, par suite de l'élévation du niveau de l'eau arrivant dans le vaisseau inférieur, la paroi du... (2) extérieur à la cuvette s'élevait et faisait monter avec elle la règle de la même quantité (3). Sous Abou Inane (qui fut proclamé sultan en 749/1348), on plaça sur le côté extérieur de cette machine, un cadran d'astrolabe dont les curseurs pouvaient tourner, en indiquant, lorsque la règle montait, les divisions horaires. Plusieurs sabliers et d'autres astrolabes y furent préparés, pour déterminer le temps.

L'Amiride El Moudaffar fit faire un nouveau minbar « en bois d'ébène, de jujubier et d'autres essences (4) mais le minbar actuel qui date de

(1) A la fin du X^{ème} siècle, l'une des façades du minaret de la Qaraouyène s'ornait d'une inscription dont les caractères gravés dans le plâtre s'incrustaient d'azur. (*Pour comprendre l'Art musulman*, p. 153).

(2) Un mot manque dans le texte original de « *Zahrat al as* ».

(3) *Zahrat al-âs*, p. 93.

(4) Une inscription sur le fronton de ce minbar indique qu'il fut construit en l'an 388/996.

rouge et ocre jaune, le coloris étant très tenace et demeure encore dans toute sa fraîcheur. Il semble que le mélange comportait du jaune d'œuf. La peinture mate, non vernissée, adoucit le scintillement des jeux de lumière.

Le grand lustre, exécuté vers 617/1220, pesait « dix-sept quintaux et un quart », sa circonférence de base est longue de « trente-deux empan », le nombre des godets des veilleuses est de « cinq cent vingt ».

Le Moustaouda' (dépôt du mobilier et des revenus habous de la mosquée) a été construit, à la même époque, ainsi que Dar El Oudoû à quinze logettes, avec chacune une porte à deux battants et une fenêtre au plafond qui formait un dôme de plâtre avec encorbellement à stalactites, peint de diverses couleurs. C'est un artisan de Sijelmassa qui construisit le bassin et la vasque. En 692/1223, on construisit une fontaine décorée de plâtres sculptées de pierres lisses et de pierres découpées, le tout peint de couleurs variées, et une maqsoura, en bois de cèdre sculpté (1). Quant à la bibliothèque, ce fut le mérinide Abou Inane qui l'édifia vers 750/1349 (2) et la dota de livres du Coran « embellis d'enluminures, précieux et riches » que les fidèles lisent dans la belle chapelle dont les murs sont revêtus de lambris à moulures et enduits de peinture polychrome.

La ville de Fès était au Xème siècle — fit remarquer Gustave Le Bon — une rivale de Bagdad et possédait, d'après les historiens arabes, 500.000 habitants, 800 mosquées et une bibliothèque riche en manuscrits grecs et latins (La civilisation des Arabes - page 263). La bibliothèque de la Qaraouyène contenait 30.000 volumes (Delphin - page 81). Yacoub le Mérinide obtint la restitution d'un grand nombre de livres qui avaient fait partie du butin enlevé par les chrétiens, dans les guerres avec les musulmans et il les donna au collège de Fès (3). La bibliothèque de l'Emir almohade Abou Yacoub s'enrichissait des dépouilles de l'âge précédent, au point d'égaliser — dit-on — celle du sultan oméïade Haçkam II (Millet - Les Almohades, p. 101).

Le Qirtâs (p. 525) estime à treize charges de mulets les manuscrits arabes remis à l'Emir Mérinide Abou Youssouf Ben Abdelhaq en 584/1285 par le roi de Séville. Mais « cette bibliothèque aurait eu — dit Delphin — son comte Libri. Un de nos consuls, peut-être M. de Castille étant parvenu à soustraire quatre mille manuscrits, et déjà ils étaient en Espagne, quand le gouvernement marocain en fut informé et exigea que les livres lui fussent rendus ». (4) A Fès se trouvaient parfois les ouvrages les plus rares. Le professeur napolitain Luigi Russo prétendait avoir trouvé et acheté, à Fès, des manuscrits inédits des décades de Tite-Live (5).

(1) Une maqsoura est une enceinte intérieure à claire-voie, près du mihrâb qui isolait les princes venant prier dans les sanctuaires.

(2) D'après une inscription qui figure encore sur le linteau de l'entrée de la salle de cette bibliothèque.

(3) *Description et histoire du Maroc*, T., T. II, p. 376.

(4) *FAS - Son Université* - page 82.

(5) Sur la terre du Maghreb - page 33

B - La mosquée almohade de Hassan

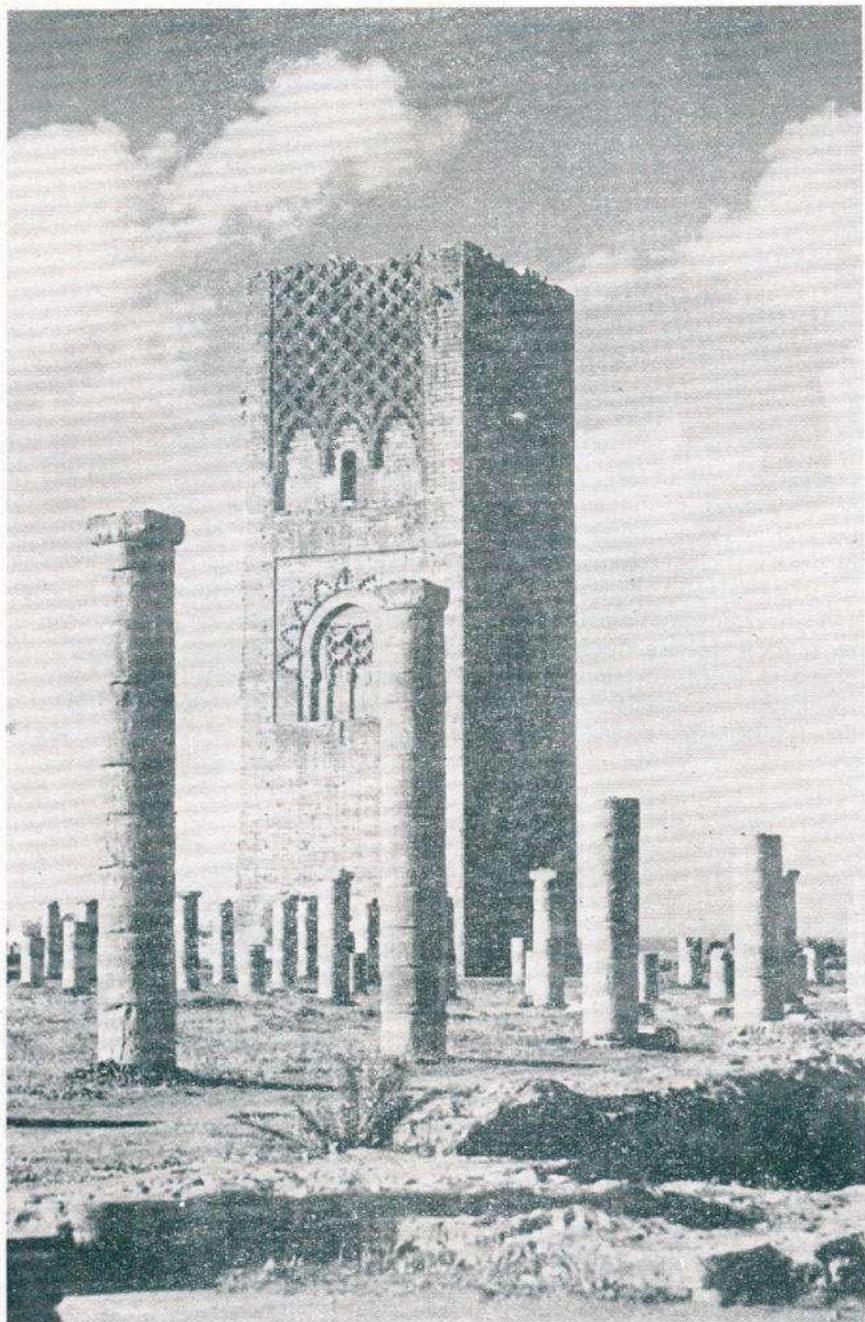
Devant la poussée des chrétiens qui menaçaient de reconquérir la Péninsule Ibérique, les champions de l'Islam africain, Almoravides Sahariens et Almohades montagnards de l'Atlas, purent, au cours du XI^{ème} siècle maintenir l'hégémonie islamique dans le domaine andalou, renforcer la symbiose de l'art sur les deux rives méditerranéennes et créer ce qu'on appellera plus tard, l'Art hispano-mauresque, représenté par les édifices de Marrakech, Séville et Rabat où fleurit l'architecture cordouane.

La mosquée de Hassan est un monument admirable qui devait réaliser, à mon sens, dans l'esprit de ses fondateurs, la symbiose des arts oriental et hispano-mauresque. Symbolisant la puissance des Almohades, leur sens de la grandeur, leur goût de l'harmonie majestueuse et simple, elle illustre un gigantesque effort de synthèse d'une dynastie « unitaire » qui s'ingéniait à représenter l'Islam, dans sa pureté originelle et sa sobre magnificence. Ce sont là des caractéristiques qui définissent l'art almohade, en général, et qui expliquent, en même temps, certains aspects d'allure insolite. On n'en a pas toujours tenu un compte adéquat dans la reconstitution de la pensée socialo-religieuse des « Mouwahhidine » et de leurs conceptions artistiques. Mais, dans ce domaine comme dans tant d'autres, le génie créateur français, l'esprit cartésien ont été, pour nous, un guide précieux, un soutien efficace. Je tiens à rendre un vibrant hommage aux travaux des Marçais, Terrasse, Hainaut, Caillé et autres spécialistes français qui ont su dégager et éclairer, d'une lumière nouvelle, des aspects mal définis, dans l'histoire de l'Art Maghrébin.

La mosquée de Hassan est sise au Nord-Est de Rabat, sur un sol en forte déclivité, à une altitude de près de 30 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son nom — qu'elle tient peut-être d'une tribu de la région de Rabat : les Beni Hassan — figure déjà au VII^{ème} siècle de l'hégire, chez l'auteur de « l'Histoire des Souverains du Moghreb »... La construction de cette mosquée, la deuxième après celle de la qaçba des Oudaïas, due aussi à l'initiative almohade, remonte à Yacoub El Mansour qui, d'après Al Qirtâs (p. 193) en aurait complété les travaux, en l'année 593 de l'hégire (vers 1197 après J.C.). Mais il semble, d'après les indications d'Al Marrakchi, auteur du Moôjib, que cette construction s'échelonna tout le long du règne d'Al Mansour, nécessitant ainsi plus d'une décade. Al Himyari précise, dans son « Rawd » que sept cents captifs chrétiens y ont été employés.

Mais ce chef-d'œuvre a-t-il jamais été achevé ? Une controverse a été soulevée, sur l'interprétation de textes contemporains qui prêtent à confusion. Néanmoins, il a été établi — quoi qu'en disent Borely et Dieulafoy — que les travaux du sanctuaire, comme ceux du minaret, n'ont pas été entièrement exécutés.

Abandonné aux intempéries, ce monument commença à se dégrader, un demi-siècle plus tard. En 1243, un calife almohade utilisa les bois de la mosquée, provenant des forêts de l'Atlas, pour construire les navires



RABAT : Tour Hassan, mosquée de Yacoub el Mansour, contemporaine de la Koutoubia de Marrakech et de la Giralda de Séville - (O.M.T.)

de guerre. Le Souverain alaouite Moulay Abdallah en suivit l'exemple, cinq siècles plus tard. Une série de calamités (incendie, séisme et foudre) s'abattirent, depuis, sur Hassan qui tomba en ruines. Seule une flore verdoyante en adoucissait la désolation qui s'accroissait avec le temps.

La tour de ce sanctuaire est le plus récent des grands minarets almohades ; elle a été édifiée, après celle de la Koutoubiya de Marrakech et la Giralda de Séville. Une tradition andalouse en attribue la conception architecturale à un musulman sévillan. Léon l'Africain parle de cette tour « si longue que 3 à 4 chevaux y montaient de front et au sommet de laquelle on découvrait les navires à vingt lieues en mer ».

L'oratoire, de forme sensiblement carrée, et occupant les trois-quarts de l'édifice, donne l'impression d'une netteté géométrique majestueuse, grâce à l'aménagement harmonieux des colonnes séparant des nefs espacées, flanquées de sahs latéraux qui livrent passage à une rayonnante clarté. Le mihrâb, auquel aboutit la nef axiale, se différencie, par sa forme carrée et ses dimensions, de tous les mihrâbs du Maroc. Légèrement incliné de la qibla, comme dans certaines mosquées telle la Karaouyène, ce mihrâb illustre la tendance salafite des Almohades qui voulaient marquer, partout et en tout, leur attachement à la tradition du Prophète. Certes, on se prévalait, à l'époque, d'un hadith précisant que « la qibla se situe entre l'Est et l'Ouest », sans se soucier que cette définition de la qibla, par le Prophète, cadrerait seulement avec la position géographique d'une certaine zone arabe où la Kaâba se trouve enclavée. M. Terrasse, célèbre archéologue qui, dans son étude, « Orientation du Mihrâb dans les Mosquées », a cru devoir donner une triple explication à ce phénomène, n'a pas décelé les traits de la pensée dhâhirite des Mouwahhidine.

Ces préoccupations salafites des Almohades se doublent du souci d'assurer la symbiose hispano-mauresco-orientale, pour mieux concrétiser l'esprit « unitaire » qui marque l'Islam, dans son dogme aussi bien que dans l'universalisme de son idéal. Cette constatation explique le fait paradoxal qu'est le manque d'unité entre les diverses parties du sanctuaire de Hassan ; néanmoins, l'ensemble de la mosquée a gardé une allure d'homogénéité et de concordance. Est-ce là un trait de génie ou l'effet du pur hasard ? Il est indéniable que les Almohades, étant donné l'infrastructure bédouine et le caractère improvisé de leur empire, n'ont pu se constituer un art propre. Ils ne faisaient qu'emprunter les éléments hétéroclites à leurs coreligionnaires d'Orient et d'Andalousie. Je n'ai pas la prétention de fournir une appréciation nouvelle de l'Art tel qu'il a été conçu et concrétisé par les Almohades ; mais, c'est là une constatation d'autant plus digne d'intérêt qu'elle explique, relativement du moins, certaines hypothèses avancées à propos des particularités du plan et de la structure architecturale de la Mosquée de Hassan, et qui laissent penser à tort, à la préexistence d'une mosquée dont Hassan serait l'agrandissement ou de médersas annexes.

Cet hétéroclisme apparent n'est pas l'effet du « repentir », hypothèse avancée par M. Jacques Caillé dans son ouvrage richement documenté sur la Tour Hassan. M. Caillé n'a-t-il pas constaté lui-même que Yacoub El Mansour a peut-être voulu que « le plus vaste sanctuaire de l'Occident

musulman rappelât, par certains points, les premières grandes mosquées d'Orient ». Par ses portiques, le long du mur de la qibla, le sanctuaire de Hassan était une image des mosquées de Médine et de Koufa. De même, l'enceinte extérieure qui entourait la mosquée, l'isolant de la ville de Rabat, n'était qu'une réplique de celles de Samarra et du Caire.

La partie Nord du sanctuaire, comprenant les citernes, s'étend sur une profondeur égale au quart de la superficie totale de la mosquée. Là, s'élève le minaret, occupant une position médiane, (à cheval et en saillie) qui est la seule dans tout l'Occident. C'est une tour carrée, à l'instar de la mosquée de Damas. Selon les dimensions traditionnelles d'un minaret, la largeur égalant le quart de la hauteur, la Tour Hassan se serait élevée (lanternon non compris) à plus de 64 mètres, ce qui aurait fait d'elle « le plus grand minaret de tout l'Occident sinon de l'Orient ». (1)

Sous les Mérinides, les dimensions des mosquées sont généralement plus réduites et l'ordonnance plus simple que celles des mosquées almohades de Marrakech, de Rabat ou de Séville. Certains traits hérités de l'époque antérieure, comme la coupole sur nervures et les arcs à lambrequins, sont conservés à la grande mosquée de Taza, que précéda une mosquée du XII^{ème} siècle, et à la grande mosquée de Fès-la-Neuve. Ces deux édifices établissent, en quelque sorte, la liaison entre le type almohade et le type mérinide. Comme dans les mosquées almohades, la cour est un rectangle large ; les nefs, couvertes de plafonds et de toits de tuiles, sont dirigées dans le sens de la profondeur (neuf à Taza, sept à Fès). Un transept suit le mur du fond et détermine avec la nef axiale le plan en T, souvenir lointain des basiliques chrétiennes (Art de l'Islam, p. 135).

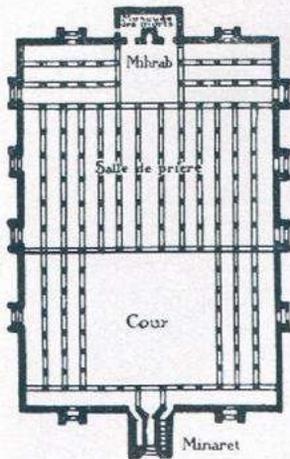
Dès lors, la tradition se maintiendra sous les Saâdiens et les Alaouites qui réalisent une synthèse de tous les aspects architecturaux et des thèmes décoratifs de l'art religieux hispano-mauresque.

C - Rôle culturo-social des mosquées et médersas

« Fès — dit Al Marrakchi — est la capitale où s'est accomplie la symbiose de la science de Kairawan et de celle de Cordoue, par suite de l'immigration des Ulema des deux villes. C'est la Bagdad du Maghreb ». (2)

(1) Ibn Bachkouwal affirme que Cordoue possède le meilleur des minarets de l'Islam. Ibn Saïd qui refute cette prétention, précise que le minaret de la Koutoubia et la Giralda de Séville, édifiés l'un et l'autre par l'Almohade Al Mansour, sont d'un ordre de grandeur plus marquée, la hauteur du minaret de Cordoue atteignant (lanternon compris) 73 coudées contre 110 coudées pour la Koutoubia (Al Maqqâri T. 1, page 267). Dans le Rif, les mosquées n'ont point de minaret, elles se distinguent des autres maisons par un grand pavillon blanc. (Le Maroc Inconnu, Moulieras, Paris, 1895, T. I, page 144).

(2) Al Moôjib - Salé - 1938 - p. 221.



Mosquée méridienne
(14e s.)

« Pour la plupart des musulmans d'Afrique — affirme Gabriel Charmes — Fès est la première ville sainte après la Mecque. Sa sainteté provient et de son origine et de son rôle glorieux qu'elle a joué dans l'histoire de l'islamisme. Tant que la puissance arabe s'est maintenue dans tout son éclat, Fès en a été, en quelque sorte, le centre et le foyer. Même lorsque des rivales heureuses, comme Maroc, lui enlevaient le privilège d'être la capitale politique du Maghreb, elle n'en demeurait pas moins grâce à ses célèbres écoles, à ses fameuses mosquées, à ses tombeaux illustres, la capitale intellectuelle et morale de l'Occident musulman » (Une Ambassade au Maroc - p. 255). Ifriqia elle-même, la vieille patrie des docteurs de l'Islam, se mettait à l'école des Berbères de l'Ouest. (Manuel d'Art Musulman - T 2 - p. 465).

Ali Bey El Abbassi (D. Badia y Leblich) considère Fès comme « ville qu'on peut regarder, s'il est permis de se servir de cette comparaison, comme l'Athènes de l'Afrique, par le grand nombre de docteurs et de soi-disants savants, enfin par les écoles qui sont ordinairement fréquentées par deux mille élèves à la fois. (1)

Par'ant des Mérinides, Levy-Provençal affirme que « grâce à eux, Fès au XIVème siècle n'avait rien à envier aux autres métropoles musulmanes ». (Hespéris - 1er trimestre - 1952 - p. 3).

Fès, en effet, a joui longtemps d'une réputation littéraire et scientifique méritée ; ses écoles ont même été, durant une assez longue période, les premières du monde ; c'est là que s'élaborait ce que l'on a appelé la civilisation arabe qui partait du Maroc pour briller d'un éclat dont les reflets commençaient à éclairer l'Europe alors barbare. (Une Ambassade au Maroc - p. 228).

« Grâce à son isolement, Fès a pu conserver — dit Delphin — cet idéal dans son sein, et si depuis la méthode de nos écoles, ne résonnent plus les grands noms d'Avicenne, d'Avempace et d'Averroès, il ne faut pas en déduire que cet effacement se soit produit dans les centres musulmans. Là, son influence n'a pas subi d'amoindrissement sensible, Fès est toujours le Dar el Ilm « la maison de la science », l'asile des sciences musulmanes, la mosquée de Karaouyène, la première école du monde ». (Fas... p. 12. (2)

(1) Voyages d'Ali Bey El Abbassi en Afrique et en Asie - Paris - 1884 - Vol. 1 - p. 137.

(2) La revue *Al-Hilâl* - T. 1 - 1315 affirme que la Karaouyène est la première Université du monde où affluaient les Egyptiens, les Tripolitains, les Andalous et même des Européens.

Parmi les écoles du Maroc, on distingue — dit Léon Godard — celle de Fès, la plus complètement organisée en forme d'Université. C'est la maison de science, Dar el A'lem (il veut dire el'Ilm) par excellence. Là on suit des leçons de professeurs rétribués et qui enseignent la grammaire, la théologie, la logique, la rhétorique, la poésie, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la médecine (1).

« Ce sont toujours ces mêmes villes de Fès et de Maroc, qui, au Moyen-Age, avaient des Universités célèbres où accouraient de toutes parts, les étrangers de toute nationalité et de toute religion ». (2)

La mosquée Karaouyène date de l'an 245 de l'hégire, alors que la Zeïtouna de Tunis remonte à l'année 141 (753 après J.C.) (3) et la mosquée El-Azhar à 359 de l'hégire (969 après J.C.). Celle-ci prit son caractère universitaire en 378 de l'hégire (4).

La Karaouyène a été donc édifiée trois-quarts de siècle après la fondation de la ville. Mais Fès vit-elle le jour au temps d'Idriss Ier ? Les sources se contredisent. Dans la « fondation de Fès », — Levy-Provençal cite des auteurs comme Abou Bekr Er-Râzi, mort en 344 de l'hégire, qui prétend que Fès est l'œuvre d'Idriss Ier qui vint au Maroc en 172, et mourut en 174, Fès ayant dû être construite durant ces deux années. Pour Ibn Saïd, auteur du « Moghrib », cité par Ibn Fadl Allah — dans ses Mas-sâlik (5), le quartier Adouat El Andalous est seul dû à Idriss Ier. Ibn Al-Abbar, citant Abou El Hassan Ennawfali, précise de son côté, que ce fut Idriss II qui construisit le quartier de la Karaouyène en 187 hég. La bibliothèque nationale de Paris — fit remarquer Levy-Provençal — conserve un dirhem qui a été frappé en 189 de l'hégire, soit 2 ans avant la date habituellement fournie pour la fondation d'Idriss II. Au Musée de Kharkov se trouve — comme le signalait Lavoix en 1891 — un autre dirhem frappé à Fès et portant la date 185 de l'hégire. Léon l'Africain que répètera Marmol, donne la date de 185 de l'hégire. L'année généralement admise pour l'édification de Fès semble donc douteuse.

Il est bien établi que huit mille familles andalouses obtinrent de s'établir à Fès où une colonie arabe d'Al-Kairawan s'était déjà fixée (6).

Terrasse avance le chiffre de huit cents au lieu de huit mille et parle de l'immigration à Fès de trois cents familles kairouanaises. (Histoire du Maroc - T. I. - p. 118-121). Quant à la population totale de la ville, elle

(1) D. de Torres raconte qu'il vint à Fès un moine d'Espagne qui devint même docteur à l'Université de Karaouyène (Sur la Terre du Maghreb - Maurice Demazières - p. 27). On prétend aussi que le pape Sylvestre II, apprit, au sein de la Karaouyène, l'usage des nombres arabes qu'il introduisit en Europe, d'après une missive adressée, par lui, à l'Empereur Otton du Reich (Al-Hilâl - T. 1. Année 1315).

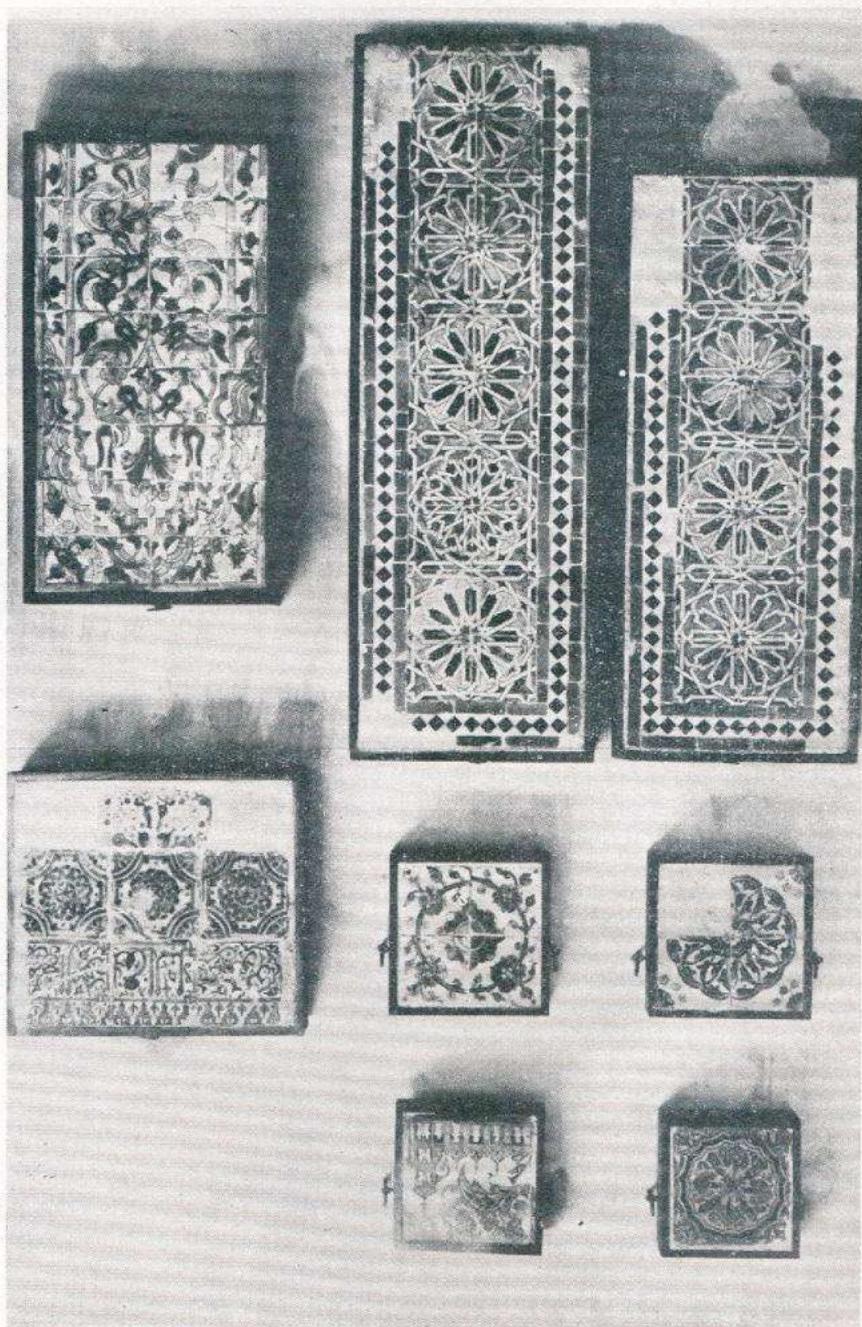
(2) Un Empire qui croule, le Maroc contemporain (Ludovic de Campou) - Paris 1886 - p. 15.

(3) Le Cheikh Beirem dans son *Safwat 'El I'tibâr* - T. 1, p. 122.

(4) Lane-Poole, Cairo, p. 123.

(5) Trad. Godefroy, p. 159 et Al-Kalkachandi - Le Caire - p. 153.

(6) *Histoire des Musulmans d'Espagne*, Dozy-Leyde, 1932, T.I. p. 301.



Azulejos espagnols
et zelliges mauresques

a beaucoup varié au cours des siècles. De Castries cite un Anglais qui, en 1614, visita Fès dont il décrivit l'Université Karaouyène avec ses colonnes, ses 900 lustres et parle de 460 mosquées de la ville et du nombre de ses habitants qui atteignait — précise-t-il — un million (Sources inédites - T. 2. - p. 491).

Fès comptait, d'après un moine français, le nombre exorbitant d'un million six cent mille habitants (Le Grand Ismaïl, empereur du Maroc par Defontin - Maxange - p. 14). Mais ces chiffres semblent excessifs et leur contrôle impossible.

Le développement de la ville et l'accroissement de ses habitants avaient nécessité l'édification d'un nombre de mosquées de plus en plus grand, à tel point que sous les Almohades Annacer et son fils Al Montacer, Fès comptait 785 mosquées (Zehrat El As p. 33) (1).

D'après A-Kanouni dans son « Chahîrat Nisâ El Maghreb », (manuscrit), la mosquée Al-Andalous de Fès, constituait déjà au IV^{ème} siècle de l'hégire, un Institut indépendant qui allait de pair avec la Karaouyène. Plus tard, la mosquée Al-Andalous devint une des plus grandes annexes de la Karaouyène.

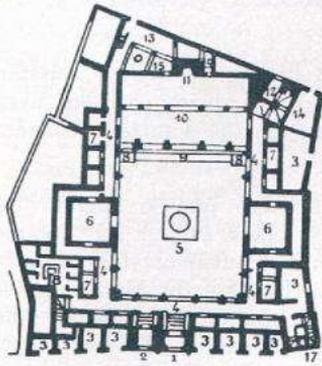
Quatorze médersas ont été fondées à Fès à différentes époques. Le plan classique de ces médersas est partout le même ; la cour, au centre, occupée par un bassin, est généralement encadrée par des galeries sur lesquelles s'ouvrent des cellules ; sur un des côtés s'étend la façade d'une grande salle pourvue du Mihrâb, à la fois salle de cour et oratoire collectif ; une midha, courette bordée de latrines, est adjointe à ce bâtiment (2). La salle de prière de la Bou'Inania de Fès (3) « offre des particularités qui distinguent la Bou'Inania de toutes les médersas connues au Moghreb ». Là, les cinq arcs qui séparent les nefs reposent sur quatre colonnes d'onix ; au milieu des faces latérales de la cour, deux grands arcs fermés par deux portes, interrompant l'ordonnance des baies à linteaux de bois, donnent accès dans deux salles carrées de 5 mètres de côté, couvertes de coupoles de bois à nervures entrelacées, et dont un couloir, partant des galeries, fait le tour. Ces deux salles consacrées à l'enseignement nous rappellent naturellement les iwans latéraux de la mosquée-Madrasa de Hassan au Caire (postérieure, il est vrai, d'une douzaine d'années à Bou'Inânia) et les Madrasas égyptiennes du même genre : l'impression qui se dégage de l'ensemble fait de la Bou'Inânia de Fès une des créations les plus heureuses de l'architecture hispano-mauresque.

« Si Tunis nous offre un exemple unique de médersa à iwans s'ouvrant sur la cour centrale, selon le type égyptien, le Maroc, où les médersas

(1) On y comptait alors 785 mosquées dont la Karaouyène, 80 fontaines publiques, dont quelques-unes constituent des chefs-d'œuvre d'art, 93 bains maures, 89.236 grandes maisons, 17.041 appartements, 437 fondouks ou caravansérails, 9.082 magasins. Or, sous les Omeyyades, on comptait à Cordoue 113.000 maisons d'habitation sans compter les logements de fonction.

(2) *L'art de l'Islam*, p. 137.

(3) *L'Architecture musulmane d'Occident*, p. 292.



MÉDERSA MÉRINIDE.

Bou Inania, Fès, XIVE siècle.

1. Porte principale. 2. Porte des va-nu-pieds; 3. Boutiques; 4. Portiques; 5. Cour; 6. Salles de cours; 7. chambres; 8. Ponceaux; 9. Oued; 10. Salle de prière; 11. Mihrab; 12. Entrée secondaire; 13. Mosquée des morts; 14. Ecole coranique; 15. Maksoura; 16. Minbar; 17. Minaret; 18. Latrines. (Ricard)

sont les plus nombreuses et les plus belles, ne nous réserve rien de tel. Au reste, à part les iwâns, les organes indispensables au logement des élèves et à l'enseignement se retrouvent dans les collèges maghrébins, dont les dispositions ne sont pas sans analogie avec celles des ribâts ».

Il y eut plus de 200 écoles à Fès, d'après Marmol. Il semble que Fès a été pourvue, à travers les âges d'un genre spécial. Al-Kanouni cite, dans son ouvrage « Chahirât Nisâ El-Maghreb », un auteur européen qui prétend, dans un livre consacré à l'histoire de « L'Art dentiste au Maroc » qu'il y eut à Fès, au IVème siècle de l'hégire, à l'époque où le Maroc était province omeyyade, « une école de médecine ».

La Médersa mérinide de Dar el Makhzen à Fès-Djelid fut désignée vers 1844 « Ecole des Architectes », parce que le Sultan y avait institué alors des cours de sciences qui ne réussirent pas. On la nomme ainsi quelquefois. (1).

D'ailleurs, il existait, à Mazagan, une sorte d'école centrale et d'artillerie mêlée (2) et douze Marocains firent un stage à l'école de génie de Montpellier à partir de juin 1885. En 1888, « ils avaient appris tout ce qu'on pouvait leur enseigner ». (3)

Moulay El Hassan a envoyé lui aussi de jeunes gens en France, en Angleterre, Italie, Espagne et Allemagne, pour y étudier dans les écoles (4).

Bien des Marocains désignés pour servir dans l'artillerie, sont partis secrètement — par ordre du Sultan — d'après l'auteur de « Une Ambassade au Maroc », afin d'aller s'instruire en Angleterre, en Espagne et jusqu'en Amérique (p. 218).

Un certain nombre d'ingénieurs de mérite, « après de brillantes études en Europe, reviennent dans leur pays » (5)

Ibn Zaidan précise que les diplômés d'une « école polytechnique », fondée à Fès-Djedid par le Sultan Sidi Mohamed Ben Abderrahman, ont été admis dans les écoles d'Angleterre (comme A-Gabbas, le futur grand

(1) *Inscriptions arabes*, 1917, p. 152.

(2) *Un empire qui croule*, p. 16.

(3) *Hszpéris*, Tome 41, 1954, p. 136.

(4) *Le Maroc moderne*, Erckmann, p. 114.

(5) *Campou*, p. 17.

ministre) ou d'Italie (tel Mohamed Bennani Al-Alami) (Al-Ithâf - T. 3 - p. 367).

Les mosquées et zaouïas jouaient aussi et bénévolement leur mission didactique. « Les savants — tolba — libres, sans aucune attache avec le gouvernement, professent les sciences dans une dizaine d'autres mosquées moins importantes de Fès ». (1)

Quant aux centres de province, il s'est avéré que la région des Doukkala comptait, à elle seule, plus de deux cents écoles. Là, comme partout dans la campagne marocaine, les étudiants trouvaient aisément gîte et nourriture. « Les chapelles et mosquées (du Rif) — dit Moulieras — servent d'hôtellerie aux étrangers et aux étudiants qui y reçoivent une hospitalité aussi gratuite qu'agréable (Le Maroc Inconnu - T. 1.- p. 56). A Djebala aussi, logement, nourriture, enseignement, vêtements, tout est gratuit dans les Mosquées (T. II - p. 9).

Les mosquées sont de « véritables hôtelleries, bourrées de provisions de toute sorte. Chaque mosquée djebalienne comprend plusieurs chambres pour les hôtes et les écoliers étrangers » (p. 17). Dans certaines tribus de Djebala, comme Lakhmas, les trois-quarts des habitants savent lire et écrire. Les ignorants sont la minorité (p. 113).

« Outre une chapelle sépulcrale, la zaouïa complète, possède une mosquée, une bibliothèque, un séminaire ou école qui réunit les lettres, les sciences, la théologie et le droit ; un lieu d'asile, un hôpital pour les infirmes, un hospice pour les voyageurs, une sorte d'office de publicité où l'on échange les nouvelles et où l'on recueille les faits historiques (2).

Les étudiants étrangers à Fès furent, à la fin du siècle dernier de l'ordre de 700, les professeurs, une quarantaine, c'est-à-dire le nombre des cours journaliers variable. Ces étudiants logent dans les médersas où ils achètent la jouissance d'une chambre. Il leur est attribué un pain sur les revenus des biens habous de la mosquée. C'est le moqqadem de la médersa ayant la charge du balayage, de l'éclairage des lampes et de l'appel à la prière, qui distribue le pain à chaque étudiant. La distribution n'avait pas lieu le mardi, car les cours étaient suspendus ce jour-là. Les professeurs étaient répartis en classes et à chaque classe correspondait une dotation en nature, comportant des provisions annuelles en blé, beurre et viande salée et un vêtement complet.

D - Les Habous

On ne saurait minimiser la part prise par certaines fondations propres à l'Islam, dans la matérialisation de l'Art Maghrébin.

Le « Habous » ou le « Waqf » a joué un rôle considérable dans la vie culturelle, artistique, sociale et économique de la communauté musulmane ; un bien Habous est, en général, un bien destiné à une œuvre durable

(1) A. Charnot, *La toxicologie au Maroc, 1945*, p. 58.

(2) Godard, *Description et histoire du Maroc, Tome I*, p. 92-93.

de bienfaisance ou d'intérêt public. Il est retiré de la propriété privée au profit de la nation ; c'est un « waqf » public. Le Habous privé tend surtout à immobiliser un bien familial, en vue de le mettre à l'abri des usurpations ou des cessions, par prodigalité ou maladresse. Dans un cas comme dans l'autre, c'est un bien inaliénable, imprescriptible, insaisissable. Sa vente n'est admise que pour une cause reconnue d'utilité publique par les autorités qualifiées. Le consentement du Souverain est indispensable. Les administrateurs, nommés par Sa Majesté en sa qualité de Chef Suprême de la communauté, doivent gérer le Habous avec le double souci d'assurer sa pérennité et de le faire fructifier, au mieux des intérêts de la nation, en en faisant une fondation vivante dont les économies constitueront constamment des fonds de réserve, pour l'acquisition d'autres biens rentables. La jurisprudence est quasi uniforme dans tous les pays d'Islam et le législateur n'intervient que pour relancer l'idée originelle et l'adapter aux nouvelles contingences de la vie moderne. C'est ainsi qu'une série de dahirs fut promulguée par les sultans Alaouites, tendant à donner à l'institution plus de souplesse et à lui imprimer une allure plus conforme aux exigences contemporaines. L'Etat s'est substitué au Waqf qui subvenait, jadis, à certaines dépenses d'utilité générale (magistrature, enseignement religieux, bourses universitaires, hygiène, asiles, entretien des aqueducs, des rues, des remparts, des égouts, des latrines et fontaines publiques).

Les ministères de la justice, de la santé, de l'Education Nationale, des Travaux Publics et les Services Municipaux ont pris en charge les diverses dépenses qui relèvent normalement de leur compétence. Le ministère des Habous continue néanmoins à y participer activement.

Les Habous au Maroc se proposaient déjà la réalisation de cet idéal depuis les Almohades sous lesquels « l'institution atteint son apogée, à l'époque de la plus grande splendeur de l'Islam au Moghreb ». (Massignon) : l'initiative privée s'ingéniait, alors, à emprunter diverses modalités pour subvenir, de façon efficace et permanente, aux besoins variés des couches sociales plus ou moins miséreuses. Des fondations s'érigeaient, sous différentes étiquettes, avec un seul et même but : assurer le bien-être général. Entre autres, des pavillons meublés étaient mis gratuitement à la disposition des jeunes mariés indigents, pour célébrer les cérémonies, y passer la lune de miel et épargner ainsi aux jeunes ménages nécessiteux les frais occasionnés par un événement aussi important dans la vie. D'autres fonds étaient consacrés à la constitution des trousseaux pour les futurs mariés. Des caisses de crédit prêtaient sans intérêt. Les artisans et les commerçants à court d'argent, en bénéficiaient. Seuls les insolvable étaient astreints à fournir une caution. Des asiles spéciaux dits « maristânes » hébergeaient les malades et les aliénés auxquels la nourriture était également assurée. D'autres fondations, au profit des aveugles, n'ont cessé d'augmenter jusqu'à ces dernières années. Il est curieux de constater que des œuvres charitables se souciaient aussi des animaux ; « Kodiat el Barâtil » (colline des moineaux) à Fès, était le lieu de ralliement d'essaims compacts d'oiseaux qui venaient s'approvisionner en grains, éparpillés à cet effet, au temps de la sécheresse.

Le Mérinide Abou Hassan affecta aux pauvres des lieux Saints (Mekke, Medine, Jerusalem, etc...) des biens dont la valeur s'élevait à la somme

(importante pour l'époque) de 16.500 dinars-or. Moulay Smail immobilisa, à leur profit, les revenus des vastes oliveraies de Hamria à Meknès (on en comptait 100.000 arbres), transformées aujourd'hui en biens immeubles destinés au même but. Ces Waqfs, très significatifs « permettent, affirme Massignon, de perpétuer la communauté dans le temps et l'espace » ; de même, « ils renforcent la structure géographique dynamique de l'Islam ». Ces édifices du culte dont un grand nombre constitue de véritables œuvres d'art, ont toujours été l'objet d'une attention particulière. Des crédits, sans cesse croissants, étaient affectés à leur entretien ou à leur restauration. De nouvelles mosquées s'érigeaient çà et là, revivifiant l'art andalou, dans sa splendeur pittoresque. Des chefs-d'œuvre dignes des glorieuses époques assuraient ainsi la pérennité de l'Art hispano-mauresque.



CHAPITRE V

Structure et décor d'une ville marocaine

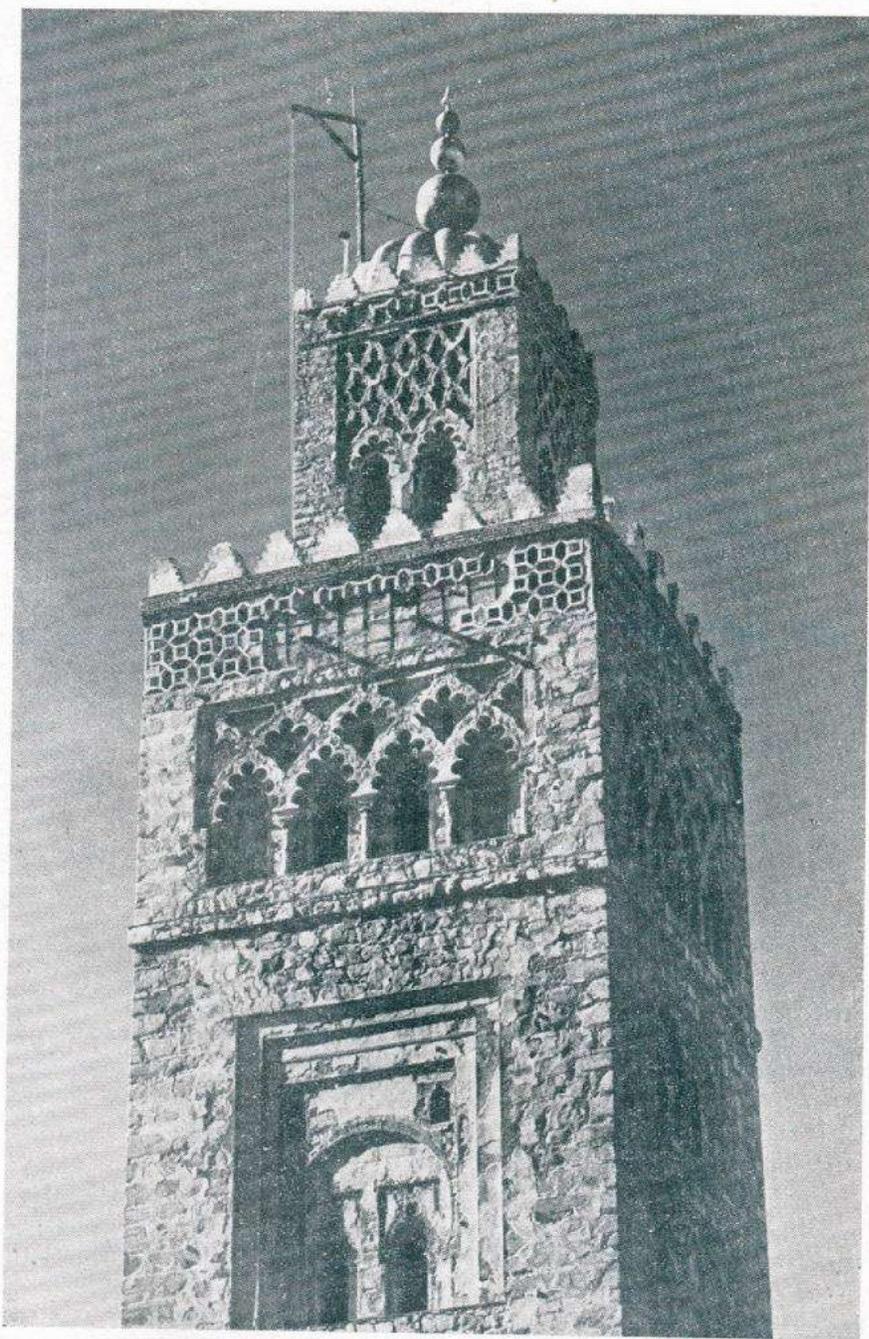
Marrakech et son forum

A Marrakech, Jamaâ El Fna est, depuis quelque cent ans, une place publique où aboutissent les accès verdoyants de la Ménara et de l'Atlas, ainsi que les ruelles tortueuses de la Médina. La Koutoubia, majestueuse et imposante, surplombe ce large forum où les charlatans captivaient une foule oisive par leurs exploits et les aventures chevaleresques de leurs héros. Parfois, les têtes « camphrées » de dissidents décapités donnaient une note discordante à ce centre ensorcelant par la beauté de son cadre et l'attrait irrésistible de son naturel décor. Certes, par suite des exodes d'une campagne déshéritée, la ville se surpeupla et les tentes, échoppes, logis, vinrent encombrer le paisible carrefour devenu bientôt une sorte de souk permanent, aux recoins rebutants, d'où s'élevait l'assourdissante et anonyme clameur des charmeurs de serpents, des vendeurs d'amulettes et de babioles, des brocanteurs et des gogotiers.

André Chevrillon de l'Académie française, qui fit paraître en 1913 la 10^{ème} édition, pleine de poésie, de son ouvrage « Marrakech dans les palmes », n'a pas manqué de constater, avec amertume, que si on y découvre (c'est-à-dire à Jamaâ El Fna) toute la ville dans sa double ceinture de feuillage et de lointaine montagne, « aujourd'hui, ce n'est pas ce paysage qui prend d'abord les yeux » ; « dans l'immense place du Trépas... une multitude l'emplit de son pointillement... etc. Les seuls éléments qui règnent, attirant les yeux, exaltant l'esprit » et constituant les véritables mobiles d'attraction de cette ville presque saharienne, sont « ses monuments et son cadre incomparable, un ensemble dont la puissance de séduction rayonne bien au-delà du Maroc ».

En 1922, L. d'Anfferville de la Salle, qui s'extasia devant les splendeurs de l'art et l'innocente et simple beauté de la nature, ne put néanmoins réprimer son dégoût pour cette place au nom sinistre, devenue « une steppe irrégulière » où « se dresse un véritable campement de tentes sordides » et où « se rassemble une foule grouillante et disparate de désœuvrés ».

Nancy Georges qui a vécu près d'une décade à Marrakech, édita également en 1922, un ouvrage intitulé « Maroc le Rouge » où il exalta les traits pittoresques de cette ville qui l'a pris à son « charme nombreux » dont l'analyse lui apparaît suffisante à occuper longuement la pensée.



Lanternon du minaret de la Koutoubia à Marrakech : fenêtres à arcatures et sommet terminé par 3 boules de cuivre doré. (Epoque almohade, 12^{me} siècle.)

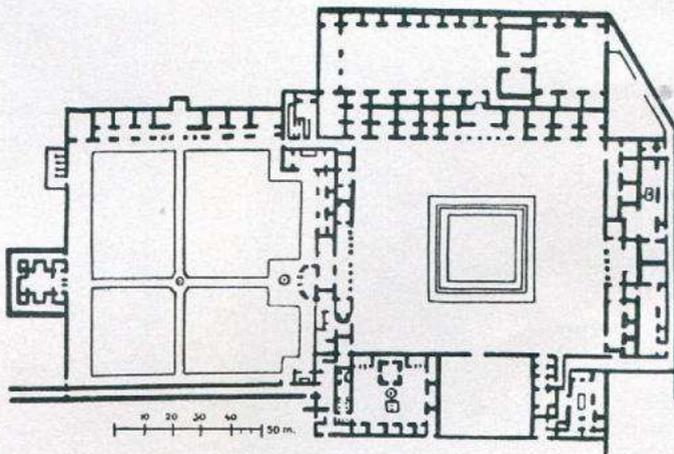
(O.M.T.)

Là, le touriste est attiré plutôt par les ruines d'El Badi, « merveille des merveilles », tant célébrée par les poètes et les épigraphistes, objet d'admiration de tous les voyageurs d'Europe ; « par les jardins de la Ménara », « le lieu le plus plaisant de toute la Barbarie » ; par les tombeaux Saâdiens où s'inscrit « toute la richesse exquise de l'art musulman »

Nos villes, par leurs chefs-d'œuvre grandioses, leurs monuments admirables, le coloris sans égal de leur décor, avaient toujours concurrencé les grandes cités de l'Orient arabe. Déjà au XII^{ème} siècle après J.C., Ibn Saïd écrit dans son « Moghrib » : « on ne peut nier que Marrakech soit le Bagdad de l'Ouest, la plus grande cité de la région, celle où abondent le plus de monuments publics, d'édifices splendides, de palais et de jardins. Il est également certain que cette capitale du Maghreb ne fut jamais aussi florissante que sous le règne des Moûminides qui firent venir maints artistes et artisans de toutes les parties de leur domaine andalou (1).

Palais et Riad

Œuvre saâdienne, le Bâdi est situé dans l'enceinte de la Qaçba saadienne de Marrakech, dont les murs le bordent au Nord. Le centre des bâtiments est constitué par une grande cour, de forme rectangulaire (135 m. sur 110 m.), où se creuse un long bassin (90 m. 4 sur 21 m. 7), entre deux



Dar el Makhzen
de Meknès

parterres richement plantés aux extrémités desquels se trouvent d'autres bassins plus petits dont la marqueterie céramique est très visible. Une grande vasque émerge de l'eau dans chaque bassin. De grands pavillons s'élevaient dans ce vaste espace avec de magnifiques coupoles. (2)

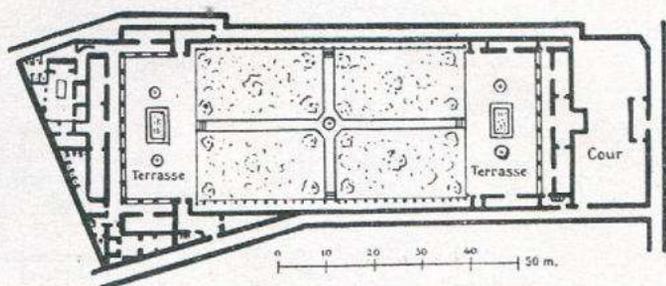
(1) Maqqari, trad. Gayangos, t. I, p. 120.

(2) *Architecture musulmane*, p. 396.



MARRAKECH : le pavillon qui s'é-
lève au bord du bassin de la
Ménara au milieu d'un beau jar-
din d'oliviers, date du 19me siè-
cle. - (O.M.T.)

Le même charme plane dans les autres villes. Le palais du Sultan Alaouite Moulay Ismaïl à Meknès, fut une série de « qçour », comportant chacun un ensemble de bâtiments ; au sud-ouest, des jardins enclos de



Palais de Batha - Fès XIXe s.

murs fortifiés, aboutissant, du côté Est à des pavillons constituant la demeure particulière du Sultan. Cette partie du Grand Palais — le Dar Kébira — communique par un passage à ciel ouvert, aménagé entre deux hautes murailles. Parmi ces monuments, le palais dit « El Mansouri » est le plus grandiose, avec ses vingt pavillons dont les belvédères donnaient sur la ville et ses jardins arrosés par un grand bassin où l'on se promenait en barque. De vastes magasins voûtés constituaient des entrepôts de munitions et de harnachements de cavalerie. Les écuries, consistant en deux galeries parallèles d'une longueur de près de trois kilomètres, abritaient une douzaine de milliers de chevaux. Ces écuries étaient pour Busnot (1) « la plus belle chose du palais » ; le Sultan y possédait une ménagerie. D'autres palais avec leur mosquée, leurs latrines, leurs bains firent de cet ensemble une véritable ville où l'Anglais John Windus admira la profusion des mosaïques, la perspective des bâtiments, « belle, magnifique, et simple », les dépôts d'armes, les koubbas, les demeures princières et les ateliers. (2)

Aujourd'hui, on voit encore les ruines imposantes d'un vaste magasin voûté qui s'identifierait avec les écuries de Moulay Ismaïl. Dix-huit travées d'arcs semblables bordent 23 nefs, couvertes en berceau. Cette salle devait dépasser une douzaine de mètres de hauteur (3). La fin du XIXème siècle est marquée par quelques palais parmi lesquels figurent la Bahia et Dar Ba Ahmâd de Marrakech, où l'art sobre s'allie à la richesse décorative profuse.

Les villas qui s'essaient dans les plaines, sur les pentes et au bas des vallées avoisinant les cités musulmanes présentent les dispositions habituelles des maisons citadines. Seules les proportions changent. Les cours sont plus vastes et les abords constituent des parcs où un grand

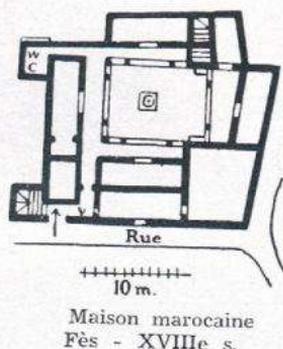
(1) Auteur de l'histoire du règne de Moulay Ismaïl.

(2) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 504.

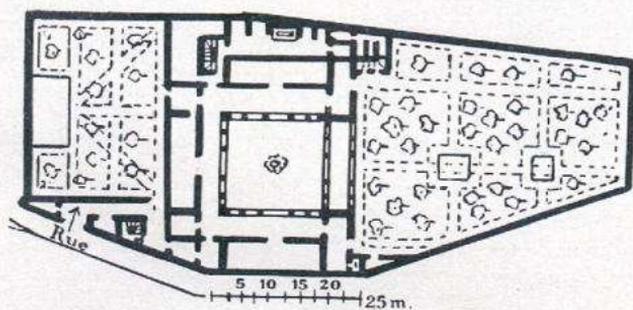
(3) *Architecture musulmane d'Occident*, p. 396.

bassin approvisionne la demeure en eau potable et assure l'irrigation des parterres. Les salles de réception sont séparées des logements privés et les chambres qui s'éclairent sur la cour, s'ouvrent aussi sur le paysage environnant par des baies, fenêtres, miradors et balcons. Ce genre de villas dont le type le plus parfait est le Généralife de Grenade (1) est connu, au Maroc, sous le nom de Riad dont le Dar El Beïda de Marrakech ainsi que le Dar Batha de Fès sont d'illustres prototypes.

Quant aux maisons privées, leur plan méridien, devenu classique, s'est figé dans les villes. Quelques demeures ont été signalées particulièrement à Fès comme datant du XIII^{ème}-XIV^{ème} siècle. Le type, qui semble se rattacher à la tradition hellénistique, est invariablement celui de la maison à cour centrale encadrée par les galeries sur lesquelles s'ouvrent des chambres (2). Une dar (maison) présente souvent, dans le vestibule, après la loge du portier, un escalier conduisant à l'étage les visiteurs de marque ; ceux-ci, sans déranger la maisonnée, sont reçus dans un salon faisant face au grand jardin ; cette salle, longue de 8 mètres sur 16, est couverte d'un somptueux plafond peint ; dans l'angle Nord-Est, se trouvent un petit bain maure dont la chaufferie est près des cuisines et un deuxième jardin pour les enfants et les femmes (3).



Maison marocaine
Fès - XVIII^e s.



Maison marocaine moderne (Fès)

Enceintes

Les murailles arabes (dont la hauteur varie entre 6 et 10 m. et l'épaisseur atteint 2 m.) sont construites en pisé reposant sur des moellons et des briques. Chez les Almohades, le blocage est paré extérieurement

(1) *Pour comprendre l'art musulman*, p. 248.

(2) *L'art de l'Islam*, p. 141.

(3) *Pour comprendre l'art musulman*, p. 239.

de pierre appareillée. Les murailles se terminent par un promenoir protégé par « un parquet crénelé formant dentelure » ; les merlons abritaient les défenseurs qui surveillaient l'ennemi, à travers les créneaux. Chaque enceinte est flanquée de bastions et de crémaillères (Qasba des Oudaïas de Rabat) qui se succèdent, en une chaîne où les accidents topographiques constituent autant de réduits défensifs. Les portes percées dans cette longue chaîne fortifiée offrent généralement une seule issue souvent coudée. Une partie des remparts de Fès, bâtis par Dounas, a été démolie par les Almoravides ; en construisant cette enceinte autour des faubourgs de la capitale Idrisside, le prince Zenete, sous le règne duquel (452/1060) Fès ne forma plus qu'une seule ville, avait fait placer des arcatures, avec des grillages en madriers de cèdre d'un travail soigné, pour le passage de l'eau de l'oued Fès (1). Parmi les portes artistiques édifiées par les diverses dynasties régnantes figurent la porte almohade des Oudaïas (Rabat) la porte mérinide de Chella et la porte de Mansour El'Elej (Meknès). Bab El Oudaïa symbolise une époque à la fois « robuste et austère ». Ses arcs concentriques, successivement lisses, lobés, taillés dans la pierre, s'allient à merveille à l'épigraphie coufique des encadrements et aux sobres arabesques florales des écoinçons. Une large frise également sculptée, couronne le tout. Cantonnée de deux bastions octogonaux, la porte principale de Chella n'a qu'un « coude sous tambour carré couvert d'une voûte d'arête. Un renforcement, à gauche, recevait la garde et communiquait par un escalier avec l'étage. Bordé à l'extérieur d'une frise de merlons, à l'intérieur, de parapets : c'était aussi le point d'accès vers les promenoirs » (2). A cette porte de la ville almohade de Rabat, sur l'emplacement d'une cité romaine, les Mérinides édifièrent Chella, qui participait aux bénéfices spirituels de Rabat, considérée comme camp de guerre sainte (3) et qui devint une nécropole des princes du Maghreb. L'enceinte renfermait de somptueux tombeaux et des oratoires. Un bâtiment, récemment fouillé, présente, à l'entour d'une longue cour pourvue d'un bassin, des cellules et une salle de prières. C'était probablement là une zaouïa (4).

Bab Mansour El Elej, commencée par Moulay Ismaïl et terminée par ses fils, est la construction « la plus imposante de Meknès ». La gigantesque baie, en fer à cheval légèrement brisé, est flanquée de deux bastions élevés sur arcades. De chaque côté, se dresse une haute colonne portant des trumeaux prismatiques. « Le motif dominant est un entrelacs curviligne qui s'enlève en relief sur le fond plat de mosaïque vernissée vert doré. Une large et belle inscription, en caractères cursifs noirs, surmontée d'une ligne de merlons, court le long de la frise supérieure. Les proportions sont lourdes, les surfaces sont méplates, mais l'ensemble est majestueux (5).

(1) *Zahrat El ás*, p. 75.

(2) *Pour comprendre l'art musulman*, p. 230 et suiv.

(3) Depuis le III^{ème} siècle hégirien, d'après Ibn Hawqual.

(4) *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 505.

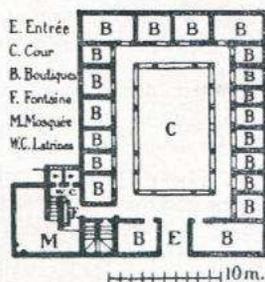
(5) *Pour comprendre l'art musulman*.

Hospices et fondouks

Les malades incurables, les vieillards, les aliénés et les aveugles ont toujours été l'objet d'une bienveillante attention dans la société musulmane qui instituait des fonds habous pour venir à leur aide.

Des villages spéciaux dit Hara étaient réservés aux lépreux ; chacun « se compose d'une dizaine de nouala, entourées d'un mur en pierres sèches ; il ne doit pas y avoir là, plus d'une quarantaine de personnes... » ; à Marrakech, les lépreux sont voilés et portent un chapeau à larges bords nommé Tarazâ... ; il y avait un hara à Mazagan (1). Derrière des remparts de Fès et depuis Idriss II, habitaient les malades afin que leurs odeurs soient emportées par les vents de l'Ouest qui dominent Fès (sans passer sur la ville) et parce que ces malades ne se servent de l'eau qu'après sa sortie de la ville et qu'il n'y avait là aucun danger pour Fès (2).

Comme les Mamelouks d'Égypte, les Nasrides de Grenade et les Hafcides de Tunis, les Mérinides avaient commencé à édifier, dans les villes, des maristâns pour les malades et aliénés. Le maristân de Sidi Ben Acher à Salé, ceux de Sidi Bel Abbâs à Marrakech, et de Sidi Fredj à Fès, en sont les types classiques. Les deux premiers entourent la coupole d'un saint. Dans le troisième, un atrium au milieu duquel s'élève un bassin d'eau, est entouré d'une galerie desservant des cabanons d'hommes, des lieux d'aisance, des cuisines, un oratoire. Un étage répétant ces mêmes dispositions est réservé aux femmes. La structure de ces établissements se rapproche de celle des fondouks. En effet, à l'instar des médersas et des maisons privées, les fondouks, sorte d'hôtelleries et bazars, comportent des portiques encadrant un patio ou cour centrale et sur lesquels s'ouvrent des chambres. Il s'agit là aussi de demeures pour les négociants qui y entreposaient leurs marchandises. Parfois, les chambres du rez-de-chaussée sont des magasins de vente et les premier et deuxième étages sont réservés à l'habitation. Un grand portail permet le passage des bêtes de somme. Ces fondouks pullulent dans les grandes villes, comme Marrakech, Fès (Fondouk El-Tattawnîyn, c'est-à-dire des gens de Tetouan) ou Rabat (Fondouk Ben Icha). En 1955, les Habous avaient construit à la cité Ibn Debbab, à Fès, un fondouk à étage qu'on a dû réserver à l'habitation des étudiants tant il était confortable et d'une belle conception architecturale.



Plan d'un fondouk
Entrepôt Ne'jarine
Fès : XVIIIe s.

(1) Doutté, *Marrakech*, fascicule 1er, p. 241.

(2) *Zahrat Al-ûs*, p. 52.

Ouvrages hydrauliques

L'eau, captée dans les sources ou nappes souterraines, est dirigée dans des tunnels comme les foggaras sahariennes dont les Almoravides s'inspirèrent pour établir des khattarâts dans leur capitale. Sous les Almohades, l'influence andalouse se manifestait déjà dans les conduites de maçonnerie ou les aqueducs (1) escaladant les vallonnements et les oueds. Amenées dans de vastes réservoirs, les eaux sont distribuées par des canalisations plus petites. Parmi ces réservoirs, on peut citer le grand bassin de la Ménara.

Des citernes sont aménagées aussi bien dans les pays pauvres en eau que dans les grandes maisons citadines (Rabat) et les mosquées, pour recueillir les eaux de pluie. De même, les puits abondent en rase campagne comme dans les villes, partout où les sources et les pluies sont insuffisantes.

Les fontaines sont parfois des chefs-d'œuvres d'art. A Marrakech, la fontaine dite « Ichreb Ouchôf » (2) en est le prototype. Dans la fontaine mérinide de Rabat (3), on remarque trois arcs brisés portant sur deux piliers cylindriques et couronnés par une frise à arcature s'ouvrant sur une galerie dont un bassin tient tout le fond (4).

C'est là le décor classique des Médinas marocaines, autour desquelles viennent se greffer des villes nouvelles très modernes.



(1) H. Terrasse fit remarquer « qu'en dehors de Fès et de Damas, bien peu de villes musulmanes ont pu se passer d'aqueducs... » Les travaux hydrauliques comptent même parmi les grandes œuvres des dynasties musulmanes (*Histoire du Maroc*, tome I, p. 119).

(2) C'est-à-dire « bois et vois ».

(3) Située en face de la grande mosquée, elle a été désaffectée durant 1958.

(4) *L'architecture musulmane d'Occident*, p. 326.

CHAPITRE VI

Les Arts industriels

L'Occident doit aux arabes et non aux Grecs les premières données de son industrie moderne. Dans les pays musulmans tels l'Égypte, la Syrie, l'Irak, l'Andalousie et le Moghreb, la technique médiévale arabe a influé profondément sur les méthodes scientifiques issues de l'expérience.

E. Kühnel (1) présente les tessons de Madinat Az-Zahra, comme deux types dont l'un est oriental : poterie de Samarra, datant de la fin du IX^{ème} siècle au plus tard, l'autre est de la poterie de luxe locale, de la fin du X^{ème} siècle et dont la fabrication se poursuivra à Qal'a des Beni Hammad. M. Kühnel cherche à Séville l'origine des carreaux de faïence espagnols et indique que la poterie à lustre métallique de Malaga connue, du XIII^{ème} au XV^{ème} siècle, un succès qui dépassait largement l'Espagne. Ce fut là, pendant longtemps, le seul endroit d'Espagne — selon l'auteur — où l'on fabriquait ce genre de céramique. Mais d'après El-Idrissi, on en fabriquait dès le XII^{ème} siècle à Calatayud, à Valence, on ne commença à fabriquer de la poterie lustrée qu'au XIV^{ème} siècle, en imitant d'abord des modèles de Malaga. Le commerce de la céramique s'étendit jusqu'en Orient. L'auteur note qu'après la reconquête, les maîtres potiers continuèrent jusqu'à une époque tardive à porter des noms musulmans.

Quand l'Andalou Abbas Ben Firnas qui, le premier, imagina la possibilité, pour l'homme, de se mouvoir dans l'air grâce à un appareil qu'il essaya lui-même de mettre au point — découvrit un procédé nouveau de fabrication du verre à partir de la pierre, toute une industrie prit alors naissance. Ancêtre de celle de Venise, cette verrerie inondait le monde d'une production variée : flacons, coupes, fins bibelots, ustensiles chimiques, cornues et tubes. Déjà les ateliers soufflaient le verre, le moulaient et le taillaient, à l'instar de l'industrie moderne. Partout, dans le monde arabe, s'érigèrent des verreries, jusqu'à Fès qui en comptait à elle seule, près d'une douzaine sous les Almohades. Alep, spécialiste dans les vases, devint bientôt le centre mondial de production verrière. Damas acquit une réputation universelle pour ses dorures, d'un art parfait, l'Égypte, pour la pureté de son verre. On finit par produire du verre à vitre, des lampes et un fin cristal de roche qui n'a rien à envier à celui fabriqué avant la guerre en Prusse et en Tchécoslovaquie. Dans toutes les capitales arabes du monde médiéval, on pouvait déjà admirer, dans les somptueuses villas,

(1) Jahrbuch der asiatischen Kunst, Leipzig, 1925, II p. et 12 fig.



Atelier de tapis de Rabat (O.M.T)

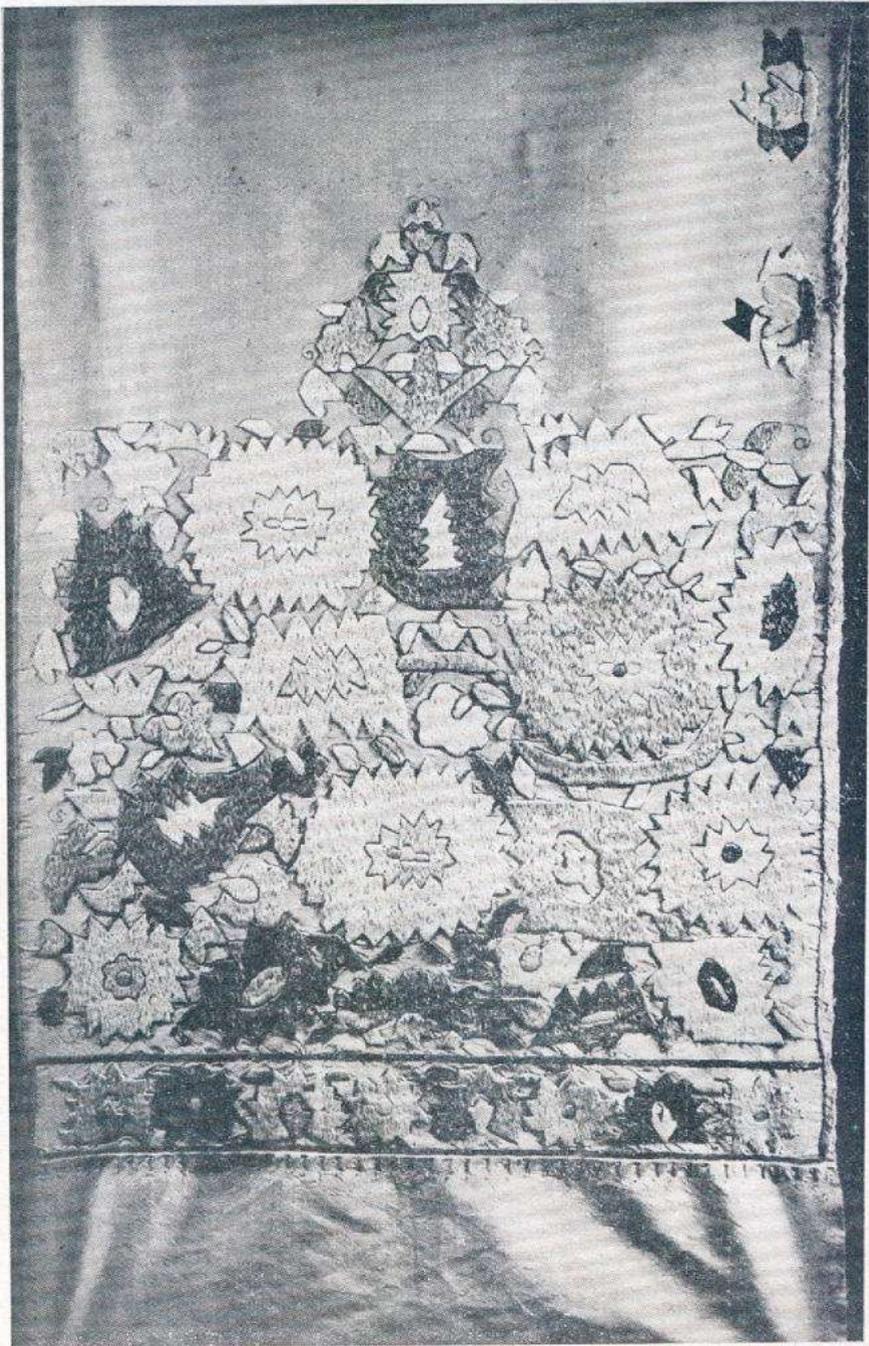
les reflets des purs vitraux, et les jeux de lumière avec les carreaux multicolores. L'industrie de la céramique produisait aussi les articles les plus fins.

Ce sont les arabes qui « ont créé », dit Gautier (1), le livre de papier qui a détrôné le parchemin des Assyriens, le papyrus des Egyptiens et les feuilles de palmier des Hindous. Casiri décela (2) à l'Escorial un manuscrit en « papier fabriqué avec du coton et datant du XI^{ème} siècle ». Près de 400 moulins à papier tournaient à Fez ; le papier dit cepti (de Ceuta) était très réputé ; de même celui de Jativa qui alimentait l'Europe Occidentale, comme les manufactures de Bagdad approvisionnaient, d'après Gautier, l'Europe orientale, dès la fin du IX^{ème} siècle.

C'est l'Egypte musulmane qui introduisit en Europe, d'après Grenard, l'imprimerie en caractères mobiles.

(1) *Mœurs et Coutumes des Musulmans*, p. 250.

(2) Cette découverte faite par Casiri à la bibliothèque de l'Escorial remonte à l'an 1669 ; ce papier antérieur à tous ceux existant dans les bibliothèques d'Europe, prouve que les Arabes furent les premiers à remplacer le parchemin par le papier (Civilisation des Arabes, p. 519).



Broderie au point de Tétouan,
exécutée en fil de soie de cou-
leurs vives, au fond de soierie.



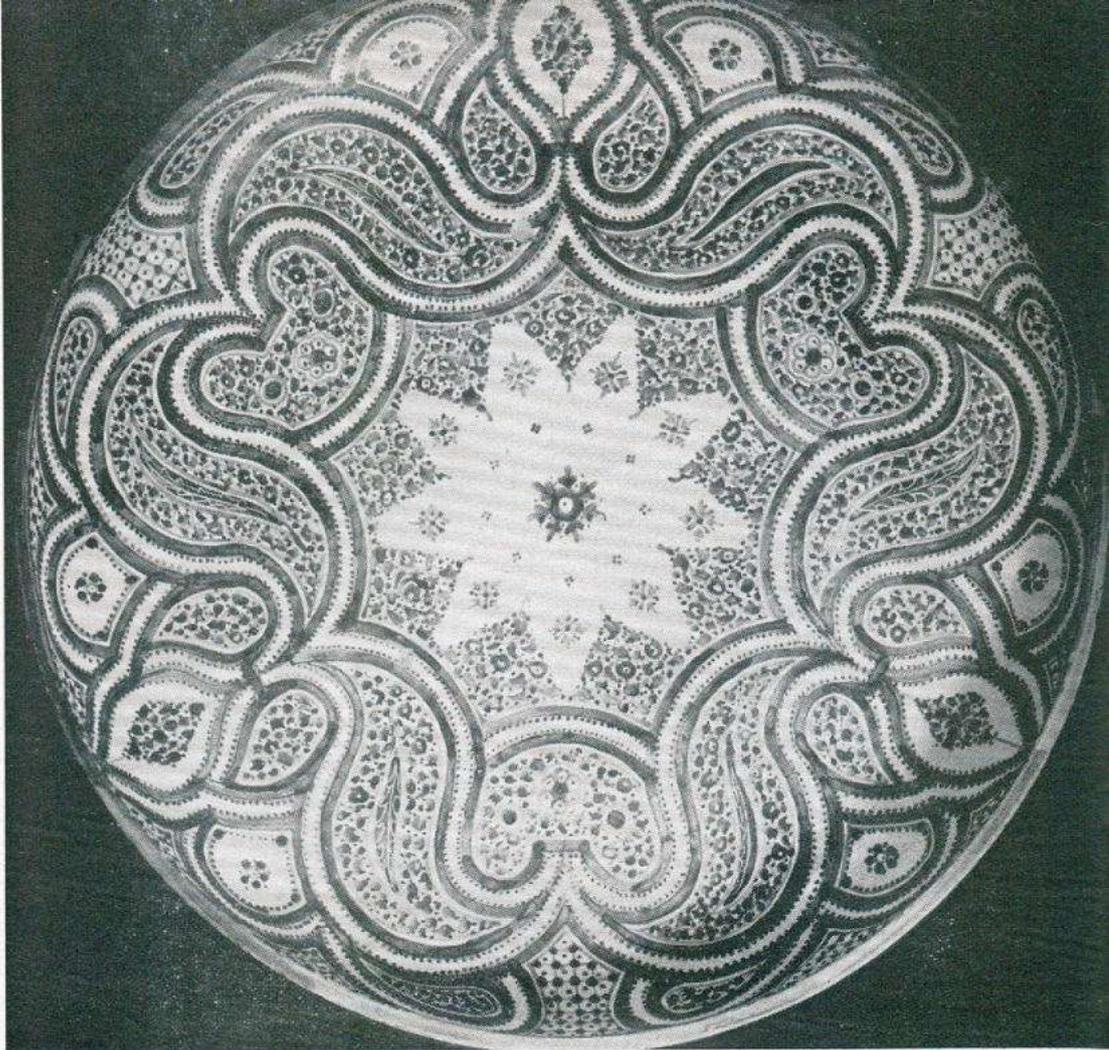
TAPIS R'BATI

Pour l'industrie du bois, Damas demeura célèbre tout un millénaire, par ses boiseries incrustées d'ivoire, recherchées dans le monde entier (d'où l'appellation de l'art de damasquiner).

Les progrès de la métallurgie furent longtemps entravés par le manque de houille. Mais cette pénurie n'empêcha guère les pays arabes de développer



Atelier de tissage à Zaïane, - (Moyen-Atlas)



Plat de céramique bleue (technique des poteries de Fès).

une industrie métallurgique, grâce à l'acier de Samarcand et de Damas, au plomb de l'Égypte fatimide, au cuivre et à l'argent exploités dans le monde arabe. Mossoul fabriquait les balances les plus exactes du monde. Damas (1), où fleurit l'industrie de l'horlogerie était pour le Moyen-Age ce qu'est aujourd'hui la Suisse. Le Khalife Haroun er-Rachid fit cadeau à Charlemagne, d'une horloge dont la précision mécanique émerveilla l'Europe. C'est le savant Aboulwafa qui, d'après Sedillot, inventa la pendule tapante bien avant Galilée.

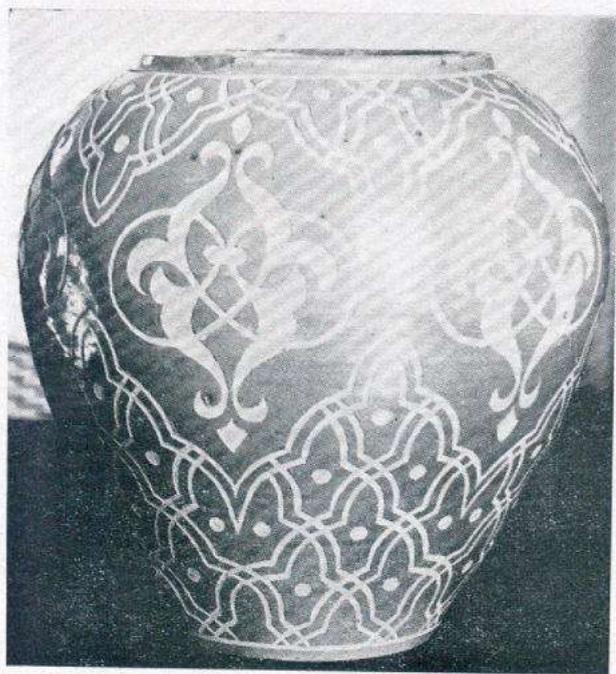
(1) Ibn Jobéir cite une horloge qu'il aurait vue en Syrie, sous forme de chambre circulaire percée d'ouvertures en cuivre qui ouvrent de petites portes dont le nombre correspond à celui des heures du jour et qui sont réglées avec un art de géométrie. (*Voyages*, par G. Demombynes, p. 311).



Poterie de Fès en céramique de couleur

L'industrie chimique, créée d'après Gautier par les Arabes, fabriquait une gamme de produits pharmaceutiques. Un ouvrage d'Ibn Baïtâr analyse les recettes de 2.000 médicaments dont le rhubarbe, le tamarin, le kermès, le camphre, et des préparations comme les sirops, les ju'eps, les loocks, les emplâtres, les pommades, les onguents, l'eau distillée, etc... Si l'industrie chimique du XVIIIème siècle a pu bouleverser la production moderne, c'était grâce à la découverte par les Arabes de certains corps, complètement ignorés des Grecs, tels la potasse, le nitrate d'argent, l'alcool, l'acide sulfurique, l'acide nitrique, le sel ammoniac, le sublimé corrosif et la préparation du mercure. Un grand nombre de termes employés en chimie, sont d'origine arabe comme l'alcali, l'alambic, l'elixir. Les procédés fondamentaux de la chimie, comme la distillation, furent l'œuvre des Arabes, qui étaient également les premiers à employer les méthodes de sublimation, de cristallisation, de solution, de coagulation, de coupellation pour extraire ou combiner des substances. « Les progrès que les musulmans surent réaliser dans la chimie industrielle sont attestés — dit l'auteur des Visages de l'Islam — par l'extrême habileté de leurs artisans dans l'art de la teinture, dans la préparation des cuirs, dans la trempe de l'acier, etc... »

Ce sont également les Arabes qui inventèrent, pour la teinture du coton, de la soie, de la laine, de la porcelaine et du verre, des colorants dont les siècles n'ont pu altérer la fraîcheur. L'Europe doit à Razes la préparation de l'acide sulfurique. L'Andalou Jaber Ben Haiane est le père de la chimie. L'Egypte produisait, au Moyen-Age, les meilleures qualités de savon ; les savonneries foisonnaient en Andalousie, au Maghreb et en



Poterie
de Safi



RASPOUTINE : sculpté
par un peintre ma-
roccain sur de la
terre cuite.

Moulage
en plâtre



Sculpture sur bois
(un mokhazni ou
garçon de bureau)

Irak où « la soude alcali », douée de propriétés purificatrices, entrait déjà dans la composition du savon.

Dans les ateliers de textiles d'Égypte, on fabriquait des tissus de lin mélangé de fil d'or ou d'argent, des voiles « en caméléon » dont les reflets variaient avec les heures de la journée, des étoffes d'ameublement, des lingerie de luxe, des chemises brodées d'or. L'auteur de « l'Istibsâr » signale, au Maroc, un tissu fabriqué avec du mica.

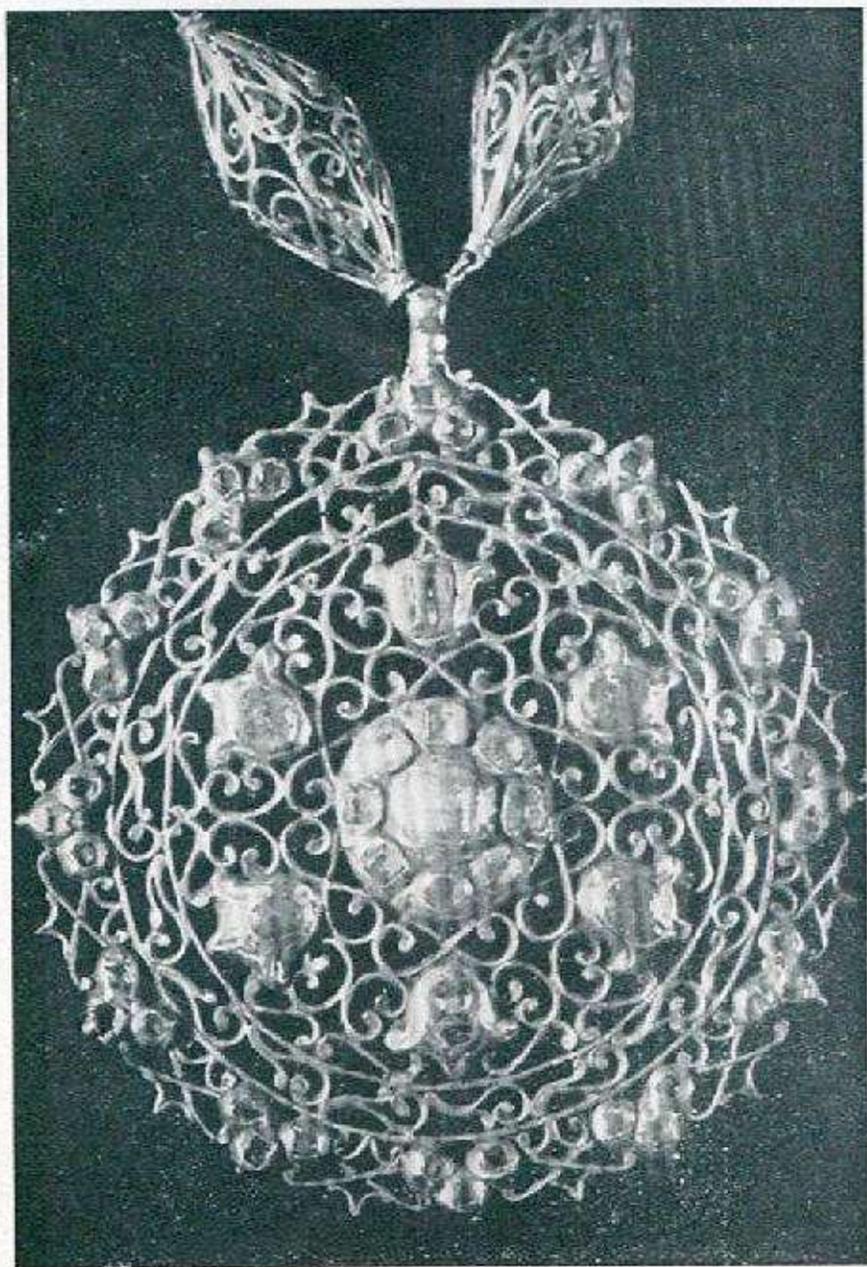
Les filatures de coton, de lin et de soie prospéraient. C'est par suite de l'introduction du ver-à-soie, en Espagne, par les Arabes, vers le VIII^{ème} siècle, que le tissage de la soie se propageait partout, empruntant des motifs dont « les carrés de l'actuel faubourg Saint-Honoré ne sont qu'une réplique industrielle ». C'est surtout grâce à la Syrie que l'art de tisser la soie atteignit son apogée. Certaines soieries les plus fines gardent encore des noms arabes tel la mousseline (de Mossoul) le damas, l'atlas. Après les croisades, l'importation des tissus d'Orient en France, atteignait des proportions telles que des mesures furent prises, pour en arrêter l'afflux. C'est l'Italie qui profita, la première, de la technique industrielle arabe qu'elle répandit, ensuite, dans toute l'Europe.

Les recettes de la poudre à canon se trouvaient consignées dans un vieux manuscrit remontant à la fin du XII^{ème} siècle, alors que ce n'est qu'au siège d'Algésiras en 1342 que des Anglais, servant dans l'armée espagnole, ont vu un canon pour la première fois (d'où le nom de Crécy).

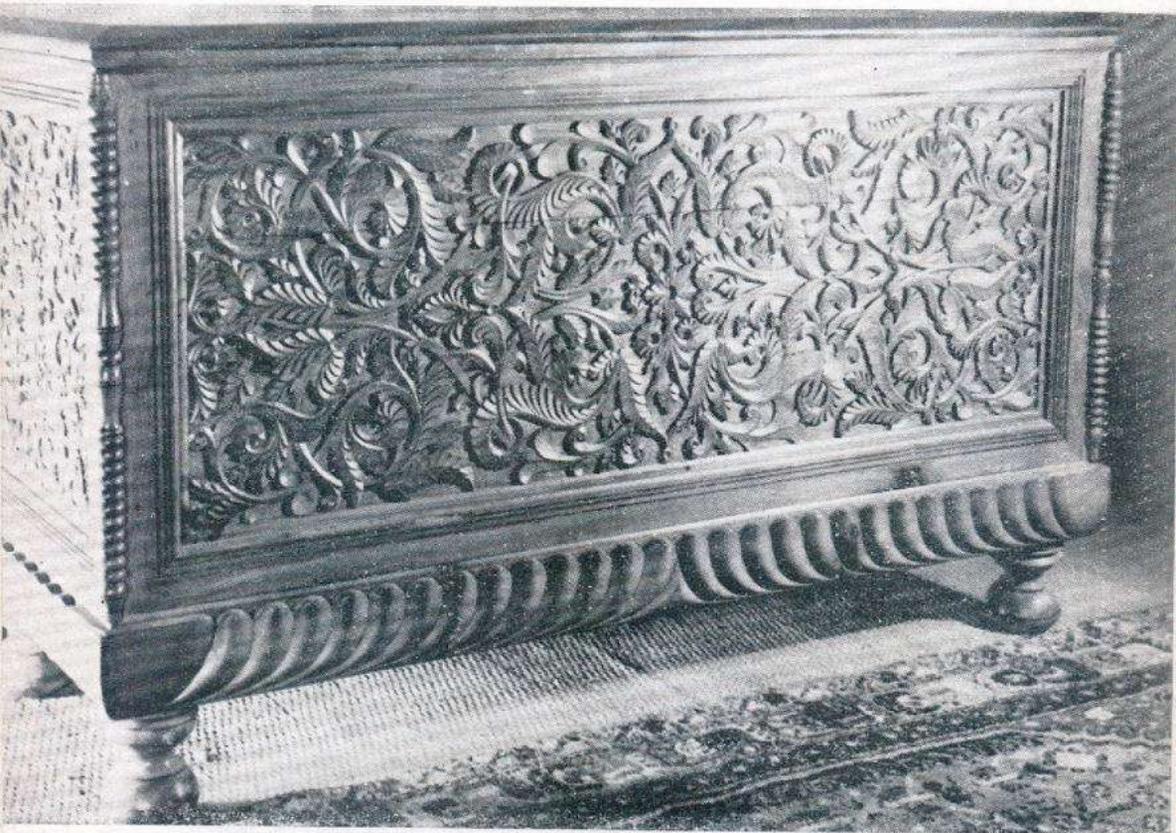
Parmi les inventions d'utilité industrielle dues aux Arabes, il faut particulièrement citer — ajoute G. Rivoire — celle de la poudre et la fabrication du papier de coton, de lin et de chiffon. L'invention de la poudre fut longtemps rattachée aux noms de Roger Bacon, d'Albert le Grand et de Berthold Schwartz. Les recherches de M. Reinaud et M. Favé ont permis de constater que les Arabes « ont su produire et utiliser la force projective qui résulte de la poudre ; en un mot, ils ont inventé les armes à feu ».

On a trouvé récemment dans des archives médiévales, d'après Gautier, l'analyse d'un procédé de fabrication de la glace ; c'est au XVI^{ème} siècle seulement que l'Europe en conçut l'idée.

La petite mécanique marqua, elle aussi, un essor particulier. La bibliothèque témourienne du Caire abrite bon nombre de manuscrits traitant de l'art mécanisé et contenant les schémas de divers outils, instruments, manivelles, horloges mis au point au Moyen-Age. Animé par quelques experts des arts figurés, un certain secteur industriel se spécialisait dans la fabrication de véritables « robots » munis de ressorts admirablement ajustés. Dans ses « Akhbar Misr », (Nouvelles d'Égypte), Ibn Maisar cite le cas de statues qui, dans les palais fatimides, ornaient les salons de thé et exécutaient, grâce à des boutons métalliques jalonnant l'itinéraire du Khalife, des mouvements de salut, à l'intention du souverain. Ibn Razzâz fait dans son ouvrage sur la « mécanique appliquée », la description d'un chef-d'œuvre fabriqué par lui et représentant le Roi et la Cour, dans une réunion de plaisir, à bord d'une barque : à mesure que l'eau s'y introduisait, par des passages spécialement aménagés, elle faisait jouer des ressorts,



Biou d'or citadin en forme de rosace employé en pendentif (or rehaussé de cabochons de rubis, d'émeraudes et d'opales. Technique de Fès. (O.M.T.)



Le grand coffre de bois de
cèdre de Rabat-Salé

imprimant au Roi, à ses gardes, aux rameurs, aux joueurs de flûte et aux danseuses, des mouvements appropriés donnant la saisissante impression d'une véritable orgie vivante. El Karafi cite aussi, dans son « Cherh El Mahsoul », l'exemple d'un lustre-horloge, perforé d'une douzaine d'orifices qui s'ouvraient automatiquement, dans les intervalles d'une heure, pour livrer passage à une statue ; à la dixième heure, un muezzin en miniature apparaît pour annoncer le moment de la prière (l'auteur parle même d'une émission de sons articulés, préalablement enregistrés dans l'appareil). El Moqqari, fit état de robots semblables à Tlemcen.

« Les connaissances des Arabes en mécanique, furent également fort étendues en Europe — constate l'auteur des *Visages de l'Islam* — Les instruments multiples et ingénieux que les savants musulmans employaient dans leur recherche nous en donnent une idée ». On doit à Aboulcasis des instruments de chirurgie dont les dessins figurent dans ses livres.

Après l'ère du machinisme colossal, nous voyons notre monde contem-



Dans l'Anti-Atlas, les Israélites se sont spécialisés dans la fabrication de bijoux très caractéristiques de cette région.
(Ph. Editions, Art-Maroc, Rabat)

porain revenir à la petite industrie « robotique » et l'exposition internationale qui s'est tenue dans les dernières années à Londres et où la « machine-outil tend vers le robot », constitue le couronnement de cette évolution.

L'influence orientale, surtout mésopotamienne et persane, qui marque les arts industriels sous les Califes de Cordoue, se transmet à Marrakech puis à Fès, des Almoravides aux Mérinides. Au contact de l'Andalousie, durant plus de trois siècles, les dynasties marocaines régnantes surent développer, grâce à un mécénat fort coûteux, un courant d'échanges artistiques entre les deux rives de la Méditerranée. Les données de l'Art orientalo-andalou se syncretisent déjà sous les Almohades en Art hispano-mauresque.

Les arts industriels prirent alors une orientation dont la teinte et l'allure se raffinent de plus en plus, pour atteindre l'apogée sous les Mérinides. Le ton classique de ces arts s'abâtardit à partir des Wattasides pour s'ankyloser définitivement sous les Chérifs.

Si, sous les Almoravides puritains, l'évolution de l'Art est à peine amorcée au Maroc, par contre les Almohades favorisèrent l'industrie, encouragèrent les arts dont le rayonnement s'irradiait jusque dans les coins les plus reculés de la montagne. Ceuta était réputée par son industrie de papier (1). A Fès, tournaient, d'après l'auteur du Kirtâs, 400 meules qui fabriquaient le papier, à côté de douze fonderies de fer et de cuivre, onze verreries. Dans les statistiques fournies pour le règne d'Ennacer et El Montacer, par Al-Jaznai (2), on relève 3.094 tisserands, 180 ateliers de céramique, 47 savonneries, 86 tanneries, 116 teintureries.

Pourtant Ibn Idhari fait état de l'austérité de l'Almohade Yacoub el Mansour qui interdit la confection d'étoffes brochées et le port de robes de soie doré. (3)

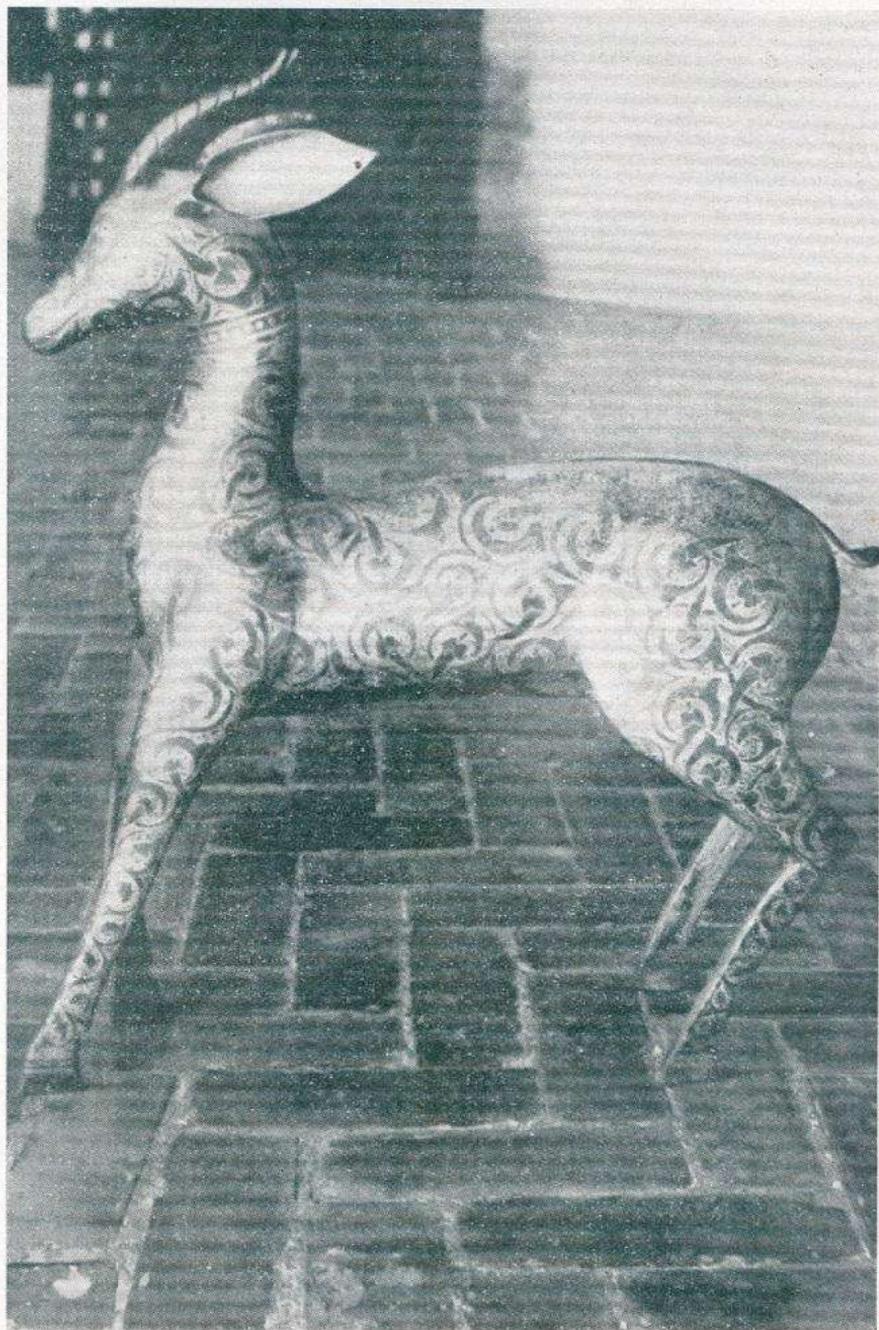
Le Maroc, riche en matières premières, connaîtra, au cours des siècles, un développement intense des arts industriels : l'argile, le marbre, la pierre, le bois, le bronze, le cuir y abondent.

La plantation du coton, connue au Maroc depuis l'Antiquité, se maintint au Moyen-Age et prit, en 1864, un développement considérable aux alentours de Mazagan. La production s'élevait, d'après le vice-consul français T. Gilbert, à 400 quintaux qu'une industrie mécanisée transformait sur

(1) Les Arabes avaient introduit à Ceuta la fabrication du papier, empruntée aux Tatars, ainsi que la culture du coton (*Description et histoire du Maroc*, par L. Godard, Paris, 1960, T. I., p. 61).

(2) *Zahrat el-âs* p. 81-82.

(3) *Al-Bayân*, éd. Tétouan, 1956, tome IV, p. 81 - Réf. aussi Ibn Khaldoun. *Pro-légomènes*, trad. Tome II, p. 67 et 72.



Gazelle de métal damasquiné à fil d'argent. (Artisanat de Meknès).

place. La qualité de ce coton était très appréciée en Europe et à New-Orléans : il s'agissait d'une variété « See-Island » aux longues soies américaines. (1)

Dans la plus grande partie de l'admirable prairie de Djebala, le lin et le chanvre (et un peu de coton) occupent des milliers d'hectares. « On n'apprendra pas sans étonnement — dit Moulieras en 1895 — que les indigènes savent tirer partie de ces plantes précieuses. On les traite à peu près comme en Europe ». (2)

Sous les Saadiens, en même temps que la sériciculture, de grandes plantations de cannes à sucre (3) se développèrent dans le Sud pour concurrencer — semble-t-il — les sucres andalous que certains grenadins essayaient d'implanter près de Fès où le mûrier florissait, permettant à ces mêmes andalous d'élever des vers-à-soie.

Pour accroître les échanges avec l'Europe, le Roi Zidan, fils du Mansour l'Aurique, envoya ses agents à l'étranger pour faire une large propagande en faveur des produits artisanaux et des minerais (plomb, fer, cuivre, soufre etc...). Mais le Roi saadien dut, en même temps, protéger l'industrie artisanale de la concurrence étrangère et interdire l'importation de certains tissus anglais.

Les artisans (4) évoluaient dans le cadre d'un régime corporatif fort libéral qui ne s'altèrera — reconnaît Pallez — qu'au contact de l'Occident. Le Makhzen respecta le principe de la liberté du commerce bien avant le dahir de 1917 sur l'organisation municipale (5).

C'est le mohtasseb, chef des corporations qui exerçait surveillance et juridiction sur tout ce qui concerne l'industrie.

Là, grâce à une discipline exemplaire et à une libre concurrence, la quantité des produits artisanaux n'entamait en rien leur qualité qui les faisait rechercher en Europe et partout dans le monde.

(1) *Bulletin économique et social du Maroc* num 51.

(2) *Le Maroc Inconnu*, t. II, p. 502.

(3) A Igli, grande ville du Souss, la canne à sucre abondait. Bekri note que le sucre se vendait alors deux mithqâls le quintal : « contre un quart de dirhem on en prenait dit-il, tant qu'on en voulait ». *Description de l'Afrique*, Abou Obeid el Bekri, éd. de Slane, Alger, 1911 p. 161.

Devant la carence des spécialistes européens pressentis pour traiter les cannes à sucre et raffiner les produits sucrés dans la manufacture d'Aguedal à Marrakech, le sultan Sidi Mohamed ben Abderrahmane fit venir à cet effet des techniciens égyptiens (*Al-Ithâf*, par Ibn Zaidane, T. III, p. 556).

« Moulay El Hassan, en 1878 a dépensé des sommes considérables pour installer une sucrerie où actuellement on tanne les cuirs. On a utilisé pour la cuisson des briques un magnifique four qui avait été établi pour fondre les minerais d'argent ». (Campou, *Un Empire qui croûle*, p. 63).

(4) Louis Massignon avait effectué en 1923-1924 une enquête sur les corporations d'artisans et des commerçants au Maroc. Cette enquête a porté sur Fès, Marrakech, Rabat, Salé, Meknès, Casablanca* et Taroudant. Les statistiques établissent que la population artisanale dans les villes équivaut, en principe, à la moitié de la population totale de la ville (Massignon, dans *Corporations musulmanes*, Paris 1925, p. 38).

(5) *Bulletin économique et social*, N^{os} 49 et 50.



UN SCULPTEUR SUR PLAÎRE

Dans le seul centre de Rabat-Salé, alors 3ème centre industriel du Maroc après Fès et Marrakech, on fabriqua en 1855 quelque 840 tapis dont le tiers a été exporté, 63.200 haïks, 460.800 mouchoirs avec du coton filé, des centaines de coupons de tissus. Dans les autres branches des Arts industriels, on comptait 150 ateliers de babouches, 40 tanneries, 10 teintureries traitant chaque année p.us de 11 tonnes de laine et 15 quintaux de soie, 30 poteries préparant 600.000 vases variés annuellement (1)

L'esthétique moghrébine se manifeste dans toute sa splendeur à Fès où un raffinement décoratif plein de vitalité marque toute une gamme de tissus allant des ceintures, babouches, foulards de femmes brochés d'or et d'argent, étoffes de parade, aux garnitures dorées des coussins et divans de cuir.

Partout au Maroc, la femme citadine brode en fils de soie, d'or et d'argent, des étoffes, des foulards, des mouchoirs, des rideaux, des nappes et tous les éléments classiques du trousseau auxquels elle s'ingénie à imprimer des allures et des teintes d'une fine élégance.

On retrouve les modèles d'Azemmour parmi les broderies espagnoles et italiennes du XVème siècle. Avec les broderies d'Azemmour, c'est la Renaissance que nous trouvons au Maroc. La broderie de Fès puise à un vieux répertoire : l'art syrien. Entre les motifs européens et les motifs marocains, la différence est peu sensible et ne repose que sur un déplacement de l'équilibre des figures. Des motifs de Salé empruntent la teinte persane ou syrienne. Tous ont été très connus de l'Occident. Les morisques ont apporté à Rabat le rinceau Renaissance, la broderie sur filet, la dentelle au fuseau. On relève la broderie alj et le point de Fès, importés par les femmes turques ou circassiennes introduites dans les harems fassis ; la broderie de Tétouan, acclimatée par des réfugiés algériens est d'origine balkanique (2).

L'influence étrangère est donc bien marquée, surtout en matière de tapisserie et de broderie.

Si le tapis at'assien berbère conserve ses thèmes et ses coloris sobres, celui des villes s'inspire de l'Art turc.

Le tapis marocain présente un décor géométrique, rigide, conformément aux tendances berbères, à composition orientale avec médaillon au centre, écoinçons dans les angles, cadre rectangulaire à bandes et listels nombreux, bandes transversales insérées entre le cadre et les extrémités du champ (3) ; le coloris est tantôt dominé par le rouge, tantôt par le bleu, le jaune et le rouge.

La passementerie avec ses cordonnets, ses torsades, ses tresses, ses galons, ses pompons, ses franges, ses boutons, ses paillettes, ses cannetilles etc... dut rehausser de ses riches et lourdes parures les costumes de gala

(1) *La Petite histoire de Rabat* - J. Caillé, p. 194-196

(2) *Hespéris*, T. XXI, 1935.

(3) *Pour comprendre l'art musulman*, p. 292.



« Kanoun », petit poêle à charbon de bois, en poterie de la région riffaine, en terre naturelle avec engobe blanche et décor ocre-rouge et sépia. - (O.M. T).

Elle trouve aussi et surtout son emploi dans le harnachement et dans une sorte de bijouterie de fils d'or, de perles, de paillettes et de soies composant des diadèmes, des aigrettes et des pectoraux (1).

Les maroquins et les cuirs filalis servent à la confection de nappes, divans, coussins, housses, selles, chaussures, sacoches, étuis, ceintures. « L'ornementation consiste en arabesques foisonnantes, uniquement tirées de la flore. Ce sont des enroulements feuillés, fleurés et fruités, symétriques dans les grandes compositions, et partant de palmettes et d'écailles » (Ricard). Le cuir sert aussi de ceinture aux haïtis, formés d'arcatures de velours. Ce sont ces haïtis qui avaient suscité au siècle dernier l'admiration de l'Ambassadeur français Charmes : « c'est — prétend-il — le seul produit de l'industrie marocaine qui m'ait paru mériter sa réputation ; en dehors de cela, le Maroc ne produit rien qui vaille quelque estime, pas même des tapis ; dans les haïtis seulement, il apparaît encore une faible étincelle du génie artistique d'un peuple dégénéré ». (2)

La sculpture sur ivoire qui est une des gloires de l'art du temps des califes et des « reyes de Taïfas », ne semble pas avoir continué de fleurir sous les dynasties berbères au Maroc ; mais la sculpture sur bois à très petite échelle, que les mêmes ateliers pouvaient pratiquer, devait produire des œuvres de premier ordre du XII^{ème} siècle et même plus tard. Les chaires à prêcher de la Karaouyène de Fès, de la Koutoubia et de la Qasba de Marrakech, œuvres probablement andalouses et dérivées de la chaire fameuse de Cordoue, comportent des entrelacs géométriques de baguettes enrichies de marqueteries, enchâssant des panneaux à décor végétal. Par leur élégance, par l'ingéniosité et la perfection technique, ces œuvres égalent ou même surpassent ce que l'art oriental du bois sculpté a produit de plus parfait. (3)

Dans la poterie, l'ornementation procède par moulurage, gravure, défonceur, ajourage, estampage et émaillage. Les types les plus réputés sont les jarres ovoïdes à anse, les pots et les bouteilles cylindriques, les plats creux, les jattes évasées, les coupes, les terrines, les lampes à huile et les écriitoires. Dans cet amalgame, l'Art hispano-mauresque se rehausse d'une teinte mésopotamienne ; les entrecroisements des lignes, les étoiles polygonales, les motifs floraux et architecturaux et les frises épigraphiques cursives et coufiques sont harmonieusement combinés. Les faïences (4) sont d'origine andalouse.

La reliure copie ses entrelacs et ses enroulements sur l'art du plâtre et du bois sculptés ; tandis que l'enluminure qui orchestre la calligraphie cursive ou coufique « arrête les pages de ses filets colorés, encadre les titres d'or et de couleurs, ponctue le texte de notes lumineuses et riches, souligne de jolis écussons marginaux les divisions principales du discours ».

De ces tissus, broderies, tapisseries, cuivres, bronzes, maroquinerie, reliures, enluminures, poteries et boiserie, des chefs-d'œuvre d'un rare talent, spécimens de tous les siècles, figurent dans les riches collections des Musées d'Art de Rabat et Fès.

(1) Ibid, page 291.

(2) *Une Ambassade au Maroc*, page 164.

(3) *L'Art de l'Islam*, pages 104 et 105.

(4) Revoir le chapitre concernant le décor architectural



Citadine portant l'ancienne kaf-
tan de Tétouan



HOMME DES AÏT-MOUSSA OU ALI



Femme des Atta du Reteb





HOMME DE MEKNASSA

TABLE DES MATIERES

	Pages
Préface	7
Introduction	9

PREMIERE PARTIE

SYNTHESE DE L'ART MAROCAIN

Chapitre I. - Symbiose de l'Art gréco-romain et berbéro-arabe	13
Chapitre II. - Les premiers siècles de l'Islam	21
Chapitre III. - L'Art sous les Almoravides	29
Chapitre IV. - Evolution artistique sous les Almohades	37
Chapitre V. - Les Mérinides et la syncrétisation de l'Art hispano-mauresque	45
Chapitre VI. - Synthèse de l'Art maghrébin sous les Chérifs	61

DEUXIEME PARTIE :

L'ART PAR L'IMAGE

Chapitre I. - L'Art préhistorique et antique au Maroc	85
Chapitre II. - L'Art berbère	95
Chapitre III. - Décor architectural	101
Chapitre IV. - Aspects de l'Architecture religieuse	
a) Mosquée de la Qaraouyène	119
b) Mosquée almohade de Hassan	123
c) Rôle culturo-social des mosquées et médersa	126
d) Les Habous	132
Chapitre V. - Structure et décor d'une ville marocaine	135
Chapitre VI. - Les Arts industriels	145

- ALFRED BEL - *Inscriptions arabes de Fès, Journal asiatique 1917-1918, tome X (Inscriptions arabes).*
- G. MARÇAIS - *Manuel d'art musulman, Paris, 1926, 2 tomes. (Manuel d'art musulman).*
- AUGUSTE MOULIÉRAS - *Le Maroc Inconnu, Paris, 1895, 2 tomes. (Le Maroc Inconnu).*
- LOUIS MASSIGNON - *Le Maroc dans les premières années du XVIème siècle, Tableau géographique d'après Léon l'Africain, 1906 (Le Maroc).*
- MAX VINTEJOUX - *Le Miracle arabe (Le Miracle arabe).*
- E. F. GAUTIER - *Mœurs et coutumes des Musulmans. (Mœurs et coutumes des Musulmans).*
- LEVI-PROVENÇAL - *Un nouveau texte d'histoire mérinide : Le Músnad d'Ibn Marzúk, Hespéris, 1er trimestre 1925, tome V. (Le Músnad).*
- EL-IFRANI Nozhat el-hadi - *Histoire de la dynastie saâdienne au Maroc (1511-1670), Trad. O. Houdas (Histoire de la dynastie saâdienne).*
- JACQUES CAILLÉ - *La Petite Histoire de Rabat, publications de l'Institut des Hautes-Etudes Marocaines, tome XVIII, (La petite histoire de Rabat).*
- P. RICARD - *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne Paris, 1924 (Pour comprendre l'art musulman).*
- IEN AËI ZAR - *Le Qirtas - Histoire de la ville de Fès, 2 tomes. (Le Qirtas).*
- R. MONTAGNE - *Révolution au Maroc. (Révolution au Maroc).*
- RIHLAT IBN JOBEIR - *Voyages traduits et annotés par Maurice Gaudefroy-Desmombynes, 3 parties, Paris, 1949 (Voyages).*
- E. F. GAUTIER - *Siècles obscurs du Moghréb, Paris, 1927. (Siècles obscurs).*
- MAURICE DESMAZIÈRES - *Sur la terre marocaine.*
- DE MAS LATRIE - *Les Traités.*
- *Villes et tribus du Maroc - Rabat et sa région, tome 4, Le Gharb. (Villes et tribus du Maroc).*
- ABOU EL-HASSAN EL JAZNAI - *Zahrat El-âs (La Fleur de myrte) traitant de la fondation de Fès - Texte arabe et traduction annotée par Alfred Bel, Alger. 1923 (Zahrat El-as).*